

# Harmonies Poétiques Et Religieuses (1830)

Par Alphonse De Lamartine (1790-1869)

## TABLE DES MATIERES

### Livre Premier

- I. Invocation
- II. L'Hymne de la Nuit
- III. Hymne du Matin
- IV. La Lampe du temple, ou l'Âme présente à Dieu
- V. Bénédiction de Dieu dans la solitude
- VI. Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve
- VII. Hymne de l'enfant à son réveil
- VIII. Hymne du soir dans les temples
- IX. Une Larme, ou Consolation
- X. Poésie, ou Paysage dans le golfe de Gênes
- XI. L'Abbaye de Vallombreuse dans les Apennins

### Livre Deuxième

- I. Pensée des Morts
- II. L'Occident
- III. La Perte de l'Anio
- IV. L'Infini dans les Cieux
- V. La Source dans les bois d\*\*\*
- VI. Impressions du matin et du soir
- VII. Hymne à la douleur
- VIII. Jehovah, ou l'idée de Dieu
- IX. Le Chêne
- X. L'Humanité
- XI. L'Idée de Dieu
- XII. Souvenir d'enfance, ou la Vie cachée
- XIII. Désir

### Livre Troisième

- I. Encore un hymne
- II. Milly ou la terre natale

- III. Le Cri de l'Âme
- IV. Le Retour
- V. Hymne au Christ
- VI. Épître à M. Sainte-Beuve, ou Conversation
- VII. Le Tombeau d'une mère
- VIII. Le Génie dans l'obscurité
- IX. Pourquoi mon âme est-elle triste?
- X. La Retraite
- XI. Cantate pour les enfants d'une maison de charité

#### Livre Quatrième

- I. Hymne de la mort
- II. Invocation pour les Grecs
- III. La voix humaine
- IV. Pour le premier jour de l'année
- V. La Tristesse
- VI. Au rossignol
- VII. Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe
- VIII. Le Solitaire
- IX. Éternité de la nature, brièveté de l'homme
- X. Le Premier Regret
- XI. Novissima Verba
- XII. La Mort de Jonathas, fils de Saül
- XIII. À l'Esprit-Saint

#### Pièces Ajoutées Aux Harmonies

- I. L'Insecte ailé
- II. La Prière de femme
- III. Le Grillon
- IV. Le Trophée d'armes orientales
- V. Le Moulin de Milly
- VI. La Fleur des eaux
- VII. Sur des roses sous la neige
- VIII. À une fiancée de quinze ans
- IX. Le Cadre
- X. Le Mont Blanc
- XI. Sur l'image du Christ écrasant le mal
- XII. Pour une quête
- XIII. Souvenir
- XIV. Les Saisons
- XV. Une fleur

## XVI. La Harpe des Cantiques

Cantate Domino canticum  
novum : cantate domino omnis terra.  
Quia mirabilia facit.  
PS. XCV et XCVII

### Livre Premier

#### I. Invocation

Toi qui donnas sa voix à l'oiseau de l'aurore,  
Pour chanter dans le ciel l'hymne naissant du jour;  
Toi qui donnas son âme et son gosier sonore  
A l'oiseau que le soir entend gémir d'amour;

Toi qui dis aux forêts : Répondez au zéphire!  
Aux ruisseaux : Murmurez d'harmonieux accords;  
Aux torrents : Mugissez; à la brise : Soupirez!  
À l'océan : Gémiss en mourant sur tes bords!

Et moi, Seigneur, aussi, pour chanter tes merveilles,  
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix  
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,  
Plus forte que les vents, les ondes et les bois!

Les cieux l'appellent Grâce, et les hommes Génie;  
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël,  
Un écho dans mon sein, qui change en harmonie  
Le retentissement de ce monde mortel!

Mais c'est surtout ton nom, ô roi de la nature,  
Qui fait vibrer en moi cet instrument divin;  
Quand j'invoque ce nom, mon coeur plein de murmure

Résonne comme un temple où l'on chante sans fin!

Comme un temple rempli de voix et de prières,  
Où d'échos en échos le son roule aux autels;  
Eh quoi! Seigneur, ce bronze, et ce marbre, et ces pierres  
Retentiraient-ils mieux que le coeur des mortels?

Non, mon Dieu, non, mon Dieu, grâce à mon saint partage  
Je n'ai point entendu monter jamais vers toi  
D'accords plus pénétrants, de plus divin langage,  
Que ces concerts muets qui s'élèvent en moi!

Mais la parole manque à ce brûlant délire,  
Pour contenir ce feu tous les mots sont glacés;  
Eh! qu'importe, Seigneur, la parole à ma lyre?  
Je l'entends, il suffit; tu réponds, c'est assez!

Don sacré du Dieu qui m'enflamme,  
Harpe qui fais trembler mes doigts,  
Sois toujours le cri de mon âme,  
À Dieu seul rapporte ma voix;  
Je frémis d'amour et de crainte  
Quand, pour toucher ta corde sainte,  
Son esprit daigna me choisir!  
Moi, devant lui moins que poussière,  
Moi, dont jusqu'alors l'âme entière  
N'était que silence et désir!

Hélas! et j'en rougis encore,  
Ingrat au plus beau de ses dons,  
Harpe que l'ange même adore,  
Je profanai tes premiers sons;  
Je fis ce que ferait l'impie,  
Si ses mains, sur l'autel de vie,  
Abusaient des vases divins,  
Et s'il couronnait le calice,  
Le calice du sacrifice,  
Avec les roses des festins!

Mais j'en jure par cette honte  
Dont rougit mon front confondu,

Et par cet hymne qui remonte  
Au ciel dont il est descendu!  
J'en jure par ce nom sublime  
Qui ferme et qui rouvre l'abîme,  
Par l'oeil qui lit au fond des coeurs,  
Par ce feu sacré qui m'embrase,  
Et par ces transports de l'extase  
Qui trempent tes cordes de pleurs!

De tes accents mortels j'ai perdu la mémoire,  
Nous ne chanterons plus qu'une éternelle gloire  
Au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul bon;  
Mes jours ne seront plus qu'un éternel délire,  
Mon âme qu'un cantique, et mon coeur qu'une lyre,  
Et chaque souffle enfin que j'exhale ou j'aspire,  
Un accord à ton nom!

Élevez-vous, voix de mon âme  
Avec l'aurore, avec la nuit!  
Élancez-vous comme la flamme,  
Répandez-vous comme le bruit!  
Flottez sur l'aile des nuages,  
Mêlez-vous aux vents, aux orages,  
Au tonnerre, au fracas des flots;  
L'homme en vain ferme sa paupière;  
L'hymne éternel de la prière  
Trouvera partout des échos!

Ne craignez pas que le murmure  
De tous ces astres à la fois,  
Ces mille voix de la nature,  
Étouffent votre faible voix!  
Tandis que les sphères mugissent,  
Et que les sept cieux retentissent  
Des bruits roulants, en son honneur,  
L'humble écho que l'âme réveille  
Porte en mourant à son oreille  
La moindre voix qui dit : Seigneur!

Élevez-vous dans le silence  
A l'heure où dans l'ombre du soir

La lampe des nuits se balance,  
Quand le prêtre éteint l'encensoir;  
Élevez-vous au bord des ondes  
Dans ces solitudes profondes  
Où Dieu se révèle à la foi!  
Chantez dans mes heures funèbres :  
Amour, il n'est point de ténèbres,  
Point de solitude avec toi!

Je ne suis plus qu'une pensée,  
L'univers est mort dans mon coeur,  
Et sous cette cendre glacée  
Je n'ai trouvé que le Seigneur.  
Qu'il éclaire ou trouble ma voie,  
Mon coeur, dans les pleurs ou la joie,  
Porte celui dont il est plein;  
Ainsi le flot roule une image,  
Et des nuits le dernier nuage  
Porte l'aurore dans son sein.

Qu'il est doux de voir sa pensée,  
Avant de chercher ses accents,  
En mètres divins cadencée,  
Monter soudain comme l'encens;  
De voir ses timides louanges,  
Comme sur la harpe des anges,  
Éclorre en sons dignes des cieux,  
Et jusqu'aux portes éternelles  
S'élever sur leurs propres ailes  
Avec un vol harmonieux!

Un jour cependant, ô ma lyre,  
Un jour assoupira ta voix!  
Tu regretteras ce délire  
Dont tu t'enivrais sous mes doigts :  
Les ans terniront cette glace  
Où la nature te retrace  
Les merveilles du saint des saints!  
Le temps, qui flétrit ce qu'il touche,  
Ravira les sons sur ma bouche  
Et les images sous mes mains.

Tu ne répandras plus mon âme  
En flots d'harmonie et d'amour,  
Mais le sentiment qui m'enflamme  
Survivra jusqu'au dernier jour;  
Semblable à ces sommets arides  
Dont l'âge a dépouillé les rides  
De leur ombre et de leurs échos,  
Mais qui dans leurs flancs sans verdure  
Gardent une onde qui murmure  
Et dont le ciel nourrit les flots.

Ah! quand ma fragile mémoire,  
Comme une urne d'où l'onde a fui,  
Aura perdu ces chants de gloire  
Que ton Dieu t'inspire aujourd'hui,  
De ta défaillante harmonie  
Ne rougis pas, ô mon génie!  
Quand ta corde n'aurait qu'un son,  
Harpe fidèle, chante encore  
Le Dieu que ma jeunesse adore,  
Car c'est un hymne que son nom!

## II. L'Hymne de la Nuit

Le jour s'éteint sur tes collines,  
Ô terre où languissent mes pas!  
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!  
Saluer les splendeurs divines  
Du jour qui ne s'éteindra pas?

Sont-ils ouverts pour les ténèbres,  
Ces regards altérés du jour?  
De son éclat, ô Nuit! à tes ombres funèbres  
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n'est point lasse encore  
D'admirer l'oeuvre du Seigneur;  
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore  
N'avaient pas épuisé mon coeur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!  
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!  
Où va vers l'occident ce nuage vermeil?  
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures  
Où l'oeil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!

Cependant ils sont beaux à l'oeil de l'espérance,  
Ces champs du firmament ombragés par la nuit;  
Mon Dieu! dans ces déserts mon oeil retrouve et suit  
Les miracles de ta présence!  
Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,  
Ces océans d'azur où leur foule s'élançe,  
Ces fanaux allumés de distance en distance,  
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,  
Je les comprends, Seigneur! tout chante, tout m'instruit  
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,  
Que les cieus sont vivants, et que ta providence  
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!  
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,  
Ces mondes nébuleux que l'oeil ne compte pas,  
Ô mon Dieu, c'est la poussière  
Qui s'élève sous tes pas!

Ô Nuits, déroulez en silence  
Les pages du livre des cieus;  
Astres, gravitez en cadence  
Dans vos sentiers harmonieux;  
Durant ces heures solennelles,  
Aquilons, repliez vos ailes,  
Terre, assoupissez vos échos;  
Étends tes vagues sur les plages,  
Ô mer! et berce les images  
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature  
Réunit en vain ses cent voix,  
L'étoile à l'étoile murmure  
Quel Dieu nous imposa nos lois?  
La vague à la vague demande  
Quel est celui qui nous gourmande?



La foudre dit à l'aquilon :  
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?  
Mais les astres, la terre et l'homme  
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!  
Tombez, murs impuissants, tombez!  
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!  
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!  
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!  
Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!  
Sous la voûte du firmament  
Tu ranimes ces feux rapides  
Par leur éternel mouvement!  
Tous ces enfants de ta parole,  
Balancés sur leur double pôle,  
Nagent au sein de tes clartés,  
Et des cieux où leurs feux pâlisent  
Sur notre globe ils réfléchissent  
Des feux à toi-même empruntés!

L'Océan se joue  
Aux pieds de son Roi;  
L'aquilon secoue  
Ses ailes d'effroi;  
La foudre te loue  
Et combat pour toi;  
L'éclair, la tempête,  
Couronnent ta tête  
D'un triple rayon;  
L'aurore t'admire,  
Le jour te respire,  
La nuit te soupire,  
Et la terre expire  
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?  
Atome dans l'immensité,  
Minute dans l'éternité,

Ombre qui passe et qui n'a plus été,  
Peux-tu m'entendre sans prodige?  
Ah! le prodige est ta bonté!

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;  
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,  
Il s'élève par son amour;  
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,  
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,  
Et qui vers ton divin séjour,  
Quand l'ombre s'évapore,  
S'élève avec l'aurore,  
Le soir gémit encore,  
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,  
Où ton tonnerre gronde,  
Où tu veilles sur moi,  
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,  
Vont chercher, d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,  
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,  
Roulant de monde en monde  
Retentir jusqu'à toi.

### III. Hymne du Matin

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,  
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons?  
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante  
En légers tourbillons?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,  
Forêts, qui tressaillez avant l'heure du bruit?  
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie  
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,  
Comme un front incliné que relève l'amour?  
Pourquoi dans l'ombre humide exhalez ces prémices  
Des parfums qu'aspire le jour?

Ah! renfermez-les encore,  
Gardez-les, fleurs que j'adore,  
Pour l'haleine de l'aurore,  
Pour l'ornement du saint lieu!  
Le ciel de pleurs vous inonde,  
L'oeil du matin vous féconde,  
Vous êtes l'encens du monde  
Qu'il fait remonter à Dieu.

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire,  
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux,  
Sur l'onde qui gémit, sous l'herbe qui soupire,  
Aquilons, autans, zéphire,  
Pourquoi vous éveillez-vous?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,  
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure?  
Oiseaux des ondes ou des bois,  
Hôtes des sillons ou des toits,  
Pourquoi confondez-vous vos voix  
Dans ce vague et confus murmure  
Qui meurt et renaît à la fois  
Comme un soupir de la nature?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,  
Voix qui roulez sur le flot écumant,  
Voix qui volez sur les ailes du vent,  
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,  
Joyeux concerts, léger gazouillement,  
Plaintes, accords, tendre roucoulement,  
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille?  
La nuit a-t-elle une oreille  
Digne de ce choeur charmant?

Attendez que l'ombre meure,  
Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure  
Où l'aube naissante effleure  
Les neiges du mont lointain.  
Dans l'hymne de la nature,  
Seigneur, chaque créature

Forme à son heure en mesure  
Un son du concert divin;  
Oiseaux, voix céleste et pure,  
Soyez le premier murmure  
Que Dieu reçoit du matin.

Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame,  
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,  
Quel instinct de bonheur me réveille?  
Ô mon âme, Pourquoi te réjouis-tu?  
C'est que le ciel s'entrouvre ainsi qu'une paupière,  
Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts;  
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts,  
Les monts, les flots, les déserts,  
Ont pressenti la lumière,  
Et son axe de flamme, aux bords de sa carrière,  
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière,  
Sur l'horizon roulant des mers.

Chaque être s'écrie :  
C'est lui, c'est le jour!  
C'est lui, c'est la vie!  
C'est lui, c'est l'amour!  
Dans l'ombre assouplie  
Le ciel se replie  
Comme un pavillon;  
Roulant son image,  
Le léger nuage  
Monte, flotte et nage  
Dans son tourbillon;  
La nue orageuse  
Se fend et lui creuse  
Sa pourpre écumeuse  
En brillant sillon;  
Il avance, il foule  
Ce chaos qui roule  
Ses flots égarés;  
L'espace étincelle,  
La flamme ruisselle  
Sous ses pieds sacrés;  
La terre encor sombre

Lui tourne dans l'ombre  
Ses flancs altérés;  
L'ombre est adoucie,  
Les flots éclairés,  
Des monts colorés  
La cime est jaunie;  
Des rayons dorés  
Tout reçoit la pluie;  
Tout vit, tout s'écrie :  
C'est lui, c'est le jour!  
C'est lui, c'est la vie!  
C'est lui, c'est l'amour!

Ô Dieu, vois dans les airs! l'aigle éperdu s'élance  
Dans l'abîme éclatant des cieux;  
Sous les vagues de feux que bat son aile immense,  
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance;  
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux;  
Est-il allé porter jusques en ta présence  
Des airs dont il est roi le sublime silence  
Ou l'hommage mystérieux?  
Ô Dieu, vois sur les mers! le regard de l'aurore  
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,  
Qui, comme un coeur d'amour ou de joie oppressé,  
Presse le mouvement de son flot cadencé,  
Et dans ses lames garde encore  
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé;  
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne  
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,  
Un flot naît d'une ride; il murmure, il sillonne  
L'azur muet encor de l'abîme assoupi;  
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme;  
Le regard le perd un moment :  
Où va-t-il? Il revient revomi par l'abîme,  
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime,  
Le jour semble rouler sur son dos écumant,  
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,  
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base;  
Puis enfin chancelant comme une vaste tour,  
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,  
Il croule, et sa poussière

En flocons de lumière  
Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore  
Où le vent du matin vient déjà palpiter,  
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter;  
Pareille au coursier qui dévore  
Le frein qui semble l'irriter!

Le navire, enfant des étoiles,  
Luit comme une colline aux bords de l'horizon,  
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles  
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.  
Léviathan bondit sur ses traces profondes,  
Et des flots par ses jeux saluant le réveil,  
De ses naseaux fumants il lance au ciel les ondes  
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue  
La tente des matelots;  
L'air siffle, le ciel se joue  
Dans la crinière des flots;  
Partout l'écume brillante  
D'une frange étincelante  
Ceint le bord des flots amers;  
Tout est bruit, lumière et joie  
C'est l'astre que Dieu renvoie,  
C'est l'aurore sur les mers.

Ô Dieu, vois sur la terre! Un pâle crépuscule  
Teint son voile flottant par la brise essuyé,  
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pié,  
L'ombre des monts lointains se déroule et recule  
Comme un vêtement replié.  
Ses lambeaux déchirés par l'aile de l'aurore  
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil,  
La pourpre les enflamme et l'iris les colore;  
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,  
Comme des pavillons quand une flotte arbore  
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée,  
Le rayon va pâlir sur les tours des cités,  
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,  
Ces toits par l'innocence et la paix habités,  
Sur la colline embaumée,  
De jour et d'ombre semée,  
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,  
L'aurore les ramène au sillon commencé,  
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,  
Le vallon retentit sous le soc renversé;  
Au gémissement de la roue  
Il mesure ses pas et son chant cadencé,  
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,  
Et le chêne à sa voix secoue  
Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,  
L'enfant gazouille au berceau,  
La voix de l'homme se mêle  
Au bruit des vents et de l'eau,  
L'air frémit, l'épi frissonne,  
L'insecte au soleil bourdonne,  
L'airain pieux qui résonne  
Rappelle au Dieu qui le donne  
Ce premier soupir du jour;  
Tout vit, tout luit, tout remue,  
C'est l'aurore dans la nue,  
C'est la terre qui salue  
L'astre de vie et d'amour!

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore  
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,  
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain  
Fait remonter vers toi les parfums du matin,  
D'autres soleils cachés par la nuit des distances,  
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,  
Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or  
Des matins plus brillants et plus sereins encor.  
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle;

Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,  
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits  
N'ont été par ton souffle allumés et conduits  
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,  
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,  
Et te faire bénir par l'aurore des jours,  
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours.

Oui, sans cesse un monde se noie  
Dans les feux d'un nouveau soleil,  
Les cieux sont toujours dans la joie;  
Toujours un astre a son réveil,  
Partout où s'abaisse ta vue,  
Un soleil levant te salue,  
Les cieux sont un hymne sans fin!  
Et des temps que tu fais éclore,  
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,  
Et l'éternité qu'un matin!

Montez donc, flotez donc, roulez, volez, vents, flamme,  
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix!  
Terre, exhale ton souffle; homme, élève ton âme!  
Montez, flotez, roulez, accomplissez vos lois!

Montez, volez à Dieu; plus haut, plus haut encore  
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui;  
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,  
Montez, il est là-haut; descendez, tout est lui!

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,  
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,  
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source,  
Tu finis dans l'éternité.

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure,  
Tu dois de son auteur rapprocher la nature;  
Il ne t'a point créé comme un vain ornement,  
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,  
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,  
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,  
Et la louange à tout moment!



#### IV. La Lampe du temple, ou l'Âme présente à Dieu

Pâle lampe du sanctuaire,  
Pourquoi dans l'ombre du saint lieu  
Inaperçue et solitaire  
Te consumes-tu devant Dieu?

Ce n'est pas pour diriger l'aile  
De la prière ou de l'amour,  
Pour éclairer, faible étincelle,  
L'oeil de Celui qui fit le jour.

Ce n'est point pour écarter l'ombre  
Des pas de ses adorateurs;  
La vaste nef n'est que plus sombre  
Devant tes lointaines lueurs.

Ce n'est pas pour lui faire hommage  
Des feux qui sous ses pas ont lui;  
Les cieux lui rendent témoignage,  
Les soleils brûlent devant lui;

Et pourtant lampes symboliques,  
Vous gardez vos feux immortels  
Et la brise des basiliques  
Vous berce sur tous les autels.

Et mon oeil aime à se suspendre  
À ce foyer aérien,  
Et je leur dis sans les comprendre:  
Flambeaux pieux, vous faites bien.

Peut-être brillantes parcelles  
De l'immense création,  
Devant son trône imitent-elles  
L'éternelle adoration?

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,  
Que de l'ombre de ce bas lieu

Tu brûles invisible flamme  
En la présence de ton Dieu.

Et jamais, jamais tu n'oublies  
De diriger vers lui mon coeur,  
Pas plus que ces lampes remplies  
De flotter devant le Seigneur.

Quel que soit le vent, tu regardes  
Ce pôle, objet de tous tes vœux,  
Et comme un nuage tu gardes  
Toujours ton côté lumineux.

Dans la nuit du monde sensible  
Je sens avec sérénité,  
Qu'il est un point inaccessible  
À la terrestre obscurité;

Une lueur sur la colline  
Qui veillera toute la nuit,  
Une étoile qui s'illumine,  
Au seul astre qui toujours luit;

Un feu qui dans l'urne demeure  
Sans s'éteindre et se consumer,  
Où l'on peut jeter à toute heure  
Un grain d'encens pour l'allumer.

Et quand sous l'oeil qui te contemple,  
Ô mon âme, tu t'éteindras,  
Sur le pavé fumant du temple  
Son pied ne te foulera pas.

Mais, vivante, au foyer suprême,  
Au disque du jour sans sommeil,  
Il te réunira lui-même  
Comme un rayon à son soleil.

Et tu luiras de sa lumière,  
De la lumière de celui  
Dont les astres sont la poussière

Qui monte et tombe devant lui.

V. Bénédiction de Dieu dans la solitude

D'où me vient, ô mon Dieu! cette paix qui m'inonde?  
D'où me vient cette foi dont mon coeur surabonde?  
A moi qui tout à l'heure incertain, agité,  
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,  
Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,  
Et la paix dans des coeurs retentissants d'orages.  
A peine sur mon front quelques jours ont glissé,  
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé;  
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,  
Un nouvel homme en moi renaît et recommence.

Ah! c'est que j'ai quitté pour la paix du désert  
La foule où toute paix se corrompt ou se perd;  
C'est que j'ai retrouvé dans mon vallon champêtre,  
Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,  
Et ces monts, bleus piliers d'un cintre éblouissant,  
Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend!  
C'est que l'âme de l'homme est une onde limpide  
Dont l'azur se ternit à tout vent qui la ride,  
Mais qui, dès qu'un moment le vent s'est endormi,  
Repolit la surface où le ciel a frémi;  
C'est que d'un toit de chaume une faible fumée,  
Un peu d'herbe le soir par le pâtre allumée,  
Suffit pour obscurcir tout le ciel d'un vallon  
Et dérober le jour au plus pur horizon!  
Qu'un vent vienne à souffler du soir ou de l'aurore,  
Le nuage flottant s'entrouvre et s'évapore;  
L'ombre sur les gazons, se séparant du jour,  
Rend à tous les objets leur teinte et leur contour;  
Le rayon du soleil, comme une onde éthérée,  
Rejaillit de la terre à sa source azurée;  
L'horizon resplendit de joie et de clarté,  
Et ne se souvient plus d'un peu d'obscurité!  
Ah! loin de ces cités où les bruits de la terre  
Étouffent les échos de l'âme solitaire,  
Que faut-il, ô mon Dieu! pour nous rendre ta foi?

Un jour dans le silence écoulé devant toi,  
Regarder et sentir, et respirer, et vivre;  
Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,  
Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,  
De travail, de prière et de contentement;  
Se laisser emporter par le flux des journées  
Vers cette grande mer où roulent nos années,  
Comme sur l'Océan la vague au doux roulis,  
Berçant du jour au soir une algue dans ses plis,  
Porte et couche à la fin au sable de la rive  
Ce qui n'a point de rame, et qui pourtant arrive :  
Notre âme ainsi vers Dieu gravite dans son cours,  
Pour le coeur plein de lui que manque-t-il aux jours?

Voici le gai matin qui sort humide et pâle  
Des flottantes vapeurs de l'aube orientale,  
Le jour s'éveille avec les zéphyrs assoupis,  
La brise qui soulève ou couche les épis,  
Avec les pleurs sereins de la tiède rosée  
Remontant perle à perle où la nuit l'a puisée,  
Avec le cri du coq et le chant des oiseaux,  
Avec les bêlements prolongés des troupeaux,  
Avec le bruit des eaux dans le moulin rustique,  
Les accords de l'airain dans la chapelle antique,  
La voix du laboureur ou de l'enfant joyeux  
Sollicitant le pas du boeuf laborieux.

Mon coeur à ce réveil du jour que Dieu renvoie,  
Vers un ciel qui sourit s'élève sur sa joie,  
Et de ces dons nouveaux rendant grâce au Seigneur,  
Murmure en s'éveillant son hymne intérieur;  
Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,  
Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,  
Quand la main qui les pèse à ses poids infinis  
Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis!  
Puis viennent à leur tour les soins de la journée,  
L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée  
A coucher sur les chars, avant que, descendu,  
Le nuage encor loin que l'éclair a fendu  
Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie,  
Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie;

Les fruits tombés de l'arbre à relever; l'essaim  
Débordant de la ruche à rappeler soudain,  
La branche à soulager du fardeau qui l'accable,  
Ou la source égarée à chercher sous le sable;  
Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main  
Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain;  
La veuve qui demande, aux coeurs exempts d'alarmes,  
Cette aumône du coeur, une larme à ses larmes,  
L'ignorant un conseil que l'espoir embellit,  
L'orphelin du travail et le malade un lit;  
Puis sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les rassemble,  
Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble  
Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit,  
Sur le nuage épais que la grêle blanchit,  
Les rameaux tout noircis par la dent des chenilles  
Ou la ronce aux cent bras qui trompe les faucilles;  
Puis montent des enfants à qui, seule au milieu,  
La mère de famille apprend le nom de Dieu,  
Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,  
A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,  
A filer les toisons du lin ou des brebis,  
Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

De labeur en labeur l'heure à l'heure enchaînée  
Vous porte sans secousse au bout de la journée,  
Le jour plein et léger tombe, et voilà le soir :  
Sur le tronc d'un vieux orme au seuil on vient s'asseoir;  
On voit passer des chars d'herbe verte et traînante,  
Dont la main des glaneurs suit la roue odorante;  
On voit le chevrier qui ramène des bois  
Ses chèvres dont les pis s'allongent sous leur poids,  
Le mendiant, chargé des dons de la vallée,  
Rentrer le col pliant sous sa besace enflée;  
On regarde descendre avec un oeil d'amour,  
Sous les monts, dans les mers, l'astre poudreux du jour;  
Et selon que son disque en se noyant dans l'ombre,  
Creuse une ornière d'or ou laisse un sillon sombre,  
On sait si dans le ciel l'aurore de demain  
Doit ramener un jour nébuleux ou serein,  
Comme à l'oeil du chrétien le soir pur d'une vie  
Présage un jour plus beau dont la mort est suivie;

On entend l'angélus tinter, et d'un saint bruit  
Convoquer les esprits qui bénissent la nuit.  
Tout avec l'horizon s'obscurcit; l'âme est noire,  
Le souvenir des morts revient dans la mémoire;  
On songe à ces amis dont l'oeil ne doit plus voir,  
Dans le jour éternel, de matin ni de soir;  
On sonde avec tristesse au fond de sa pensée  
La place vide encor que leur mort a laissée,  
Et pour combler un peu l'abîme douloureux,  
On y jette un soupir, une larme pour eux!

Enfin quand sur nos fronts l'étoile des nuits tremble,  
On remonte au foyer, on cause, on lit ensemble  
Un de ces testaments sublimes, immortels,  
Que des morts vertueux ont légués aux mortels,  
Sur les âges lointains phares qu'on aime à suivre,  
Homère, Fénelon, et surtout ce grand livre  
Où les secrets du ciel et de l'humanité  
Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité!  
Et quelquefois, enfin, pour enchanter nos veilles,  
D'une chaste harmonie enivrant nos oreilles,  
Nous répétons les vers de ces hommes divins  
Qui, dérochant des sons aux luths des séraphins,  
Ornent la vérité de nombre et de mesure,  
Et parlent par image ainsi que la nature.

Mais le sommeil, doux fruit des jours laborieux,  
Avant l'heure tardive appesantit nos yeux;  
Comme aux jours de Rachel, la prière rustique  
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,  
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,  
C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.  
Cette voix virginale et qu'attendrit encore  
La présence du Dieu qu'à genoux elle implore,  
Invoque sur les nuits sa bénédiction;  
On murmure un des chants des harpes de Sion,  
On y répond en chœur; et la voix de la mère,  
Douce et tendre et l'accent mâle et grave du père,  
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,  
Et celui des pasteurs que les champs ont cassé,  
Bourdonnant sourdement la parole divine,

Forment avec les sons de la voix enfantine  
Un contraste de trouble et de sérénité,  
Comme une heure de paix dans un jour agité;  
Et l'on croirait, aux sons de cette voix qui change,  
Entendre des mortels interroger un ange.

Ainsi coule la vie en paisibles soleils :  
Quelle foi peut manquer à des moments pareils?  
Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles  
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles,  
Et ne répandant rien sur l'écueil de la nuit  
Que leur brillante écume, et de l'air et du bruit!  
La vie est courte et pleine et suffit à la vie;  
De ces soins innocents l'âme heureuse et remplie  
Ne doute pas du Dieu qu'elle porte avec soi;  
C'est sous d'humbles vertus qu'il a caché sa foi;  
Un regard en sait plus que les veilles des sages;  
Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages,  
Une nuit découvrant dans son immensité  
L'infini qui rayonne, et l'espace habité,  
Un matin qui s'éveille étincelant de joie,  
Ce poids léger du temps que le travail emploie,  
Ce doux repos du coeur qui suit un saint soupir,  
Ces troubles que d'un mot ton nom vient assoupir,  
Mon Dieu, donnent à l'âme ignorante et docile  
Plus de foi dans un jour qu'il n'est besoin pour mille;  
Plus de miel qu'il n'en tient dans la coupe du sort,  
Plus d'espoir qu'il n'en faut pour embellir la mort.

Conserve-nous, mon Dieu, ces jours de ta promesse,  
Ces labeurs, ces doux soins, cette innocente ivresse  
D'un coeur qui flotte en paix sur les vagues du temps,  
Comme l'aigle endormi sur l'aile des autans,  
Comme un navire en mer qui ne voit qu'une étoile,  
Mais où le nautonier chante en paix sous sa voile!  
Conserve-nous ces coeurs et ces heures de miel,  
Et nous croirons en toi, comme l'oiseau du ciel,  
Sans emprunter aux mots leur stérile évidence,  
En sentant le printemps croit à ta providence;  
Comme le soir doré d'un jour pur et serein  
S'endort dans l'espérance et croit au lendemain;

Comme un juste mourant et fier de son supplice  
Espère dans la mort et croit à ta justice;  
Comme la vertu croit à l'immortalité,  
Comme l'oeil croit au jour, l'âme à la vérité.

VI. Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve  
Pourquoi vous troublez-vous, enfants de l'Évangile?  
À quoi sert dans les cieux ton tonnerre inutile,  
Disent-ils au Seigneur, quand ton Christ insulté,  
Comme au jour où sa mort fit trembler les collines,  
Un roseau dans les mains et le front ceint d'épines,  
Au siècle est présenté?

Ainsi qu'un astre éteint sur un horizon vide,  
La foi, de nos aïeux la lumière et le guide,  
De ce monde attiédi retire ses rayons;  
L'obscurité, le doute, ont brisé sa boussole,  
Et laissent diverger, au vent de la parole,  
L'encens des nations.

Et tu dors? et les mains qui portent ta justice,  
Les chefs des nations, les rois du sacrifice,  
N'ont pas saisi le glaive et purgé le saint lieu?  
Levons-nous, et lançons le dernier anathème;  
Prenons les droits du ciel, et chargeons-nous nous-même  
Des justices de Dieu.

Arrêtez, insensés, et rentrez dans votre âme;  
Ce zèle dévorant dont mon nom vous enflamme  
Vient-il, dit le Seigneur, ou de vous ou de moi?  
Répondez; est-ce moi que la vengeance honore?  
Ou n'est-ce pas plutôt l'homme que l'homme abhorre  
Sous cette ombre de foi?

Et qui vous a chargés du soin de sa vengeance?  
A-t-il besoin de vous pour prendre sa défense?  
La foudre, l'ouragan, la mort, sont-ils à nous?  
Ne peut-il dans sa main prendre et juger la terre,  
Ou sous son pied jaloux la briser comme un verre  
Avec l'impie et vous?



Quoi, nous a-t-il promis un éternel empire,  
Nous disciples d'un Dieu qui sur la croix expire,  
Nous à qui notre Christ n'a légué que son nom,  
Son nom et le mépris, son nom et les injures,  
L'indigence et l'exil, la mort et les tortures,  
Et surtout le pardon?

Serions-nous donc pareils au peuple déicide,  
Qui, dans l'aveuglement de son orgueil stupide,  
Du sang de son Sauveur teignit Jérusalem?  
Prit l'empire du ciel pour l'empire du monde,  
Et dit en blasphémant : Que ton sang nous inonde,  
O roi de Bethléem!

Ah! nous n'avons que trop affecté cet empire!  
Depuis qu'humbles proscrits échappés du martyre  
Nous avons des pouvoirs confondu tous les droits,  
Entouré de faisceaux les chefs de la prière,  
Mis la main sur l'épée et jeté la poussière  
Sur la tête des rois.

Ah! nous n'avons que trop, aux maîtres de la terre,  
Emprunté, pour régner, leur puissance adultère;  
Et dans la cause enfin du Dieu saint et jaloux,  
Mêlé la voix divine avec la voix humaine,  
Jusqu'à ce que Juda confondît dans sa haine  
La tyrannie et nous.

Voilà de tous nos maux la fatale origine;  
C'est de là qu'ont coulé la honte et la ruine,  
La haine, le scandale et les dissensions;  
C'est de là que l'enfer a vomi l'hérésie,  
Et que du corps divin tant de membres sans vie  
Jonchent les nations.

« Mais du Dieu trois fois saint notre injure est l'injure;  
Faut-il l'abandonner au mépris du parjure?  
Aux langues du sceptique ou du blasphémateur?  
Faut-il, lâches enfants d'un père qu'on offense,  
Tout souffrir sans réponse et tout voir sans vengeance? »

Et que fait le Seigneur?

Sa terre les nourrit, son soleil les éclaire,  
Sa grâce les attend, sa bonté les tolère,  
Ils ont part à ses dons qu'il nous daigne épancher,  
Pour eux le ciel répand sa rosée et son ombre,  
Et de leurs jours mortels il leur compte le nombre  
Sans en rien retrancher.

Il prête sa parole à la voix qui le nie;  
Il compatit d'en haut à l'erreur qui le prie;  
À défaut de clartés, il nous compte un désir.  
La voix qui crie Alla! la voix qui dit mon Père,  
Lui portent l'encens pur et l'encens adultère :  
À lui seul de choisir.

Ah! pour la vérité n'affectons pas de craindre;  
Le souffle d'un enfant, là-haut, peut-il éteindre  
L'astre dont l'Eternel a mesuré les pas?  
Elle était avant nous, elle survit aux âges,  
Elle n'est point à l'homme, et ses propres nuages  
Ne l'obscurciront pas.

Elle est! elle est à Dieu qui la dispense au monde,  
Qui prodigue la grâce où la misère abonde;  
Rendons grâce à lui seul du rayon qui nous luit!  
Sans nous épouvanter de nos heures funèbres,  
Sans nous enfler d'orgueil et sans crier ténèbres  
Aux enfants de la nuit.

Esprits dégénérés, ces jours sont une épreuve,  
Non pour la vérité, toujours vivante et neuve,  
Mais pour nous que la peine invite au repentir;  
Témoignons pour le Christ, mais surtout par nos vies;  
Notre moindre vertu confondra plus d'impies  
Que le sang d'un martyr.

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême  
N'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blasphème  
À cette arche vivante où dorment ses leçons;  
Et que l'homme, outrageant ce que notre âme adore,

Dans notre coeur brisé ne doit trouver encore  
Que ce seul mot : Aimons!

VII. Hymne de l'enfant à son réveil  
Ô père qu'adore mon père!  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!  
Toi, dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil  
N'est qu'un jouet de ta puissance;  
Que sous tes pieds il se balance  
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître  
Les petits oiseaux dans les champs,  
Et qui donne aux petits enfants  
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis  
Les fleurs dont le jardin se pare,  
Et que, sans toi, toujours avare,  
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure  
Tout l'univers est convié;  
Nul insecte n'est oublié  
À ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,  
La chèvre s'attache au cytise,  
La mouche au bord du vase puise  
Les blanches gouttes de mon lait!

L'alouette a la graine amère  
Que laisse envoler le glaneur,  
Le passereau suit le vanneur,  
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don,  
Que chaque jour tu fais éclore,  
À midi, le soir, à l'aurore,  
Que faut-il? prononcer ton nom!

Ô Dieu! ma bouche balbutie  
Ce nom des anges redouté.  
Un enfant même est écouté  
Dans le choeur qui te glorifie!

On dit qu'il aime à recevoir  
Les voeux présentés par l'enfance,  
À cause de cette innocence  
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges  
A son oreille montent mieux,  
Que les anges peuplent les cieux,  
Et que nous ressemblons aux anges!

Ah! puisqu'il entend de si loin  
Les voeux que notre bouche adresse,  
Je veux lui demander sans cesse  
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,  
Donne la plume aux passereaux,  
Et la laine aux petits agneaux,  
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,  
Au mendiant le pain qu'il pleure,  
À l'orphelin une demeure,  
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse  
Au père qui craint le Seigneur,  
Donne à moi sagesse et bonheur,  
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,

Comme cet enfant dans le temple,  
Que chaque matin je contemple,  
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,  
Sur mes lèvres la vérité,  
Qu'avec crainte et docilité  
Ta parole en mon coeur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi  
Comme cette douce fumée  
Que balance l'urne embaumée  
Dans la main d'enfants comme moi!

VIII. Hymne du soir dans les temples  
À Madame la Princesse Aldobrangini Borghèse

Salut, ô sacrés tabernacles,  
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel!  
Salut, mystérieux autel,  
Où la foi vient chercher et son pain immortel  
Et tes silencieux oracles!

Quand la dernière heure des jours  
À gémi dans tes vastes tours,  
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme;  
Quand la veuve, tenant son enfant par la main,  
A pleuré sur la pierre, et repris son chemin  
Comme un silencieux fantôme;  
Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir  
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,  
Pour s'éveiller avec l'aurore;

Que la nef est déserte, et que, d'un pas tardif,  
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif  
A peine la traverse encore,  
Voici l'heure où je viens, à la chute des jours,  
Me glisser sous ta voûte obscure,  
Et chercher, au moment où s'endort la nature,

Celui qui veille toujours!

Vous qui voilez les saints asiles  
Où mes yeux n'osent pénétrer,  
Au pied de vos troncs immobiles,  
Colonnes, je viens soupirer.  
Versez sur moi, versez vos ombres;  
Rendez les ténèbres plus sombres  
Et le silence plus épais!  
Forêts de marbre et de porphyre,  
L'air qu'à vos pieds l'âme respire  
Est plein de mystère et de paix.

Que l'amour et l'inquiétude,  
Égarant leurs ennuis secrets,  
Cherchent l'ombre et la solitude  
Sous les verts abris des forêts!  
O ténèbres du sanctuaire,  
L'oeil religieux vous préfère  
Au bois par la brise agité;  
Rien ne change votre feuillage :  
Votre ombre immobile est l'image  
De l'immobile éternité!

Le coeur brisé par la souffrance,  
Las des promesses des mortels,  
S'obstine, et poursuit l'espérance  
Jusqu'au pied des sacrés autels.  
Le flot du temps mugit et passe;  
L'homme passager vous embrasse,  
Comme un pilote anéanti,  
Battu par la vague écumante,  
Embrasse au sein de la tourmente  
Le mat du navire englouti!

Où sont, colonnes éternelles,  
Les mains qui taillèrent vos flancs?  
Caveaux, répondez : où sont-elles?  
Poussière abandonnée aux vents!  
Nos mains qui façonnent la pierre  
Tombent avant elle en poussière,

Et l'homme n'en est point jaloux;  
Il meurt, mais sa sainte pensée  
Anime la pierre glacée,  
Et s'élève au ciel avec vous.

Les forum, les palais s'écroulent,  
Le temps les ronge avec mépris,  
Le pied des passants qui les foulent  
Ecarte au hasard leurs débris;  
Mais sitôt que le bloc de pierre  
Sorti des flancs de la carrière,  
Seigneur, pour ton temple est sculpté,  
Il est à toi! Ton ombre imprime  
A nos oeuvres le sceau sublime  
De ta propre immortalité!

Le bruit de la foudre qui gronde  
Et s'éloigne en baissant la voix,  
Le sifflement des vents sur l'onde,  
Les sourds gémissements des bois,  
La bouche qui vomit la bombe,  
Le bruit du fleuve entier qui tombe  
Dans un abîme avec ses eaux,  
Sont moins majestueux encore  
Qu'un peuple qui chante et t'adore  
Sous tes mélodieux arceaux.

Quand l'hymne enflammé, qui s'élance  
De mille bouches à la fois,  
De ton majestueux silence  
Jaillit comme une seule voix;  
Plus fort que le char des tempêtes,  
Quand le chant divin des prophètes  
Roule avec les flots de l'encens,  
N'entends-tu pas les vieux portiques,  
Les tombeaux, les siècles antiques,  
Mêler une âme à nos accents?

Seigneur, j'aimais jadis à répandre mon âme  
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,  
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,

En présence du ciel et des globes de flamme  
Dont les feux pâlissemens semaient les champs des airs.

Il me semblait, mon Dieu, que mon âme oppressée  
Devant l'immensité s'agrandissait en moi,  
Et sur les vents, les flots ou les feux élancée,  
De pensée en pensée,  
Allait se perdre en toi!

Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre.  
Ah! ton ouvrage a-t-il besoin  
De s'élever si haut, de te chercher si loin?  
Où n'es-tu pas pour nous entendre?

De ton temple aujourd'hui j'aime l'obscurité;  
C'est une île de paix sur l'océan du monde,  
Un phare d'immortalité  
Par la mort et par toi seulement habité :  
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde  
Sur ce seuil de l'éternité.

Il semble que la voix dans les airs égarée,  
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,  
A notre âme retentit mieux,  
Et que les saints échos de la voûte sonore  
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,  
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux!

Comme la vague orageuse  
S'apaise en touchant le bord;  
Comme la nef voyageuse  
S'abrite à l'ombre du port;  
Comme l'errante hirondelle  
Fuit sous l'aile maternelle  
L'oeil dévorant du vautour,  
A tes pieds quand elle arrive,  
L'âme errante et fugitive  
Se recueille en ton amour.

Tu parles, mon coeur écoute;  
Je soupire, tu m'entends;



Ton oeil compte goutte à goutte  
Les larmes que je répands;  
Dans un sublime murmure,  
Je suis, comme la nature,  
Sans voix sous ta majesté;  
Mais je sens, en ta présence,  
L'heure pleine d'espérance  
Tomber dans l'éternité.

Qu'importe en quels mots s'exhale  
L'âme devant son auteur!  
Est-il une langue égale  
A l'extase de mon cœur?  
Quoi que ma bouche articule,  
Ce sang pressé qui circule,  
Ce sein qui respire en toi,  
Ce cœur qui bat et s'élance,  
Ces yeux baignés, ce silence,  
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent  
Au lever du roi du jour;  
Ainsi les astres gravitent,  
Muets de crainte et d'amour;  
Ainsi les flammes s'élancent,  
Ainsi les airs se balancent,  
Ainsi se meuvent les cieux,  
Ainsi ton tonnerre vole,  
Et tu comprends sans parole  
Leur hymne silencieux!

Ah! Seigneur, comprends-moi de même,  
Entends ce que je n'ai pas dit!  
Le silence est la voix suprême  
D'un cœur de ta gloire interdit.  
C'est toi! c'est moi! je suis! j'adore!  
Le temps, l'espace s'évapore;  
J'oublie et l'univers et moi!  
Mais cette ivresse de l'extase,  
Mais ce feu sacré qui m'embrase,  
Mais ce poids divin qui m'écrase,

C'est toi, mon Dieu, c'est encor toi!

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière?  
Est-il une heure, ô Dieu, dans la nature entière,  
Où le cœur soit las de prier,  
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre,  
N'ait devant îes autels un parfum à répandre,  
Une larme à te confier?

Mais c'en est fait : d'un pas que le respect mesure,  
Je sors du parvis qui murmure;  
Je sors, et ton ombre me suit.  
Mon pied silencieux se fait entendre à peine,  
Mon cœur se tait, et mon haleine  
Sur mes lèvres passe sans bruit.

Jusqu'au retour de l'aurore  
Sur mon front je garde encore  
La majesté du saint lieu;  
Et, comme après Sina, de toi l'âme encor pleine,  
Ton prophète n'osait descendre dans la plaine,  
Je crains de profaner par la parole humaine  
Mes sens encor frappés du souffle de mon Dieu!

#### IX. Une Larme, ou Consolation

Tombez, larmes silencieuses,  
Sur une terre sans pitié;  
Non plus entre des mains pieuses,  
Ni sur le sein de l'amitié!

Tombez comme une aride pluie  
Qui rejaillit sur le rocher,  
Que nul rayon du ciel n'essuie,  
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes mes frères  
Le cœur brisé d'un malheureux?  
Trop au-dessus de mes misères,  
Mon infortune est si loin d'eux!

Jamais sans doute aucunes larmes  
N'obscurciront pour eux le ciel;  
Leur avenir n'a point d'alarmes,  
Leur coupe n'aura point de fiel.

Jamais cette foule frivole  
Qui passe en riant devant moi  
N'aura besoin qu'une parole  
Lui dise : Je pleure avec toi!

Eh bien! ne cherchons plus sans cesse  
La vaine pitié des humains;  
Nourrissons-nous de ma tristesse,  
Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire  
S'enveloppe d'un crêpe noir,  
Et n'attend plus rien de la terre,  
Veuve de son dernier espoir;

Lorsque l'amitié qui l'oublie  
Se détourne de son chemin,  
Que son dernier bâton, qui plie,  
Se brise et déchire sa main;

Quand l'homme faible, et qui redoute  
La contagion du malheur,  
Nous laisse seul sur notre route  
Face à face avec la douleur;

Quand l'avenir n'a plus de charmes  
Qui fassent désirer demain,  
Et que l'amertume des larmes  
Est le seul goût de notre pain;

C'est alors que ta voix s'élève  
Dans le silence de mon coeur,  
Et que ta main, mon Dieu! soulève  
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole  
À d'autres ne peut se mêler,  
Seigneur! et qu'elle ne console  
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire  
Comme un ami contre son coeur,  
Le monde, qui nous voit sourire,  
Se dit : D'où leur vient ce bonheur?

Et l'âme se fond en prière  
Et s'entretient avec les cieux,  
Et les larmes de la paupière  
Sèchent d'elles-même à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,  
Sur la branche ou sur le rocher,  
La dernière goutte de pluie  
Qu'aucune ombre n'a pu sécher.

X. Poésie, ou Paysage dans le golfe de Gênes  
La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles;  
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,  
Elle éclaire de loin la route des étoiles  
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.

A sa clarté tremblante et tendre,  
L'oeil qu'elle attire aime à descendre  
Les molles pentes des coteaux,  
A longer ces golfes sans nombre  
Où la terre embrasse dans l'ombre  
Les replis sinueux des eaux,

Il aime à parcourir la voûte  
Où son disque trace la route  
Des astres noyés dans les airs,  
A compter la foule azurée  
Des étoiles dans l'empyrée  
Et des vagues au bord des mers.

A travers l'ombre opaque et noire  
Des hauts cyprès du promontoire,  
Il voit, sur l'humide élément,  
Chaque flot où sa lueur nage  
Rouler, en mourant sur la plage,  
Une écume, un gémissement.

Couverte de sa voile blanche,  
La barque, sous son mât qui penche,  
Glisse et creuse un sillon mouvant;  
De la rive on entend encore  
Palpiter la toile sonore  
Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce  
Quand tu cours sur les mpnts, quand tu dors sur la mousse,  
Que tu trembles sur l'herbe ou sur'les blancs rameaux,  
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!  
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?  
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère :  
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs  
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;  
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes;  
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes,  
Mais, fermant sa demeure aux célestes clartés,  
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.  
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,  
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,  
Et le monde, insensible à ton morne retour,  
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour!  
A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,  
Un ceil s'aperçoit-il seulement que tu passes,  
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,  
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,  
Demande à tes rayons de blanchir la demeure  
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;  
Ou quelque malheureux qui, l'oeil fixé sur toi,  
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi.

Ah! si j'en crois mon coeur et ta sainte influence,  
Astre ami du repos, des songes, du silence,

Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;  
Mais, du monde moral flambeau mystérieux,  
A l'heure où le sommeil tient la terre opprimée,  
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée.  
Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver,  
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever :  
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,  
Cet espace infini que sans cesse elle habite;  
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,  
Comme ce feu marchant que suivait Israël;  
Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,  
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,  
Où Celui dont le nom n'est pas en cor trouvé,  
Quoique en lettres de feu sur les sphères grave,  
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,  
Sema derrière lui ces portiques d'étoiles.

Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur!  
Et si tu vois Celui d'où coule ta splendeur,  
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres  
Dont tes rayons lointains consolent les ténèbres,  
Un atome perdu dans son immensité  
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté!

Où vont ces rapides nuages  
Que roule à flocons d'or l'haleine des autans?  
Ils semblent, d'instant en instant,  
De la terre et des flots retracer les images  
Dans leurs groupes épars et leurs miroirs flottants.

Tantôt leurs couches allongées  
S'étendent en vastes niveaux,  
Comme des côtes qu'ont rongées  
Le temps, la tempête et les eaux;  
Des rochers pendent en ruine  
Sur ces océans que domine  
Leur flanc, tout sillonné d'éclairs;  
L'oeil qui mesure ces rivages  
Voit étinceler sur leurs plages  
L'écume flottante des mers.

Tantôt en montagnes sublimes  
Ils dressent leurs sommets brûlants;  
La lumière éblouit leurs cimes,  
Les ténèbres couvrent leurs flancs,  
Des torrents jaunis les sillonnent,  
De brillants glaciers les couronnent,  
Et, de leur sommet qui fléchit,  
Un flocon que le vent assiège,  
Comme une avalanche de neige,  
S'écroule à leurs pieds qu'il blanchit.

Là leurs gigantesques fantômes  
Imitent les murs des cités,  
Les palais, les tours et les dômes  
Qu'ils ont tour à tour visités;  
Là s'élèvent des colonnades;  
Ici, sous de longues arcades  
Où l'aurore enfonce ses traits,  
Un rayon qui perce la nue  
Semble illuminer l'avenue  
De quelque céleste palais.

Mais, sous l'aquilon qui les roule  
En mille plis capricieux,  
Tours, palais, temples, tout s'écroule,  
Tout fond dans le vide des deux;  
Ce n'est plus qu'un troupeau candide,  
Qu'un pasteur invisible guide  
Dans les plaines de l'horizon;  
Sous ses pas l'azur se dévoile,  
Et le vent, d'étoile en étoile,  
Disperse leur blanche toison.

Redescendez, mes yeux, des célestes campagnes!  
Voyez, sur ces rochers que l'écume a polis,  
Voyez étinceler aux flancs de ces montagnes  
Tous ces torrents sans source et ces fleuves sans lits.

La cascade qui pleut dans le gouffre qui tonne  
Frappe l'air assourdi de son bruit monotone;  
L'oeil fasciné la cherche à travers les rameaux;

L'oreille attend en vain que son urne tarisse:  
De précipice en précipice,  
Débordant, débordant à flots toujours nouveaux,

Elle tombe, et se brise, et bondit, et tournoie,  
Et, du fond de l'abîme où l'écume se noie,  
Se remonte elle-même en liquides réseaux,  
Comme un cygne argenté qui s'élève et déploie  
Ses blanches ailes sur les eaux.

Que j'aime à contempler dans cette anse écartée  
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,  
Sans soupir et sans mouvement!  
Le soir retient ici son haleine expirante,  
De crainte de ternir la glace transparente  
Où se mire le firmament.

De deux bras arrondis la terre qui l'embrasse  
A la vague orageuse interdit cet espace  
Que borde un cercle de roseaux;  
Et d'un sable brillant une frange plus vive  
Y serpente partout entre l'onde et la rive,  
Pour amollir le lit des eaux.

Là tremblent dans l'azur les muettes étoiles;  
Là dort le mât penché, dépouillé de ses voiles;  
Là quelques pauvres matelots,  
Sur le pont d'un esquif qu'a fatigué la lame,  
De leurs foyers flottants ont rallumé la flamme  
Et vont se reposer des flots.

De colline eu colline, et d'étage en étage,  
Les monts, dont ce miroir fait onduler l'image,  
Descendent jusqu'au lit des mers;  
Et leurs flancs, hérissés d'une sombre verdure,  
Par le contraste heureux de leur noire ceinture,  
Y font briller des flots plus clairs.

Le chêne aux bras tendus penche son tronc sur l'onde;  
Le tortueux figuier dans la mer qui l'inonde  
Baigne, en pliant, ses lourds rameaux;



Et la vigne, y jetant ses guirlandes trempées,  
Laisse pendre et flotter ses feuilles découpées,  
Où tremblent les reflets des eaux.

La lune, qui se penche au bord de la vallée,  
Distilie un jour égal, une aurore voilée,  
Sur ce golfe silencieux;  
La mer n'a plus de flots, les bois plus de murmure,  
Et la brise incertaine y flotte à l'aventure,  
Ivre des parfums de ces lieux.

Sur ce site enchante, mon âme qu'il attire  
S'abat comme le cygne, et s'apaise et soupire  
A cette image du repos.  
Que ne peut-elle, ô mer! sur tes bords qu'elle envie,  
Trouver comme ta vague un golfe dans la vie,  
Pour s'endormir avec tes flots!

Mais quel bruit m'arrache à ce songe?  
C'est l'airain frémissant dans les tours des cités,  
Le roulement des chars qu'un sourd écho prolonge,  
Le marteau qui retombe à coups précipités,  
L'enclume qui gémit, les coursiers qui hennissent,  
Les instruments guerriers qui tonnent ou frémissent,  
Iles pas, des cris, des chants, des murmures confus,  
Et des vaisseaux partants les roulantes volées,  
Et des clameurs entremêlées  
De silences interrompus.

L'air, chargé de ces sons qu'il emporte sur l'onde,  
Et que chaque minute étouffe et reproduit,  
Semble, comme une mer où h tempête gronde,  
Rouler des flots de voix et des vagues de bruit.

Voilà donc le séjour d'un peuple, et le murmure  
De ces innombrables essaims  
Que la terre produit et dévore à mesure,  
De leur vaine existence, hélas! encor si vains!  
Tandis que la nature et les astres sommeillent  
Dans un repos silencieux,  
Aux lueurs des flambeaux, ces insectes qui veillent

Troublent seuls de leur bruit les mystères des cieux.  
Us veillent, et pourquoi? pour que je les entende,  
Pour que le bruit qu'ils font revienne les frapper,  
Pour que leur pas résonne et leur nom se répande,  
Pour se tromper eux-même, ô mort! et te tromper!  
Oui, du haut de ce tertre où mou pied les domine,  
Je les entends encor; mais si je fais un pas,  
Si je double le cap ou franchis la colline,  
Ce grand bruit, expirant sur la plage voisine,  
Sera comme s'il n'était pas!...

Avant que du zéphyr la printanière haleine  
Ait cessé de verdir les feuilles de ce chêne  
Qui compte déjà cent hivers;  
Avant que cette pierre au bord des flots roulée,  
Et qui tremble déjà sur sa base ébranlée,  
Ait croulé sous le choc des mers;

Ces pas, ces voix, ces cris, ' cette rumeur immense,  
Seront déjà rentrés dans l'éternel silence,  
Les générations rouleront d'autres flots,  
Et ce bruit insensé, que l'homme croit sublime,  
Se sera pour jamais étouffé dans l'abîme,  
L'abîme qui n'a plus d'échos!

« Mais où donc est ton Dieu? » me demandent les sages.  
Mais où donc est mon Dieu? Dans toutes ces images,  
Dans ces ondes, dans ces nuages,  
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des deux,  
Dans ces ombres du soir qui des hauts lieux descendent,  
Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,  
Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent  
Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux!

Il est une langue inconnue  
Que parlent les vents dans les airs,  
La foudre et l'éclair dans la nue,  
La vague aux bords grondants des mers,  
L'étoile de ses feux voilée,  
L'astre endormi sur la vallée,  
Le chant lointain des matelots,

L'horizon fuyant dans l'espace,  
Et ce firmament que retrace  
Le cristal ondulant des flots;

Les mers d'où s'élançe l'aurore,  
Les montagnes où meurt le jour,  
La neige que le matin dore,  
Le soir qui s'éteint sur la tour,  
Le bruit qui tombe et recommence,  
Le cygne qui nage ou s'élançe,  
Le frémissément des cyprès,  
Les vieux temples sur les collines,  
Les souvenirs dans les ruines,  
Le silence au fond des forêts;

Les grandes ombres que déroulent  
Les sommets que l'astre a quittés,  
Les bruits majestueux qui roulent  
Du sein orageux des cités,  
Les reflets tremblants des étoiles,  
Les soupirs du vent dans les voiles,  
La foudre et son sublime effroi,  
La nuit, les déserts, les orages :  
Et, dans tous ces accents sauvages,  
Cette langue parle de toi!

De toi, Seigneur, être de l'être!  
Vérité, vie, espoir, amour!  
De toi que la nuit veut connaître,  
De toi que demande le jour,  
De toi que chaque son murmure,  
De toi que l'immense nature  
Dévoile et n'a pas défini,  
De toi que ce néant proclame,  
Source, abîme, océan de l'âme,  
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini!

Ici-bas, toute créature  
Entend tes sublimes accents,  
O langue! et, selon sa mesure,  
En pénètre plus loin le sens.

Mais plus notre esprit, qu'elle atterre,  
En dévoile le saint mystère,  
Plus du monde il est dégoûté;  
Un poids accable sa faiblesse,  
Une solitaire tristesse  
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière,  
Contemplant l'occident vermeil,  
Fixe au terme de sa carrière  
Le lit enflammé du soleil,  
Le regard qu'éblouit sa face  
Retombe soudain dans l'espace,  
Comme frappé d'aveuglement;  
Il ne voit que des points funèbres,  
Vide, solitude et ténèbres,  
Dans le reste du firmament.

O Dieu! tu m'as donné d'entendre  
Ce verbe, ou plutôt cet accord,  
Tantôt majestueux et tendre,  
Tantôt triste comme la mort!  
Depuis ce jour, Seigneur, mon âme  
Converse avec l'onde et la flamme,  
Avec la tempête et la nuit;  
Là chaque mot est une image,  
Et je rougis de ce langage  
Dont la parole n'est qu'un bruit,

O terre, ô mer, ô nuit, que vous avez de charmes!  
Miroir éblouissant d'éternelle beauté,  
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes  
Devant ce spectacle enchanté?  
Pourquoi, devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,  
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même,  
Jéhovah, beauté suprême?  
C'est qu'à travers ton oeuvre elle a cru te saisir;  
C'est que de ces grandeurs l'ineffable harmonie  
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie,  
Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,  
Et que plus elle monte, et plus elle mesure

L'abîme qui sépare et l'homme et la nature  
De toi, mon Dieu, son seul soupir!

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse;  
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'opresse;  
Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor  
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,  
Et demande à la mort de te prêter ses ailes,  
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,  
Crie au Seigneur : « Encore, encor! »

XI. L'Abbaye de Vallombreuse dans les Apennins  
Esprit de l'homme, un jour sur ces cimes glacées,  
Loin d'un monde odieux, quel souffle t'emporta?  
Tu fus jusqu'au sommet chassé par tes pensées;  
Quel charme ou quelle horreur à la fin t'arrêta?

Ce furent ces forêts, ces ténèbres, cette onde,  
Et ces arbres sans date, et ces rocs immortels,  
Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde  
Loin des sentiers battus que foulent les mortels.

Tu n'y vécus pas seul : sous des formes divines,  
Tes apparitions peuplèrent ce beau lieu;  
Tu voyais tour à tour passer sur ces collines  
L'esprit de la tempête et le souffle de Dieu.

Sans doute ils t'enseignaient ce sublime langage  
Que parle la nature au cœur des malheureux;  
Tu comprenais les vents, le tonnerre et l'orage,  
Comme les éléments se comprennent entre eux.

L'esprit de la prière et de la solitude,  
Qui plane sur les monts, les torrents et les bois,  
Dans ce qu'aux yeux mortels la terre a de plus rude  
Appela de tout temps des âmes de son choix.

« Venez, venez, » dit-il à l'amour qui regrette,  
Au génie opprimé sous un ingrat oubli,

Au proscrit que son toit redemande et rejette,  
Au coeur qui goûta tout et que rien n'a rempli;

« Venez, enfants du ciel, orphelins sur la terre,  
Il est encor pour vous un asile ici-bas.  
Mes trésors sont cachés; ma joie est un mystère,  
Le vulgaire l'admire et ne la comprend pas.

« Mais si votre oeil pensif au ciel s'élève encore  
Pour contempler la nuit qui se fond dans les airs;  
Si vous aimez à voir les étoiles éclore,  
Ou la lune onduler dans la lame des mers;

« Si la voix du torrent, qui gémit dans l'abîme  
Et se brise en sanglots de rocher en rocher,  
A votre lèvre encore arrache un cri sublime,  
Et force malgré vous vos pas à s'approcher;

« Couché sous ces sapins aux feuilles dentelées,  
Si votre oreille écoute avec ravissement  
Glisser dans les rameaux ces brises modulées,  
Comme les sons plaintifs d'un céleste instrument;

« Si ce germe arraché d'une plante divine,  
L'espérance, en vos coeurs malgré vous refléurit,  
Et croît dans le désert, pareille à la racine  
Que sans terre et sans eau le rocher seul nourrit;

« Si la prière enfin de ses pleurs vous inonde,  
Et devant l'Infini fait fléchir vos genoux,  
Ah! venez; c'est trop peu pour vivre avec ce monde,  
Mais c'est assez pour vivre avec le ciel et vous! »

## Livre Deuxième

### I. Pensée des Morts

Voilà les feuilles sans sève

Qui tombent sur le gazon,  
Voilà le vent qui s'élève  
Et gémit dans le vallon,  
Voilà l'errante hirondelle  
Qui rase du bout de l'aile  
L'eau dormante des marais,  
Voilà l'enfant des chaumières  
Qui glane sur les bruyères  
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure,  
Dont elle enchantait les bois;  
Sous des rameaux sans verdure  
Les oiseaux n'ont plus de voix;  
Le soir est près de l'aurore,  
L'astre à peine vient d'éclorre  
Qu'il va terminer son tour,  
Il jette par intervalle  
Une heure de clarté pâle  
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire  
Sous ses nuages dorés,  
La pourpre du soir expire  
Sur les flots décolorés,  
La mer solitaire et vide  
N'est plus qu'un désert aride  
Où l'oeil cherche en vain l'esquif,  
Et sur la grève plus sourde  
La vague orageuse et lourde  
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
Ne trouve plus le gazon,  
Son agneau laisse aux épines  
Les débris de sa toison,  
La flûte aux accords champêtres  
Ne réjouit plus les hêtres  
Des airs de joie ou d'amour,  
Toute herbe aux champs est glanée :  
Ainsi finit une année,

Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe  
Aux coups redoublés des vents;  
Un vent qui vient de la tombe  
Moissonne aussi les vivants :  
Ils tombent alors par mille,  
Comme la plume inutile  
Que l'aigle abandonne aux airs,  
Lorsque des plumes nouvelles  
Viennent réchauffer ses ailes  
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière  
Vous vit pâlir et mourir,  
Tendres fruits qu'à la lumière  
Dieu n'a pas laissé mûrir!  
Quoique jeune sur la terre,  
Je suis déjà solitaire  
Parmi ceux de ma saison,  
Et quand je dis en moi-même :  
Où sont ceux que ton coeur aime?  
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,  
Mon pied la sait; la voilà!  
Mais leur essence divine,  
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?  
Jusqu'à l'indien rivage  
Le ramier porte un message  
Qu'il rapporte à nos climats;  
La voile passe et repasse,  
Mais de son étroit espace  
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne  
Sifflent dans les rameaux morts,  
Quand le brin d'herbe frissonne,  
Quand le pin rend ses accords,  
Quand la cloche des ténèbres  
Balance ses glas funèbres,



La nuit, à travers les bois,  
A chaque vent qui s'élève,  
A chaque flot sur la grève,  
Je dis : N'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure  
Est trop vague pour nos sens,  
Leur âme en secret murmure  
De plus intimes accents;  
Au fond des coeurs qui sommeillent,  
Leurs souvenirs qui s'éveillent  
Se pressent de tous côtés,  
Comme d'arides feuillages  
Que rapportent les orages  
Au tronc qui les a portés!

C'est une mère ravie  
A ses enfants dispersés,  
Qui leur tend de l'autre vie  
Ces bras qui les ont bercés;  
Des baisers sont sur sa bouche,  
Sur ce sein qui fut leur couche  
Son coeur les rappelle à soi;  
Des pleurs voilent son sourire,  
Et son regard semble dire :  
Vous aime-t-on comme moi?

C'est une jeune fiancée  
Qui, le front ceint du bandeau,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau;  
Triste, hélas! dans le ciel même,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas,  
Et lui dit : Ma tombe est verte!  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!

C'est un ami de l'enfance,  
Qu'aux jours sombres du malheur  
Nous prêta la Providence

Pour appuyer notre cœur;  
Il n'est plus; notre âme est veuve,  
Il nous suit dans notre épreuve  
Et nous dit avec pitié :  
Ami, si ton âme est pleine,  
De ta joie ou de ta peine  
Qui portera la moitié?

C'est l'ombre pâle d'un père  
Qui mourut en nous nommant;  
C'est une soeur, c'est un frère,  
Qui nous devance un moment;  
Sous notre heureuse demeure,  
Avec celui qui les pleure,  
Hélas! ils dormaient hier!  
Et notre cœur doute encore,  
Que le ver déjà dévore  
Cette chair de notre chair!

L'enfant dont la mort cruelle  
Vient de vider le berceau,  
Qui tomba de la mamelle  
Au lit glacé du tombeau;  
Tous ceux enfin dont la vie  
Un jour ou l'autre ravie,  
Emporte une part de nous,  
Murmurent sous la poussière :  
Vous qui voyez la lumière,  
Vous souvenez-vous de nous?

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,  
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!  
Vous oublier c'est s'oublier soi-même :  
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

En avançant dans notre obscur voyage,  
Du doux passé l'horizon est plus beau,  
En deux moitiés notre âme se partage,  
Et la meilleure appartient au tombeau!

Dieu du pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!

Toi que leur bouche a si souvent nommé!  
Entends pour eux les larmes de leurs frères!  
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimés!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,  
Ils ont souri quand tu les as frappés!  
Ils ont crié : Que ta main soit bénie!  
Dieu, tout espoir! les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?  
Nous auraient-ils oubliés sans retour?  
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!  
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,  
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,  
De tes desseins nous devancerions l'heure,  
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils? Quel astre, à leur paupière  
Répand un jour plus durable et plus doux?  
Vont-ils peupler ces îles de lumière?  
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?  
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,  
Ces noms de soeur et d'amante et de femme?  
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire  
Leur eût ravi tout souvenir humain,  
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;  
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie!  
Mais garde-nous nos places dans leur coeur;  
Eux qui jadis ont goûté notre joie,  
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Etends sur eux la main de ta clémence,  
Ils ont péché; mais le ciel est un don!

Ils ont souffert; c'est une autre innocence!  
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,  
Poussière, jouet du vent!  
Fragiles comme des hommes,  
Faibles comme le néant!  
Si leurs pieds souvent glissèrent,  
Si leurs lèvres transgressèrent  
Quelque lettre de ta loi,  
Ô Père! ô Juge suprême!  
Ah! ne les vois pas eux-même,  
Ne regarde en eux que toi!

Si tu scrutes la poussière,  
Elle s'enfuit à ta voix!  
Si tu touches la lumière,  
Elle ternira tes doigts!  
Si ton oeil divin les sonde,  
Les colonnes de ce monde  
Et des cieus chancelleront :  
Si tu dis à l'innocence :  
Monte et plaide en ma présence!  
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes  
Ta propre immortalité!  
Tout le bonheur que tu cèdes  
Accroît ta félicité!  
Tu dis au soleil d'éclorre,  
Et le jour ruisselle encore!  
Tu dis au temps d'enfanter,  
Et l'éternité docile,  
Jetant les siècles par mille,  
Les répand sans les compter!

Les mondes que tu ré pares  
Devant toi vont rajeunir,  
Et jamais tu ne sé pares  
Le passé de l'avenir;  
Tu vis! et tu vis! les âges,

Inégaux pour tes ouvrages,  
Sont tous égaux sous ta main;  
Et jamais ta voix ne nomme,  
Hélas! ces trois mots de l'homme :  
Hier, aujourd'hui, demain!

Ô Père de la nature,  
Source, abîme de tout bien,  
Rien à toi ne se mesure,  
Ah! ne te mesure à rien!  
Mets, à divine clémence,  
Mets ton poids dans la balance,  
Si tu pèses le néant!  
Triomphe, ô vertu suprême!  
En te contemplant toi-même,  
Triomphe en nous pardonnant!

## II. L'Occident

Et la mer s'apaisait, comme une urne écumante  
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,  
Et retirant du bord sa vague encor fumante,  
Comme pour s'endormir, rentrait dans son grand lit;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage  
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,  
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,  
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlisait, et la brise  
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix,  
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise  
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme, aussi pâlisant à mesure,  
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,  
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,  
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

Et vers l'occident seul, une porte éclatante

Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,  
Et la nue empourprée imitait une tente  
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,  
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,  
Comme si la nature et tout ce qui l'anime  
En perdant la lumière avait craint de mourir!

La poussière du soir y volait de la terre,  
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait;  
Et mon regard long, triste, errant, involontaire,  
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée  
Restait vide et pareille à l'horizon couvert,  
Et puis il s'élevait une seule pensée,  
Comme une pyramide au milieu du désert!

Ô lumière! où vas-tu? Globe épuisé de flamme,  
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?  
Poussière, écume, nuit! vous, mes yeux! toi, mon âme!  
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

À toi, grand Tout! dont l'astre est la pâle étincelle,  
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir!  
Flux et reflux divin de vie universelle,  
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir! ...

### III. La Perte de l'Anio À M. le marquis Tancredi de Burol

J'avais rêvé jadis au bruit de ses cascades,  
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé,  
A l'ombre des vieilles arcades  
Où la Sibylle dort sous son temple écroulé;  
Je l'avais vu tomber dans les grottes profondes  
Où la flottante Iris se jouait dans ses ondes,  
Comme avec les crins blancs d'un coursier des déserts

Le vent aime à jouer pendant qu'il fend les airs;  
Je l'avais vu plus loin sur la mousse écumante  
Diviser en ruisseaux sa nappe encor fumante,  
Étendre, resserrer ses ondoyants réseaux,  
Jeter sur le gazon le voile errant des eaux  
Et, comblant le vallon de bruit et de poussière,  
Poursuivre au loin sa course en vagues de lumière.

Mes regards, à ses flots suspendus tout le jour,  
Les cherchaient, les suivaient, les perdaient tour à tour,  
Comme un esprit flottant de pensée en pensée,  
Qui les perd, et revient sur leur trace effacée;  
Je le voyais monter, rouler, s'évanouir,  
Et de ses flots brillants j'aimais à m'éblouir :  
Il me semblait revoir ces longs rayons de gloire,  
Dont la ville éternelle avait ceint sa mémoire,  
Remonter vers leur source à travers l'âge obscur  
Et couronner encor les sommets de Tibur;  
Et quand des flots hurlant dans leurs larges abîmes  
Mon oreille écoutait les murmures sublimes,  
Dans ces convulsions, ces voix, ces cris des flots,  
Multipliés cent fois par de roulants échos,  
Il me semblait entendre à travers la distance  
Les secousses, les pas, les voix d'un peuple immense,  
Qui, pareil à ces eaux, mais plus prompt dans son cours,  
Fit du bruit sur ses bords et s'est tu pour toujours...

O Fleuve! lui disais-je, ô toi qui vis les âges  
Prêter et retirer l'empire à tes rivages!  
Toi dont le nom chanté par un humble affranchi  
Vient braver, grâce à lui, le temps qu'il a franchi!  
Toi qui vis sur tes bords les oppresseurs du monde  
Errer et demander du sommeil à ton onde<sup>[1]</sup>,  
Tibulle soupirer les délices du cœur,  
Scipion dédaigner les faisceaux du licteur,  
César fuir son triomphe au fond de tes retraites,  
Mécène y mendier de la gloire aux poètes,  
Rrutus rêver le crime et Caton la vertu :  
Dans tes cent mille voix, Fleuve, que me dis-tu?  
M'apportes-tu des sons de la lyre d'Horace,  
Ou la voix de César qui flatte et qui menace?

Ou l'orageux forum d'un peuple de héros,  
Dont la voix des tribuns précipitait les flots,  
Et qui, dans sa fureur montant comme ton onde,  
Trop vaste pour son lit, débordait sur le monde.

Hélas! ces bruits divers ont passé sans retour;  
Plus d'armes, de forum, de lyre ni d'amour!  
Ce n'est qu'une eau qui pleut sur le rocher sonore,  
Ce n'est que toi qui tombe et qui murmure encore!  
Que dis-je? il murmurait; il ne murmure plus!  
De leur lit desséché ses flots sont disparus.  
Et ces rochers pendants, et ces cavernes vides,  
Et ces arbres privés de leurs perles liquides,  
Et la génisse errante, et la biche, et l'oiseau  
Qui vient sur le rocher chercher sa goutte d'eau,  
Attendent vainement que l'onde évanouie  
Rende au vallon muet le murmure et la vie,  
Et dans leur solitude, et dans leur nudité,  
Semblent prendre une voix et dire : « Vanité!... »

Ah! faut-il s'étonner que les empires tombent,  
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent,  
Quand ce que la nature avait fait éternel  
S'altère par degrés, et meurt comme un mortel!  
Quand un fleuve écumant qu'ont vu couler les âges,  
Disparu tout à coup, laisse à nu ses rivages!  
Un fleuve a disparu! mais ces trônes du jour,  
Ces gigantesques monts crouleront à leur tour;  
Mais, dans ces cieus semés de leur sable splendide,  
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide;  
Mais cet espace même à la fin périra,  
Et de tout ce qui fut, un jour, rien ne sera.  
Rien ne sera, Seigneur! Mais toi, source des mondes,  
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,  
Qui sur l'axe des temps fais circuler les jours,  
Tu seras! tu seras ce que tu fus toujours!  
Tous ces astres éteints, ces fleuves qui tarissent,  
Ces sommets écroulés, ces mondes qui périssent.  
Dans l'abîme des temps ces siècles engloutis,  
Ce temps et cet espace eux-même anéantis,  
Ce pouvoir qui se rit de ses propres ouvrages,



A celui qui survit ce sont autant d'hommages,  
Ht chaque être mortel, par le temps emporté,  
Est un hymne de plus à ton éternité!

Italie! Italie! ah! pleure tes collines,  
Où l'histoire du monde est écrite en ruines;  
Où l'empire, en passant de climats en climats,  
A gravé plus avant l'empreinte de ses pas;  
Où la gloire, qui prit ton nom pour son emblème,  
Laisse un voile éclatant sur ta nudité même!  
Voilà le plus parlant de tes sacrés débris!  
Pleure! un cri de pitié va répondre à tes cris!  
Terre que consacra l'empire et l'infortune,  
Source des nations, reine, mère commune,  
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfants  
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs;  
De tes ennemis même enviée et chérie,  
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie!  
Et l'esprit inquiet qui dans l'antiquité  
Remonte vers la gloire et vers la liberté,  
Et l'esprit résigné qu'un jour plus pur inonde,  
Qui, dédaignant ces dieux qu'adore en vain le monde,  
Plus loin, plus haut encor, cherche un unique autel  
Pour le Dieu véritable, unique, universel,  
Le coeur plein, tous les deux, d'une tendresse amère,  
T'adorent dans ta poudre, et te disent : « Ma mère! »  
Le vent, en ravissant tes os à ton cercueil,  
Semble outrager la gloire et profaner le deuil.  
De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome  
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme;  
Ht dans ce temple immense, où le Dieu du chrétien  
Règne sur les débris du Jupiter païen,  
Tout mortel en entrant prie, et sent mieux encore  
Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore!...

Sur tes monts glorieux chaque arbre qui périt,  
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit,  
Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,  
De tes sacrés débris chaque pierre qui tombe,  
Au coeur des nations retentissent longtemps,  
Comme un coup plus hardi de la hache du temps;

Et tout ce qui flétrit ta majesté suprême  
Semble, en te dégradant, nous dégrader nous-même,  
Le malheur pour toi seule a doublé le respect;  
Tout coeur s'ouvre à ton nom, tout oeil à ton aspect.  
Ton soleil, trop brillant pour une humble paupière,  
Semble épancher sur toi la gloire et la lumière;  
Et la voile qui vient de sillonner tes mers,  
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,  
Sensible et frémissante à ces grandes images,  
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages!

Ah! garde-nous longtemps, veuve des nations,  
Garde au pieux respect des générations  
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme,  
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome!  
Respecte tout de toi, jusques à tes lambeaux!  
Ne porte point envie à des destins plus beaux!  
Mais, semblable à César à son heure suprême,  
Qui du manteau sanglant s'enveloppa lui-même,  
Quel que soit le destin que couve l'avenir,  
Terre, enveloppe-toi de ton grand souvenir!  
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire?  
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire!

#### IV. L'Infini dans les Cieux

C'est une nuit d'été; nuit dont les vastes ailes  
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles;  
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,  
Permet à l'oeil charmé d'en sonder l'infini;  
Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,  
De ce livre de feu rouvre toutes les pages!  
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard  
Dans un trouble horizon se répand au hasard,  
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée  
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux Ether, dans ses vagues d'azur,  
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur;

Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,  
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,  
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos  
L'ombre de son rivage, onduler sous les flots!  
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,  
A l'oeil contemplatif la terre semble éclore;  
Elle déroule au loin ses horizons divers  
Où se joua la main qui sculpta l'univers!  
Là, semblable à la vague, une colline ondule,  
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule,  
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,  
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux;  
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,  
La vague des épis s'abaisse et se relève;  
Là, pareil au serpent dont les noeuds sont rompus,  
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,  
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,  
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre :  
Comme un nuage noir, les profondes forêts  
D'une tâche grisâtre ombragent les guérets,  
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,  
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,  
Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,  
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,  
Comme un vaste miroir, brisé sur la poussière,  
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit  
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit!  
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée  
Et ralentit le cours de la vie épuisée,  
Semble planer aussi sur tous les éléments,  
Et de tout ce qui vit calmer les battements;  
Un silence pieux s'étend sur la nature,  
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure,  
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix,  
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois,  
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,  
Roule à peine à la plage une lame plaintive;  
On dirait, en voyant ce monde sans échos,  
Où l'oreille jouit d'un magique repos,

Où tout est majesté, crépuscule, silence,  
Et dont le regard seul atteste l'existence,  
Que l'on contemple en songe, à travers le passé,  
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé!  
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,  
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,  
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,  
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,  
Comme pour attester, dans leur cime sonore,  
Que ce monde, assoupi, palpite et vit encore.

Un monde est assoupi sous la voûte des cieux?  
Mais dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,  
Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,  
Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre!  
Les signes épuisés s'usent à les compter,  
Et l'âme infatigable est lasse d'y monter!  
Les siècles, accusant leur alphabet stérile,  
De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille;  
Que dis-je! Aux bords des cieux, ils n'ont vu qu'ondoyer  
Les mourantes lueurs de ce lointain foyer;  
Là l'antique Orion des nuits perçant les voiles  
Dont Job a le premier nommé les sept étoiles;  
Le navire fendant l'éther silencieux,  
Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,  
La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,  
Le coursier qui du ciel tire des étincelles,  
La balance inclinant son bassin incertain,  
Les blonds cheveux livrés au souffle du matin,  
Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,  
Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,  
Tout ce que les héros voulaient éterniser,  
Tout ce que les amants ont pu diviniser,  
Transporté dans le ciel par de touchants emblèmes,  
N'a pu donner des noms à ces brillants systèmes.  
Les cieux pour les mortels sont un livre entrouvert,  
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert;  
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,  
Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage :  
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain  
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,

Et l'oeil voit, ébloui par ces brillants mystères,  
Etinceler sans fin de plus beaux caractères!  
Que dis-je? À chaque veille, un sage audacieux  
Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux;  
Depuis que le cristal qui rapproche les mondes  
Perce du vaste Ether les distances profondes,  
Et porte le regard dans l'infini perdu,  
Jusqu'où l'oeil du calcul recule confondu,  
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre  
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre;  
Ses feux multipliés plus que l'atome errant  
Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,  
Séparés ou groupés, par couches, par étages,  
En vagues, en écume, ont inondé ses plages,  
Si nombreux, si pressés, que notre oeil ébloui,  
Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,  
Voit cent fois dans le champ qu'embrasse sa paupière  
Des mondes circuler en torrents de poussière!  
Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux  
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux;  
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,  
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,  
Sont des astres futurs, des germes enflammés  
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,  
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,  
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.  
C'est de là que, prenant leur vol au jour écrit,  
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,  
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace  
L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,  
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,  
Renouveler des cieux toujours à leur matin.

Et l'homme cependant, cet insecte invisible,  
Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,  
Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,  
Leur assigne leur place et leur route et leurs lois,  
Comme si, dans ses mains que le compas accable,  
Il roulait ces soleils comme des grains de sable!  
Chaque atome de feu que dans l'immense éther  
Dans l'abîme des nuits l'oeil distrait voit flotter,

Chaque étincelle errante aux bords de l'empyrée,  
Dont scintille en mourant la lueur azurée,  
Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,  
Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,  
Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,  
Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,  
Guident, en gravitant dans ces immensités,  
Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,  
Et tiennent dans l'éther chacune autant de place  
Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,  
Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin,  
Et Saturne obscurci de son anneau lointain!

Oh! que tes cieux sont grands! et que l'esprit de l'homme  
Plie et tombe de haut, mon Dieu! quand il te nomme!  
Quand, descendant du dôme où s'égarèrent ses yeux,  
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,  
Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,  
Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : Que suis-je?  
Oh! que suis-je, Seigneur! devant les cieux et toi?  
De ton immensité le poids pèse sur moi,  
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,  
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable,  
Car ce sable roulé par les flots inconstants,  
S'il a moins d'étendue, hélas! a plus de temps;  
Il remplira toujours son vide dans l'espace  
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place;  
Son sort est devant toi moins triste que le mien,  
L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien  
Il ne se ronge pas pour agrandir son être,  
Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître,  
D'un immense désir il n'est point agité;  
Mort, il ne rêve pas une immortalité!  
Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée,  
Car il ne porte pas le poids de ta pensée!

Hélas! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté?  
J'étais heureux en bas dans mon obscurité,  
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie  
Me paraissaient un sort presque digne d'envie;  
Je regardais d'en haut cette herbe; en comparant,

Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand;  
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,  
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître  
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,  
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant!  
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,  
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde;  
Et mon propre regard, comme honteux de soi,  
Avec un vil dédain se détourne de moi,  
Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :  
Va, ton sort ne vaut pas le coup d'oeil qu'il te coûte!  
Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,  
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,  
Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule  
Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :  
Atomes animés par le souffle divin,  
Chaque rayon du jour en élève sans fin,  
La minute suffit pour compléter leur être,  
Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître,  
Le sable en est vivant, l'éther en est semé,  
Et l'air que je respire est lui-même animé;  
Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore,  
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore?  
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,  
Si ce regard divin n'y portait son rayon?  
Cet oeil s'abaisse donc sur toute la nature,  
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure,  
Et devant l'infini pour qui tout est pareil,  
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil!  
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,  
Et mon coeur se console, et je dis à mon âme :  
Homme ou monde à ses pieds, tout est indifférent,  
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand!

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères;  
Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères;  
Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,  
Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,  
Et toi par ta pensée, homme! grandeur suprême,  
Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,  
Echo que dans son oeuvre il a si loin jeté,

Afin que son saint nom fût partout répété.  
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse  
Soit un sublime hommage, et non une tristesse;  
Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,  
Soit faite sur la terre, ainsi que dans les cieux!

V. La Source dans les bois d\*\*\*

Source limpide et murmurante  
Qui de la fente du rocher  
Jaillis en nappe transparente  
Sur l'herbe que tu vas coucher,

Le marbre arrondi de Carrare,  
Où tu bouillonnais autrefois,  
Laisse fuir ton flot qui s'égare  
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre  
Ne lance plus de ses naseaux,  
En jets ondoyants de lumière,  
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre  
Que ces hêtres majestueux  
Qui penchent leur tronc vaste et sombre  
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille que jaunit l'automne  
S'en détache et ride ton sein,  
Et la mousse verte couronne  
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclorre :  
Semblable à ces coeurs généreux  
Qui, méconnus, s'ouvrent encore  
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,  
Je vois tes flots ensevelis



Filtrer comme une humble rosée  
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse  
Tomber, tomber, et retentir  
Comme une voix mélodieuse  
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse  
S'élèvent avec cette voix;  
Elles m'inondent de tristesse,  
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,  
O toi que j'entends murmurer,  
N'ai-je pas cherché tes rivages  
Ou pour jouir ou pour pleurer!

A combien de scènes passées  
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé!  
Quelle de mes tristes pensées  
Avec tes flots n'a pas coulé!

Oui, c'est moi que tu vis naguères,  
Mes blonds cheveux livrés au vent,  
Irriter tes vagues légères  
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes  
Que ces arbres courbent sur toi,  
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,  
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge  
Brillait, comme on voit, le matin,  
L'aurore dorer le nuage  
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,  
Déplorant l'absence ou la mort,  
Que de fois j'appuyai ma tête

Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains cachant mon visage,  
Je te regardais sans te voir,  
Et, comme des gouttes d'orage,  
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon coeur, pour exhaler sa peine,  
Ne s'en fiait qu'à tes échos;  
Car tes sanglots, chère fontaine,  
Semblaient répondre à mes sanglots.

Ht maintenant je viens encore,  
Mené par l'instinct d'autrefois,  
Écouter ta chute sonore  
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées  
Ne suivent plus tes flots errants,  
Comme ces feuilles dispersées  
Que ton onde emporte aux torrents;

D'un monde qui les importune  
Elles reviennent à ta voix,  
Aux rayons muets de la lune,  
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne  
Ta course que rien ne suspend,  
Je remonte, de veine en veine,  
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,  
Flottant en vagues de vapeurs,  
Ruisseler avec les orages  
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore  
Dans l'abîme où grondent tes eaux,  
Où le gazon, par chaque pore,  
Boit goutte à goutte tes cristaux,

Tu filtres, perle virginale,  
Dans des creusets mystérieux,  
Jusqu'à ce que ton onde égale  
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais! le désert s'anime;  
Une haleine sort de tes eaux;  
Le vieux chêne élargit sa cime  
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,  
L'oiseau chante sur ton chemin,  
Et l'homme à genoux te recueille  
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,  
Et, fidèle au doigt qui t'a dit :  
« Coule ici pour l'oiseau qui passe! »  
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :  
« Vois ici la main de ton Dieu!  
Ce prodige, que l'ange admire,  
De sa sagesse n'est qu'un jeu. »

Ton recueillement, ton murmure,  
Semblent lui préparer mon coeur :  
L'amour sacré de la nature  
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,  
Je sens retentir avec toi  
Je ne sais quelle voix profonde  
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon coeur grossi par mes pensées,  
Comme tes flots dans ton bassin,  
Sent, sur mes lèvres oppressées,  
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclore  
S'échappe en rapides accents,  
Et je lui dis : « Toi que j'adore,  
Reçois ces larmes pour encens. »

Ainsi me revoit ton rivage,  
Aujourd'hui différent d'hier :  
Le cygne change de plumage,  
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,  
Pendant sur toi mes cheveux blancs,  
Cueillir un rameau de ton hêtre  
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,  
Sentant mes jours près de tarir,  
Instruit par ta pente si douce,  
Tes flots m'apprendront à mourir!

En les voyant fuir goutte à goutte  
Et disparaître flot à flot,  
« Voilà, me dirai-je, la route  
Où mes jours les suivront bientôt. »

Combien m'en reste-t-il encore?  
Qu'importe! je vais où tu cours;  
Le soir pour nous touche à l'aurore :  
Coulez, ô flots, coulez toujours!

VI. Impressions du matin et du soir  
L'Orient jaillit comme un fleuve;  
La lumière coule à long flot,  
La terre lui sourit et le ciel s'en abreuve,  
Et de ces cieux vieilliss l'aube sort aussi neuve  
Que l'aurore du jour qui sortit du Très-Haut.

Soleil, voile de feu dont ton maître se couvre,  
Quand tu reviens frapper les voûtes de la nuit,

Le firmament résonne et l'espace s'entr'ouvre,  
Et Jehovah se montre à l'ombre qui te fuit.

La terre, épanouie au rayon qui la dore,  
Nage plus mollement dans l'élastique éther,  
Comme un léger nuage enlevé par l'aurore  
Plane avec majesté sur les vagues de l'air.

Les dômes des forêts, que les brises agitent,  
Bercent le frais, et l'ombre, et les chœurs des oiseaux;  
Et le souffle plus pur des ondes qui palpitent  
Parfume en s'exhalant le lit voilé des eaux.

Et des pleurs de la nuit le sillon boit la pluie,  
Et les lèvres des fleurs distillent leur encens,  
Et d'un sein plus léger l'homme aspire la vie,  
Et l'esprit plus divin se dégage des sens.

Et tandis que le vice, amoureux des ténèbres,  
Ferme les yeux au jour et regrette la nuit,  
Et que l'impur serpent presse ses noeuds funèbres  
Pour échapper plus vite au rayon qui le suit,

Celui qui sait d'où vient l'aurore qui se lève  
Ouvre ses yeux noyés d'allégresse et d'amour;  
Il reprend son fardeau que la vertu soulève,  
S'élance, et dit : « Marchons à la clarté du jour! »

Mais déjà les rayons remontent des vallées,  
Et le chant des pasteurs, plus plaintif et plus lent,  
Comme la triste voix des heures écoulées,  
Comme le vent qui meurt sur les cimes voilées,  
Semble pleurer en s'exhalant.

L'oeil, aux flancs des coteaux poursuivant la lumière,  
Sent le jour défaillir sous sa morne paupière;  
Les brises du matin se posent pour dormir,  
Le rivage se tait, la voile tombe vide,  
La mer roule à ses bords la nuit dans chaque ride,  
Et tout ce qui chantait semble à présent gémir.

Et les songes menteurs, et les vaines pensées,  
Que du front des mortels la lumière a chassées,  
Et que la nuit couvait sous ses ailes glacées,  
Descendent avec elle et voilent l'horizon;  
L'illusion se glisse en notre âme amollie,  
Et l'air, plein de silence et de mélancolie,  
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Et l'oiseau de la nuit sort des antres funèbres,  
Ouvre avec volupté ses yeux lourds aux ténèbres,  
Gémit, et croit chanter, dans l'ombre où son oeil luit;  
Et l'homme dont le coeur et les pas aiment l'ombre  
Dit en portant les yeux au firmament plus sombre :  
« Sortons, Dieu s'est caché; sortons, voici la nuit! »

Et la foule ressemble, en son bruyant délire,  
A ces aveugles passagers  
Qui prolongent leur veille aux accords de la lyre  
Et dansent sur le pont, pendant que le navire  
De l'ombre et de la vague affronte les dangers.

Mais nous, enfants du jour, qui croyons aux étoiles,  
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché,  
Aux hasards de ces nuits ne livrons pas nos voiles,  
Sur le phare immortel veillons l'oeil attaché.  
Rassemblons-nous, prions! Pendant que le jour tombe,  
Craignons, craignons la nuit, image de la tombe!  
Dieu seul tient la lumière et l'ombre dans sa main;  
Qui sait si, dans le vide où son vieux disque nage,  
Le soleil de nos bords reprendra le chemin?  
Prions! le jour au jour ne donne point de gage,  
Et le dernier rayon, en sortant du nuage,  
Ne nous a pas juré de remonter demain.

En Dieu seul, ô mortels, fermons donc nos paupières!  
Et du jour à la nuit remettant l'encensoir,  
Endormons-nous dans nos prières,  
Comme le jour s'endort dans les parfums du soir.

Chaque heure a son tribut, son encens, son hommage,  
Qu'elle apporte en mourant aux pieds de Jéhovah;

Ce n'est qu'un même sens dans un divers langage,  
Le matin et le soir lui disent : « Hosannah! »

La nature a deux chants, de bonheur, de tristesse,  
Qu'elle rend tour à tour, ainsi que notre coeur;  
De l'une à l'autre note elle passe sans cesse :  
Homme, l'une est ta joie, et l'autre ta douleur!

L'une sort du matin et chante avec l'aurore,  
L'autre gémit le soir un triste et long adieu;  
Au premier, au second, le ciel répond : « Adore! »  
Et de l'hymne éternel le mot unique est DIEU!

### VII. Hymne à la douleur

Frappe encore, ô Douleur, si tu trouves la place!  
Frappe, ce coeur saignant t'abhorre et te rend grâce,  
Puissance qui ne sais plaindre ni pardonner!  
Quoique mes yeux n'aient plus de pleurs à te donner,  
Il est peut-être en moi quelque fibre sonore  
Qui peut sous ton regard se torturer encore,  
Comme un serpent coupé, sur le chemin gisant,  
Dont le tronçon se tord sous le pied du passant,  
Quand l'homme, ranimant une rage assouvie,  
Cherche encor la douleur où ne bat plus la vie!  
Il est peut-être encor dans mon sein déchiré  
Quelque cri plus profond et plus inespéré  
Que tu n'as pas encor tiré d'une âme humaine,  
Musique ravissante aux transports de la haine!  
Cherche! je m'abandonne à ton regard jaloux,  
Car mon coeur n'a plus rien à sauver de tes coups.

Souvent, pour prolonger ma vie et ma souffrance,  
Tu visitas mon sein d'un rayon d'espérance,  
Comme on laisse reprendre haleine aux voyageurs,  
Pour les mener plus loin au sentier des douleurs;  
Souvent, dans cette nuit qu'un éclair entrecoupe,  
De la félicité tu me tendis la coupe,  
Et, quand elle écumait sous mes désirs ardents,  
Ta main me la brisait pleine contre les dents,

Et tu me déchirais, dans tes cruels caprices,  
La lèvre aux bords sanglants du vase des délices!  
Et maintenant, triomphe! il n'est pas dans mon coeur  
Une fibre qui n'ait résonné sa douleur;  
Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée  
Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée;  
Pas un amour en moi qui n'ait été frappé,  
Un espoir, un désir, qui n'ait péri trompé!  
Et je cherche une place en mon coeur qui te craigne,  
Mais je ne trouve plus en lui rien qui ne saigne!  
Et cependant j'hésite, et mon coeur suspendu  
Flotte encore incertain sur le nom qui t'est dû!  
Ma bouche te maudit; mais, n'osant te maudire,  
Mon âme en gémissant te respecte et t'admire!  
Tu fais l'homme, ô Douleur! oui, l'homme tout entier,  
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier;  
Comme le grès, noirci des débris qu'il enlève,  
En déchirant le fer fait un tranchant au glaive.  
Qui ne t'a pas connu ne sait rien d'ici-bas :  
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;  
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;  
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;  
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,  
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin;  
Il n'y sait pas, a l'heure où faiblissent ses armes,  
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes;  
Il n'y sait point combattre avec son propre coeur  
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,  
Elever vers le ciel un cri qui le supplie,  
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,  
Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,  
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin.

Pour moi, je ne sais pas à quoi tu me prépares,  
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares;  
Tu me traites sans doute en favori des cieux,  
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux.  
Eh bien! je les reçois comme tu les envoies :  
Tes maux seront mes biens, et tes soupirs mes joies.  
Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,  
Une vertu divine au lieu de ma vertu,



Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie,  
Que ton bras, en frappant, guérit et vivifie!  
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé,  
Toi devant qui ce coeur s'est tant de fois brisé,  
Reçois, Dieu trois fois saint, cet encens dont tout fume!  
Oui, c'est le seul bûcher que la terre t'allume,  
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens.  
Quand l'autel est souillé, la douleur est l'encens!

VIII. Jehovah, ou l'idée de Dieu  
Sinaï! Sinaï! quelle nuit sur ta cime!  
Quels éclairs, sur tes flancs, éblouissent les yeux!  
Les noires vapeurs de l'abîme  
Roulent en plis sanglants leurs vagues dans tes cieux!

La nue enflammée  
Où ton front se perd  
Vomit la fumée  
Comme un chaume verd;  
Le ciel d'où s'échappe  
Eclair sur éclair,  
Et pareil au fer  
Que le marteau frappe,  
Lançant coups sur coups  
La nuit, la lumière,  
Se voile ou s'éclaire,  
S'ouvre ou se resserre,  
Comme la paupière  
D'un homme en courroux!

Un homme, un homme seul gravit tes flancs qui grondent,  
En vain tes mille échos tonnent et se répondent,  
Ses regards assurés ne se détournent pas!  
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas;  
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,  
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas!

Le nuage crève;  
Son brûlant carreau

Jaillit comme un glaive  
Qui sort du fourreau!  
Les foudres portées  
Sur ses plis mouvants,  
Au hasard jetées  
Par les quatre vents,  
Entre elles heurtées,  
Partent en tous sens,  
Comme une volée  
D'aiglons aguerris  
Qu'un bruit de mêlée  
A soudain surpris,  
Qui, battant de l'aile,  
Volent pêle-mêle  
Autour de leurs nids,  
Et loin de leur mère,  
La mort dans leur serre,  
S'élancent de l'aire  
En poussant des cris!  
Le cèdre s'embrase,  
Crie, éclate, écrase  
Sa brûlante base  
Sous ses bras fumants!  
La flamme en colonne  
Monte, tourbillonne,  
Retombe et bouillonne  
En feux écumants;  
La lave serpente,  
Et de pente en pente  
Etend son foyer;  
La montagne ardente  
Paraît ondoyer;  
Le firmament double  
Les feux dont il luit;  
Tout regard se trouble,  
Tout meurt ou tout fuit;  
Et l'air qui s'enflamme,  
Repliant la flamme  
Autour du haut lieu,  
Va de place en place  
Où le vent le chasse,

Semer dans l'espace  
Des lambeaux de feu!

Sous ce rideau brûlant qui le voile et l'éclaire,  
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir;  
Quel regard sondera ce terrible mystère?  
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir?  
Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous atterre!  
C'est Jehova qui sort! Il descend au milieu  
Des tempêtes et du tonnerre!  
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre,  
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu!

L'Indien, élevant son âme  
Aux voûtes de son ciel d'azur,  
Adore l'éternelle flamme  
Prise à son foyer le plus pur;  
Au premier rayon de l'aurore,  
Il s'incline, il chante, il adore  
L'astre d'où ruisselle le jour;  
Et le soir, sa triste paupière  
Sur le tombeau de la lumière  
Pleure avec des larmes d'amour!

Aux plages que le Nil inonde,  
Des déserts le crédule enfant,  
Brûlé par le flambeau du monde,  
Adore un plus doux firmament.  
Amant de ses nuits solitaires,  
Pour son culte ami des mystères,  
Il attend l'ombre dans les cieux,  
Et du sein des sables arides  
Il élève des pyramides  
Pour compter de plus près ses dieux.

La Grèce adore les beaux songes  
Par son doux génie inventés;  
Et ses mystérieux mensonges,  
Ombres pleines de vérités!  
Il naît sous sa féconde haleine  
Autant de dieux que l'âme humaine

A de terreurs et de désirs;  
Son génie amoureux d'idoles  
Donne l'être à tous les symboles,  
Crée un dieu pour tous les soupirs!

Sâhra! sur tes vagues poudreuses  
Où vont des quatre points des airs  
Tes caravanes plus nombreuses  
Que les sables de tes déserts?  
C'est l'aveugle enfant du prophète,  
Qui va sept fois frapper sa tête  
Contre le seuil de son saint lieu!  
Le désert en vain se soulève,  
Sous la tempête ou sous le glaive :  
Mourons, dit-il, Dieu seul est Dieu!

Sous les saules verts de l'Euphrate,  
Que pleure ce peuple exilé?  
Ce n'est point la Judée ingrate,  
Les puits taris de Siloé!  
C'est le culte de ses ancêtres!  
Son arche, son temple, ses prêtres,  
Son Dieu qui l'oublie aujourd'hui!  
Son nom est dans tous ses cantiques;  
Et ses harpes mélancoliques  
Ne se souviennent que de lui!

Elles s'en souviennent encore,  
Maintenant que des nations  
Ce peuple exilé de l'aurore  
Supporte les dérisions!  
En vain, lassé de le proscrire,  
L'étranger d'un amer sourire  
Poursuit ses crédules enfants;  
Comme l'eau buvant cette offense,  
Ce peuple traîne une espérance  
Plus forte que ses deux mille ans!

Le sauvage enfant des savanes,  
Informe ébauche des humains,  
Avant d'élever ses cabanes,

Se façonne un dieu de ses mains;  
Si, chassé des rives du fleuve  
Où l'ours, où le tigre s'abreuve,  
Il émigre sous d'autres cieux,  
Chargé de ses dieux tutélaires :  
Marchons, dit-il, os de nos pères,  
La patrie est où sont les dieux!

Et de quoi parlez-vous, marbres, bronzes, portiques,  
Colonnes de Palmyre ou de Persépolis?  
Panthéons sous la cendre ou l'onde ensevelis,  
Si vides maintenant, autrefois si remplis!  
Et vous, dont nous cherchons les lettres symboliques,  
D'un passé sans mémoire incertaines reliques,  
Mystères d'un vieux monde en mystères écrits?  
Et vous, temples debout, superbes basiliques,  
Dont un souffle divin anime les parvis?

Vous nous parlez des dieux! des dieux! des dieux encore!  
Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,  
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.  
L'homme et les éléments, pleins de ce seul mystère,  
N'ont eu qu'une pensée, une oeuvre sur la terre :  
Confesser cet être et mourir!

Mais si l'homme occupé de cette oeuvre suprême  
Epuise toute langue à nommer le seul Grand,  
Ah! combien la nature, en son silence même,  
Le nomme mieux encore au coeur qui le comprend!  
Voulez-vous, ô mortels, que ce Dieu se proclame?  
Foulez aux pieds la cendre où dort le Panthéon  
Et le livre où l'orgueil épelle en vain son nom!  
De l'astre du matin le plus pâle rayon  
Sur ce divin mystère éclaire plus votre âme  
Que la lampe au jour faux qui veille avec Platon.

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent  
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,  
À l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,  
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés!

Quand tout autour de vous sera splendeur et joie,  
Quand les tièdes réseaux des heures de midi,  
En vous enveloppant comme un manteau de soie,  
Feront épanouir votre sang attiédi!

Quand la terre exhalant son âme balsamique  
De son parfum vital enivrera vos sens,  
Et que l'insecte même, entonnant son cantique,  
Bourdonnera d'amour sur les bourgeons naissants!

Quand vos regards noyés dans un vague atmosphère,  
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,  
Flotteront incertains entre l'onde et la terre,  
Et des cieus de saphir et des mers de cristal,

Ecoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme  
Et dans le pur rayon qui d'en haut vous a lui!  
Et dites si le nom que cet hymne proclame  
N'est pas aussi vivant, aussi divin que lui?

## IX. Le Chêne

Voilà ce chêne solitaire  
Dont le rocher s'est couronné,  
Parlez à ce tronc séculaire,  
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre,  
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,  
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire  
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons;  
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête  
Il roule confondu dans les débris mouvants,  
Et sur la roche nue un grain de sable arrête  
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents;

L'été vient, l'aquilon soulève  
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,  
Et sur le germe éteint où couve encor la sève  
En laisse retomber un peu!

Le printemps de sa tiède ondée  
L'arrose comme avec la main;  
Cette poussière est fécondée  
Et la vie y circule enfin!

La vie! à ce seul mot tout oeil, toute pensée,  
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;  
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée;  
Où la sage ignorance et l'audace insensée  
Se rencontrent pour adorer!

Il vit, ce géant des collines!  
Mais avant de paraître au jour,  
Il se creuse avec ses racines  
Des fondements comme une tour.  
Il sait quelle lutte s'apprête,  
Et qu'il doit contre la tempête  
Chercher sous la terre un appui;  
Il sait que l'ouragan sonore  
L'attend au jour!..., ou, s'il l'ignore,  
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire  
Où s'élancent les matelots,  
Avant d'affronter son empire,  
Veut s'appriivoiser sur les flots,  
Laissant filer son vaste câble,  
Son ancre va chercher le sable  
Jusqu'au fond des vallons mouvants,  
Et sur ce fondement mobile  
Il balance son mât fragile  
Et dort au vain roulis des vents!

Il vit! Le colosse superbe  
Qui couvre un arpent tout entier  
Dépasse à peine le brin d'herbe  
Que le moucheron fait plier!  
Mais sa feuille boit la rosée,  
Sa racine fertilisée  
Grossit comme une eau dans son cours,  
Et dans son coeur qu'il fortifie

Circule un sang ivre de vie  
Pour qui les siècles sont des jours!

Les sillons où les blés jaunissent  
Sous les pas changeants des saisons,  
Se dépouillent et se vêtissent  
Comme un troupeau de ses toisons;  
Le fleuve naît, gronde et s'écoule,  
La tour monte, vieillit, s'écroule;  
L'hiver effeuille le granit,  
Des générations sans nombre  
Vivent et meurent sous son ombre,  
Et lui? voyez! il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protège,  
Fortifié par mille noeuds,  
Pour porter sa feuille ou sa neige  
S'élargit sur ses pieds noueux;  
Ses bras que le temps multiplie,  
Comme un lutteur qui se replie  
Pour mieux s'élancer en avant,  
Jetant leurs coudes en arrière,  
Se recourbent dans la carrière  
Pour mieux porter le poids du vent!

Et son vaste et pesant feuillage,  
Répandant la nuit alentour,  
S'étend, comme un large nuage,  
Entre la montagne et le jour;  
Comme de nocturnes fantômes,  
Les vents résonnent dans ses dômes,  
Les oiseaux y viennent dormir,  
Et pour saluer la lumière  
S'élèvent comme une poussière,  
Si sa feuille vient à frémir!

La nef, dont le regard implore  
Sur les mers un phare certain,  
Le voit, tout noyé dans l'aurore,  
Pyramider dans le lointain!  
Le soir fait pencher sa grande ombre



Des flancs de la colline sombre  
Jusqu'au pied des derniers coteaux.  
Un seul des cheveux de sa tête  
Abrite contre la tempête  
Et le pasteur et les troupeaux!

Et pendant qu'au vent des collines  
Il berce ses toits habités,  
Des empires dans ses racines,  
Sous son écorce des cités;  
Là, près des ruches des abeilles,  
Arachné tisse ses merveilles,  
Le serpent siffle, et la fourmi  
Guide à des conquêtes de sables  
Ses multitudes innombrables  
Qu'écrase un lézard endormi!

Et ces torrents d'âme et de vie,  
Et ce mystérieux sommeil,  
Et cette sève rajeunie  
Qui remonte avec le soleil;  
Cette intelligence divine  
Qui pressent, calcule, devine  
Et s'organise pour sa fin,  
Et cette force qui renferme  
Dans un gland le germe du germe  
D'êtres sans nombres et sans fin!

Et ces mondes de créatures  
Qui, naissant et vivant de lui,  
Y puisent être et nourritures  
Dans les siècles comme aujourd'hui;  
Tout cela n'est qu'un gland fragile  
Qui tombe sur le roc stérile  
Du bec de l'aigle ou du vautour!  
Ce n'est qu'une aride poussière  
Que le vent sème en sa carrière  
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis : Seigneur! c'est toi seul, c'est ta force,  
Ta sagesse et ta volonté,

Ta vie et ta fécondité,  
Ta prévoyance et ta bonté!  
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,  
Et mon oeil dans sa masse et son éternité!

## X. L'Humanité

A de plus hauts degrés de l'échelle de l'être  
En traits plus éclatants Jehova va paraître,  
La nuit qui le voilait ici s'évanouit!  
Voyez aux purs rayons de l'amour qui va naître  
La vierge qui s'épanouit!

Elle n'éblouit pas encore  
L'oeil fasciné qu'elle suspend,  
On voit qu'elle-même elle ignore  
La volupté qu'elle répand;  
Pareille, en sa fleur virginale,  
A l'heure pure et matinale  
Qui suit l'ombre et que le jour suit,  
Doublement belle à la paupière,  
Et des splendeurs de la lumière  
Et des mystères de la nuit!

Son front léger s'élève et plane  
Sur un cou flexible, élancé,  
Comme sur le flot diaphane  
Un cygne mollement bercé;  
Sous la voûte à peine décrite  
De ce temple où son âme habite,  
On voit le sourcil s'ébaucher,  
Arc onduleux d'or ou d'ébène  
Que craint d'effacer une haleine,  
Ou le pinceau de retoucher!

Là jaillissent deux étincelles  
Que voile et couvre à chaque instant,  
Comme un oiseau qui bat des ailes,  
La paupière au cil palpitant!  
Sur la narine transparente

Les veines où le sang serpente  
S'entrelacent comme à dessein,  
Et de sa lèvre qui respire  
Se répand avec le sourire  
Le souffle embaumé de son sein!

Comme un mélodieux génie  
De sons épars fait des concerts,  
Une sympathique harmonie  
Accorde entre eux ces traits divers;  
De cet accord, charme des charmes,  
Dans le sourire ou dans les larmes  
Naissent la grâce et la beauté;  
La beauté, mystère suprême  
Qui ne se révèle lui-même  
Que par désir et volupté!

Sur ses traits dont le doux ovale  
Borne l'ensemble gracieux,  
Les couleurs que la nue étale  
Se fondent pour charmer les yeux;  
A la pourpre qui teint sa joue,  
On dirait que l'aube s'y joue,  
Ou qu'elle a fixé pour toujours,  
Au moment qui la voit éclore,  
Un rayon glissant de l'aurore  
Sur un marbre aux divins contours!

Sa chevelure qui s'épanche  
Au gré du vent prend son essor,  
Glisse en ondes jusqu'à sa hanche,  
Et là s'effile en franges d'or;  
Autour du cou blanc qu'elle embrasse,  
Comme un collier elle s'enlace,  
Descend, serpente, et vient rouler  
Sur un sein où s'enflent à peine  
Deux sources d'où la vie humaine  
En ruisseaux d'amour doit couler!

Noble et légère, elle folâtre,  
Et l'herbe que foulent ses pas

Sous le poids de son pied d'albâtre  
Se courbe et ne se brise pas!  
Sa taille en marchant se balance  
Comme la nacelle, qui danse  
Lorsque la voile s'arrondit  
Sous son mât que berce l'aurore,  
Balance son flanc vide encore  
Sur la vague qui rebondit!

Son âme n'est rien que tendresse,  
Son corps qu'harmonieux contour,  
Tout son être que l'oeil caresse  
N'est qu'un pressentiment d'amour!  
Elle plaint tout ce qui soupire,  
Elle aime l'air qu'elle respire,  
Rêve ou pleure, ou chante à l'écart,  
Et, sans savoir ce qu'il implore  
D'une volupté qu'elle ignore  
Elle rougit sous un regard!

Mais déjà sa beauté plus mûre  
Fleurit à son quinzième été;  
A ses yeux toute la nature  
N'est qu'innocence et volupté!  
Aux feux des étoiles brillantes  
Au doux bruit des eaux ruisselantes,  
Sa pensée erre avec amour;  
Et toutes les fleurs des prairies  
Viennent entre ses doigts flétries  
Sur son coeur sécher tour à tour!

L'oiseau, pour tout autre sauvage,  
Sous ses fenêtres vient nicher,  
Ou, charmé de son esclavage,  
Sur ses épaules se percher;  
Elle nourrit les tourterelles,  
Sur le blanc satin de leurs ailes  
Promène ses doigts caressants,  
Ou, dans un amoureux caprice,  
Elle aime que leur cou frémissent  
Sous ses baisers retentissants!

Elle paraît, et tout soupire,  
Tout se trouble sans son regard;  
Sa beauté répand un délire  
Qui donne une ivresse au vieillard!  
Et comme on voit l'humble poussière  
Tourbillonner à la lumière  
Qui la fascine à son insu!  
Partout où ce beau front rayonne,  
Un souffle d'amour environne  
Celle par qui l'homme est conçu!

Un homme! un fils, un roi de la nature entière!  
Insecte né de boue et qui vit de lumière!  
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instants,  
Mais qui de l'Infini par la pensée est maître,  
Et reculant sans fin les bornes de son être,  
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps!

Il naît, et d'un coup d'oeil il s'empare du monde,  
Chacun de ses besoins soumet un élément,  
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,  
Et le feu, fils du jour, descend du firmament!

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance;  
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi,  
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence;  
L'homme s'unit à l'homme, et la terre a son roi!

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière;  
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît!  
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,  
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait!

Il se donne des sens qu'oublia la nature,  
Jette un frein sur la vague au vent capricieux.  
Lance la mort au but que son calcul mesure,  
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux!

Il écrit, et les vents emportent sa pensée  
Qui va dans tous les cieux vivre et s'entretenir!

Et son âme invisible en traits vivants tracée  
Ecoute le passé qui parle à l'avenir!

Il fonde les cités, familles immortelles;  
Et pour les soutenir il élève les lois,  
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,  
Du temple social se divisent le poids!

Après avoir conquis la nature, il soupire;  
Pour un plus noble prix sa vie a combattu;  
Et son coeur vide encor, dédaignant son empire,  
Pour s'égalier aux dieux inventa la vertu!

Il offre en souriant sa vie en sacrifice,  
Il se confie au Dieu que son oeil ne voit pas;  
Coupable, a le remords qui venge la justice,  
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas!

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,  
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas,  
Son âme a des destins qu'aucun oeil ne mesure,  
Et des regards portant plus loin que le trépas!

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,  
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,  
Des dieux à supplier, des vérités à croire,  
Des cieus et des enfers, et des jours immortels!

Mais le temps tout à coup manque à sa vie usée,  
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui,  
Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée,  
Et son dernier soleil a lui!

Regardez-le mourir!... Assis sur le rivage  
Que vient battre la vague où sa nef doit partir,  
Le pilote qui sait le but de son voyage  
D'un coeur plus rassuré n'attend pas le zéphyr!

On dirait que son oeil, qu'éclaire l'espérance,  
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord,  
Au-delà du tombeau sa vertu le devance,

Et, certain du réveil, le jour baisse, il s'endort!

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,  
Et l'Infini n'a plus d'assez vaste séjour,  
Et les siècles divins d'assez longue carrière  
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière  
Et qui n'avait qu'un jour!

Voilà cet instinct qui l'annonce  
Plus haut que l'aurore et la nuit.  
Voilà l'éternelle réponse  
Au doute qui se reproduit!  
Du grand livre de la nature,  
Si la lettre, à vos yeux obscure,  
Ne le trahit pas en tout lieu,  
Ah! l'homme est le livre suprême :  
Dans les fibres de son coeur même  
Lisez, mortels : Il est un Dieu!

## XI. L'Idée de Dieu

Heureux l'oeil éclairé de ce jour sans nuage  
Qui partout ici-bas le contemple et le lit!  
Heureux le coeur épris de cette grande image,  
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit!

Ah! pour celui-là seul la nature est son ombre!  
En vain le temps se voile et reculent les cieux!  
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre  
Qui le cache à ses yeux!

Pour qui ne l'y voit pas tout est nuit et mystères,  
Cet alphabet de jeu dans le ciel répandu  
Est semblable pour eux à ces vains caractères  
Dont le sens, s'ils en ont, dans les temps s'est perdu!

Le savant sous ses mains les retourne et les brise  
Et dit : Ce n'est qu'un jeu d'un art capricieux;  
Et cent fois en tombant ces lettres qu'il méprise  
D'elles-mêmes ont écrit le nom mystérieux!

Mais cette langue, en vain par les temps égarée,  
Se lit hier comme aujourd'hui;  
Car elle n'a qu'un nom sous sa lettre sacrée,  
Lui seul! lui partout! toujours lui!

Qu'il est doux pour l'âme qui pense  
Et flotte dans l'immensité  
Entre le doute et l'espérance,  
La lumière et l'obscurité,  
De voir cette idée éternelle  
Luire sans cesse au-dessus d'elle  
Comme une étoile aux feux constants,  
La consoler sous ses nuages,  
Et lui montrer les deux rivages  
Blanchis de l'écume du temps!

En vain les vagues des années  
Roulent dans leur flux et reflux  
Les croyances abandonnées  
Et les empires révolus  
En vain l'opinion qui lutte  
Dans son triomphe ou dans sa chute  
Entraîne un monde à son déclin;  
Elle brille sur sa ruine,  
Et l'histoire qu'elle illumine  
Ravit son mystère au destin!

Elle est la science du sage,  
Elle est la foi de la vertu!  
Le soutien du faible, et le gage  
Pour qui le juste a combattu!  
En elle la vie a son juge  
Et l'infortune son refuge,  
Et la douleur se réjouit.  
Unique clef du grand mystère,  
Otez cette idée à la terre  
Et la raison s'évanouit!

Cependant le monde, qu'oublie  
L'âme absorbée en son auteur,



Accuse sa foi de folie  
Et lui reproche son bonheur,  
Pareil à l'oiseau des ténèbres  
Qui, charmé des lueurs funèbres,  
Reproche à l'oiseau du matin  
De croire au jour qui vient d'éclorre  
Et de planer devant l'aurore  
Enivré du rayon divin!

Mais qu'importe à l'âme qu'inonde  
Ce jour que rien ne peut voiler!  
Elle laisse rouler le monde  
Sans l'entendre et sans s'y mêler!  
Telle une perle de rosée  
Que fait jaillir l'onde brisée  
Sur des rochers retentissants,  
Y sèche pure et virginale,  
Et seule dans les cieux s'exhale  
Avec la lumière et l'encens!

XII. Souvenir d'enfance, ou la Vie cachée  
À M. P. G. de B\*\*\*

Quand la voix du passé résonnait dans son âme,  
Les regards d'Ossian étincelaient de flamme,  
Le vol de sa pensée agitait ses cheveux,  
Sa harpe frémissait dans ses genoux nerveux,  
Et ses accents, pareils au murmure des ondes,  
Coulèrent à flots pressés de ses lèvres fécondes,  
Comme un torrent d'hiver qu'on ne peut contenir;  
Le vieillard n'était plus que voix et souvenir.  
O puissance de l'âme! ô jeunesse éternelle  
Qu'une douce mémoire en nos seins renouvelle!  
Sur ma lyre, Ossian, je ne vois pas encor  
Flotter mes cheveux blancs parmi ses cordes d'or,  
Mon cœur est tiède encor des feux de ma jeunesse,  
Je n'ai pas tes longs jours, j'ai déjà ta tristesse;  
Je parcours comme toi le champ de mes regrets!

Adorant comme toi les monts et les forêts,  
J'aime à m'asseoir, aux bords des torrents de l'automne,  
Sur le rocher battu par le flot monotone,  
A suivre dans les airs la nue et l'aquilon,  
A leur prêter des traits, un corps, une âme, un nom,  
Et, d'êtres adorés m'en formant les images,  
A dire aussi : « Mon âme est avec les nuages! »  
Mais je ne chante plus; les hommes de nos jours  
A ta harpe elle-même, hélas! resteraient sourds :  
Trop pleins d'un avenir tout brillant de chimères,  
Leurs yeux vers le passé ne se détournent guères.  
Et si ma harpe encor, pour tromper mes ennuis,  
Soupire pour moi seul dans l'ombre de mes nuits,  
Ces chants dont ta douleur faisait son bien suprême  
De leur écho plaintif m'importunent moi-même,  
Et mon coeur redescend de cet oubli trop court,  
Comme un poids soulevé qui retombe plus lourd.

Quel attrait cependant à ma lyre rebelle  
Du fond de ma langueur aujourd'hui me rappelle?  
D'où vient qu'à mon insu, mariés à ma voix,  
Les mots harmonieux s'enchaînent sous mes doigts,  
Et qu'en mètres brillants ma verve cadencée  
Comme un courant limpide emporte ma pensée?  
Ah! c'est qu'une voix chère a retenti dans moi;  
C'est que le souvenir qui me rappelle à toi,  
Écartant loin de lui les ombres des années,  
Et déployant soudain ses ailes enchaînées  
Au-dessus des douleurs, des dégoûts, fruits du temps,  
Franchit d'un vol léger les jours, les mois, les ans,  
Et m'emporte avec toi dans ce séjour champêtre,  
Dans ces temps écoulés que ton nom fait renaître,  
Jeune, heureux, le coeur plein d'ignorance et d'espoir,  
Brillant comme un matin qui n'aurait point de soir,  
Tel que notre amitié nous vit à son aurore,  
Et qu'à sa douce voix je crois nous voir encore :  
A son prisme divin le présent effacé  
Se colore des feux dont brillait le passé.

O champs de Bienassis, maison, jardin, prairies,  
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,

Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,  
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,  
Vergers où de l'été la teinte monotone  
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,  
Où la feuille, en tombant sous les pleurs du matin,  
Déroba à nos pieds le sentier incertain;  
Pas égarés au loin dans de frais paysages,  
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,  
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,  
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux;  
Pressentiments divins, intimes confidences,  
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences;  
Table riche des dons que l'automne étalait,  
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,  
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,  
De leur luxe champêtre enchantaient le convive;  
Silencieux réduit où des rayons de bois,  
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,  
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse  
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,  
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin  
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,  
De volume en volume; hélas! croyant encore  
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,  
Et que la vérité, trésor mystérieux,  
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!  
Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,  
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,  
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,  
Je vous revois encore après un si long temps,  
Aussi présents à l'oeil que le sont des rivages  
A l'onde dont le cours reflète les images,  
Aussi frais, aussi doux que si jamais les pleurs  
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;  
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante  
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente  
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin  
Le rivage chéri de son bonheur témoin,  
L'ondoyante moisson que sa main a semée,  
Et du toit paternel le seuil ou la fumée.

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur!  
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,  
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,  
Te retrouve toujours sur la même colline;  
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison;  
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon;  
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître  
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître;  
Jamais le voyageur, en voyant du chemin  
Ta demeure fermée aux rayons du matin,  
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,  
N'a demandé, surpris de cette solitude,  
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours,  
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours.  
Ton verger ne voit pas une main mercenaire  
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,  
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,  
Comme un hôte fidèle à la même maison,  
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,  
Et de la même voix t'endort à la même heure!  
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils  
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,  
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire  
Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire  
Que le cercle inégal des diverses saisons,  
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,  
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,  
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes;  
Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,  
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cites,  
Et sans avoir semé, de distance en distance,  
A tous les vents du ciel ta stérile espérance!

Ah! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux  
Qui te porte en silence où nous arrivons tous!  
Et, comme ton destin si borné dans sa course  
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source,  
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent  
Sur les routes du monde a conduits plus avant,  
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée!  
Du feu qu'elle répand toute'âme est consumée.

Notre vie est semblable au fleuve de cristal  
Qui sort, humble et sans nom, de son rocher natal :  
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature  
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,  
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,  
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier;  
Mais à peine, échappés des bras de ses collines,  
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,  
Que du limon des eaux dont il enfle son lit  
Son onde, en grossissant, se corrompt et pâlit;  
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives,  
Le rocher nu contient ses vagues fugitives,  
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,  
Des vallons paternels les gracieux détours,  
Mais, fier de s'engouffrer sous des arches profondes,  
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes;  
Il emporte, en fuyant à bonds précipités,  
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités;  
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère,  
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,  
Il va, grand, mais troublé, déposant un vain nom,  
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon!  
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!  
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Nous parlions autrement à l'âge où l'avenir  
Dans nos seins palpitants ne pouvait contenir  
Et débordait pour nous de la coupe de vie,  
Comme un jus écumant d'une urne trop remplie.  
A cet âge enivré, la gloire est à nos yeux  
Ce qu'à l'oeil des enfants qui regardent les deux  
Est l'astre de la nuit, dont l'orbe, près d'éclorre,  
Au sommet qu'il franchit semble toucher encore.  
L'un d'eux, quittant ses jeux pour la douce splendeur,  
Croit que pour s'emparer du disque tentateur,  
Et pour se revêtir de la lueur divine,  
Il n'a qu'à faire un pas sur la sombre colline :  
Il s'avance, l'oeil fixe et les bras entr'ouverts;  
Et le globe de feu suspendu dans les airs,  
Comme pour prolonger sa crédule espérance,  
A hauteur de la main un moment se balance.

Il monte; mais déjà dans l'azur étoile,  
Quand il touche au sommet, l'astre s'est envolé  
Et, fuyant dans le ciel de nuage en nuage,  
Est aussi loin déjà des monts que de la plage.  
Confus de son erreur, il revient sur ses pas;  
Et les fils du hameau, qui sont restés en bas,  
Occupés à choisir des fleurs au sein des plaines  
Ou des cailloux polis dans le lit des fontaines,  
Sans songer à cet astre objet de ses regrets,  
Au fond de la vallée en étaient aussi près!...

Mais quand ce feu céleste éblouirait ton âme,  
Quand tu le poursuivrais sur un désir de flamme,  
Dans ces vieux jours du monde avarés de vertu,  
Cette gloire rêvée, où la trouverais-tu"?  
Crois-tu que ce reflet de la splendeur suprême,  
Cette immortalité qui sort de la mort même,  
Soit ce mot profané qui passe tour à tour  
Du grand homme d'hier au grand homme du jour,  
Monnaie au coin banal qu'un jour frappe, un jour use,  
Que la vanité paye à l'orgueil qu'elle abuse?  
Crois-tu que chaque siècle en ait reçu d'en haut  
Toujours la même soif avec le même lot;  
Et qu'enfin l'avenir, acceptant l'héritage,  
Ratifie à jamais ce risible partage  
Que les sots, éblouis des splendeurs de leur temps,  
En font de siècle en siècle entre tous leurs enfants?

Non! tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes;  
Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes;  
Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre de l'oubli,  
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli;  
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge  
A peine un nom par siècle obscurément surnage;  
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,  
Disparaît par étage à l'oeil de l'avenir,  
Comme, en quittant la rive, un navire à la voile,  
A l'heure où de la nuit sort la première étoile,  
Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord  
L'écume du rivage et le sable du port,  
Puis les tours de la ville où l'airain se balance,

Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,  
Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyants,  
Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyants;  
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes,  
Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,  
Refléter au-dessus de cette obscurité  
Du jour qui va les fuir la dernière clarté,  
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,  
Ces sommets décroissants plongent comme le reste,  
Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,  
L'universelle nuit pèse sur l'univers.  
De la gloire du temps voilà l'image sombre.  
Éloigne-toi d'un siècle, et tout rentre dans l'ombre;  
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir!  
Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir?

Tu voudrais cependant que sur un cénotaphe  
La gloire t'inscrivît ta ligne d'építaphe,  
Et promît à ton nom, de temps en temps cité,  
Ses heures de mémoire et d'immortalité,  
Jusqu'à ce qu'un passant, brisant ton humble pierre,  
Dispersât sous ses pieds ta gloire et ta poussière,  
Et qu'un jour, en sifflant, le berger du vallon  
Ne sût plus rassembler les lettres de ton nom.  
Ah! qu'à ces vains regrets ton àme soit fermée!  
Le funèbre baiser dont une bouche aimée  
Scelle au dernier adieu les lèvres du mourant,  
Notre nom qu'un ami rappelle en soupirant,  
Les larmes sans témoin dont un oeil nous arrose,  
Voilà notre építaphe et notre apothéose,  
A nous à qui le sort en naissant n'a promis  
D'autre immortalité qu'aux coeurs de nos amis!  
Que le sort nous la donne à notre heure suprême!  
Le souvenir n'est doux que dans un coeur qui t'aime!

Si de ton nom pourtant tu veux l'entretenir,  
Grave ces simples mots sur ton urne à venir :

« Là dort d'un doux sommeil, quoique sans mausolée,  
Dans le sein de sa mère, un fils de la vallée.  
Que t'importe, ô passant, s'il fut célèbre ou non?

En changeant de patrie il a changé de nom.  
Tout près de son berceau sa tombe fut placée;  
Peu d'espace borna sa vie et sa pensée :  
Content de son bonheur, il sut le renfermer  
Autour des seuls objets qu'il eut besoin d'aimer,  
Une mère, une femme, un ami, la nature;  
Et de ses vœux, en tout, son cœur fut la mesure.  
Ses pas ni ses désirs n'ont jamais dépassé  
Cet horizon étroit par ton œil embrassé,  
Et pour lui l'univers s'étendait de la pente  
Où sous ces peupliers son beau fleuve serpente,  
Jusqu'à ces monts voisins d'où l'ombre qui descend  
De l'haleine des bois rafraîchit le passant.  
Il ne goûta jamais l'ivresse de la gloire,  
Ce faux pressentiment d'une vaine mémoire;  
Jamais dans la tempête il n'éleva la voix,  
Ou ne jeta son sort dans l'urne de nos lois;  
Jamais il ne força le lion populaire  
A frémir à ses pieds d'amour ou de colère;  
Jamais de la victoire il ne vit les enfants  
Incliner sur son front leurs drapeaux triomphants.  
Il ne promena point sa vague inquiétude  
De rivage en rivage et d'étude en étude;  
Il ne vit point son or, marchandant ses plaisirs,  
Tarir entre ses mains plus tard que ses désirs;  
Il n'alla point chercher dans Rome ou dans la Grèce  
Les mystères voilés de l'antique sagesse,  
Ni du bleu firmament, pour enchanter ses yeux,  
Voir des astres nouveaux levés sous d'autres deux;  
Mais il eut, sans goûter une science amère,  
La loi de ses aïeux et le Dieu de sa mère;  
Reçut, sans la peser à nos poids inconstants,  
Dans un cœur simple et pur la sagesse des temps,  
Comme des mains d'un père on prend son héritage  
Avec l'eau qui l'arrose et l'arbre qui l'ombrage.  
Il semait de ses mains le champ de ses aïeux,  
Il ne se lassait pas du spectacle des cieux;  
Il voyait chaque jour sur la terre arrosée  
L'aurore se dissoudre en perles de rosée,  
Les bois se revêtir de leurs manteaux flottants,  
La sève remonter aux bourgeons du printemps;



Les fleurs, où le Très-Haut rassembla ses merveilles,  
Livrer l'ambre liquide aux rayons des abeilles;  
L'astre du jour, mourant dans un couchant vermeil,  
De ses derniers regards inspirer le sommeil;  
Ou les feux dispersés dans les nuits embaumées,  
Calculant sans compas leurs courbes enflammées,  
Sous la voûte sans clef flottant de toutes parts,  
Lever sa pensée autant que ses regards.  
De l'amour de son coeur fixé par l'innocence,  
Même après sa jeunesse, on sentait la présence,  
Comme on respire encor dans un vase exhalé  
L'odeur d'un doux parfum après qu'il a brûlé;  
Comme, en quittant la terre, un soleil qui s'ombrage  
Laisse encor sa chaleur et sa pourpre au nuage.  
Les doux ressouvenirs, ces échos de bonheur,  
Jusqu'à ses derniers jours réchauffèrent son coeur;  
Quand de ses jours nombreux la coupe fut remplie,  
Il accueillit la mort en bénissant la vie.  
Vous dont le nom sublime a volé sous les deux,  
Heureux, sages ou grands, qu'avez-vous eu de mieux?  
Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue :  
La goutte de rosée à l'herbe suspendue  
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,  
Que l'immense Océan dans ses plaines d'azur! »

### XIII. Désir

Ah! si j'avais des paroles,  
Des images, des symboles,  
Pour peindre ce que je sens!  
Si ma langue, embarrassée  
Pour révéler ma pensée,  
Pouvait créer des accents!

Loi sainte et mystérieuse!  
Une âme mélodieuse  
Anime tout l'univers;  
Chaque être a son harmonie,  
Chaque étoile son génie,  
Chaque élément ses concerts.

Ils n'ont qu'une voix, mais pure,  
Forte comme la nature,  
Sublime comme son Dieu;  
Et, quoique toujours la même,  
Seigneur, cette voix suprême  
Se fait entendre en tout lieu.

Quand les vents sifflent sur l'onde,  
Quand la mer gémit ou gronde,  
Quand la foudre retentit,  
Tout ignorants que nous sommes,  
Qui de nous, enfants des hommes,  
Demande ce qu'ils ont dit?

L'un a dit : « Magnificence! »  
L'autre : « Immensité! puissance! »  
L'autre : « Terreur et courroux! »  
L'un a fui devant sa face,  
L'autre a dit : « Son ombre passe :  
Cieux et terre, taisez-vous! »

Mais l'homme, ta créature,  
Lui qui comprend la nature,  
Pour parler n'a que des mots,  
Des mots sans vie et sans aile,  
De sa pensée immortelle  
Trop périssables échos!

Son âme est comme l'orage  
Qui gronde dans le nuage  
Et qui ne peut éclater,  
Comme la vague captive  
Qui bat et blanchit sa rive  
Et ne peut la surmonter.

Elle s'use et se consume  
Comme un aiglon dont la plume  
N'aurait pas encor grandi,  
Dont l'oeil aspire à sa sphère,  
Et qui rampe sur la terre

Comme un reptile engourdi.

Ah! ce qu'aux anges j'envie  
N'est pas l'éternelle vie,  
Ni leur glorieux destin :  
C'est la lyre, c'est l'organe  
Par qui même un coeur profane  
Peut chanter l'hymne sans fin!

Quelque chose en moi soupire,  
Aussi doux que le zéphire  
Que la nuit laisse exhale,  
Aussi sublime que l'onde,  
Ou que la foudre qui gronde;  
Et mon coeur ne peut parler!

Océan, qui sur tes rives  
Épands tes vagues plaintives,  
Rameaux murmurants des bois,  
Foudre dont la nue est pleine,  
Ruisseaux à la molle haleine,  
Ah! si j'avais votre voix!

Si seulement, ô mon âme,  
Ce Dieu dont l'amour t'enflamme  
Comme le feu, l'aquilon,  
Au zèle ardent qui t'embrase  
Accordait, dans une extase,  
Un mot pour dire son nom!

Son nom, tel que la nature  
Sans parole le murmure,  
Tel que le savent les deux;  
Ce nom que J'aurore voile,  
Et dont l'étoile à l'étoile  
Est l'écho mélodieux;

Les ouragans, le tonnerre,  
Les mers, les feux et la terre,  
Se tairaient pour l'écouter;  
Les airs, ravis de l'entendre,

S'arrêteraient pour l'apprendre,  
Les deux pour le répéter.

Ce nom seul, redit sans cesse,  
Soulèverait ma tristesse  
Dans ce vallon de douleurs;  
Et je dirais sans me plaindre :  
« Mon dernier jour peut s'éteindre,  
J'ai dit sa gloire, et je meurs! »

### Livre Troisième

I. Encore un hymne  
Encore un hymne, ô ma lyre!  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire,  
Un hymne dans mon bonheur!

Oh! qui me prêtera le regard de l'aurore,  
Les ailes de l'oiseau, le vol de l'aquilon?  
Pourquoi? - Pour te trouver, toi que mon âme adore,  
Toi qui n'as ni séjour, ni symbole, ni nom!

Qu'ils sont heureux, les sons qui partent de ma lyre!  
D'un vol mélodieux ils s'élèvent vers toi;  
Ils remontent d'eux-même au Dieu qui les inspire :  
Et moi, Seigneur, et moi,  
Je reste où je languis, je reste où je soupire!

Encore un hymne, ô ma lyre!  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire,  
Un hymne dans mon bonheur!

Esprits qui balancez les astres sur nos têtes,  
Vous qui vivez de feu comme nous vivons d'air,  
Anges qui respirez le tonnerre et l'éclair,

Soleils, foudres, rayons, cicux étoiles, tempêtes,  
Parlez : est-il où vous êtes?  
Dans tes abîmes, ô mer?

J'étais né pour briller où vous brillez vous-même,  
Pour respirer là-haut ce que vous respirez,  
Pour m'enivrer du jour dont vous vous enivrez,  
Pour voir et réfléchir cette beauté suprême  
Dont les yeux ici-bas sont en vain altérés!  
Mon âme a l'oeil de l'aigle, et mes fortes pensées,  
Au but de leur désir, volant comme des traits,  
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées  
Que les colombes des forêts,  
Montent, montent toujours, par d'autres remplacées,  
Et ne redescendent jamais.

Les reverrai-je un jour? Mon Dieu, reviendront-elles,  
Ainsi que le ramier qui traversa les flots,  
M'apporter un rameau des palmes immortelles  
Et me dire : « Là-haut est un nid pour nos ailes,  
Une terre, un lieu de repos? »

Encore un hymne, ô ma lyre!  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire,  
Un hymne dans mon bonheur!

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,  
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos  
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,  
Où leur pente entraîne ses flots.  
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore;  
La nuit revient, il fuit; le jour, il fuit encore.  
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,  
Jusqu'à ce qu'à la mer, où ses ondes sont nées,  
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées,  
Et se repose enfin en elle, et pour toujours!

Mon âme est un vent de l'aurore  
Qui s'élève avec le matin,  
Qui brûle, renverse, dévore

Tout ce qu'il trouve en son chemin.  
Rien n'entrave son vol rapide :  
Il fait trembler la tour comme la feuille aride  
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;  
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,  
Et, quand il a passé, laisse la terre nue  
Comme la main du mendiant;  
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,  
Et comme un doux ramier de sa course lassé,  
Il vienne fermer son aile  
Dans la main qui l'a lancé.

Toi qui donnes sa pente au torrent des collines,  
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,  
Où donc es-tu, Seigneur? Parle : où faut-il aller?  
N'est-il pas des ailes divines,  
Pour que mon âme aussi puisse enfin s'envoler?

Encore un hymne, à ma lyre!  
Un hymne pour le Seigneur,  
Un hymne dans mon délire,  
Un hymne dans mon bonheur!

Je voudrais être la poussière  
Que le vent dérobe au sillon,  
La feuille que l'automne enlève en tourbillon,  
L'atome flottant de lumière  
Où remonte le soir aux bords de l'horizon,  
Le premier reflet de l'aurore,  
Le son lointain qui s'évapore,  
L'éclair, le regard, le rayon,  
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane,  
Ou l'aigle qui va le braver,  
Tout ce qui monte, enfin, ou vole, ou flotte, ou plane,  
Pour me perdre, Seigneur, me perdre, ou te trouver!

Encore un hymne, ô ma lyre!  
Encore un hymne au Seigneur,  
Un hymne dans mon délire,

## II. Milly ou la terre natale

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?  
Dans son brillant exil mon coeur en a frémi;  
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,  
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,  
Vallons que tapissait le givre du matin,  
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,  
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,  
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour  
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,  
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,  
Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,  
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,  
Arrondir sur mon front dans leur arc infini  
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni!  
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives  
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,  
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,  
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;  
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,  
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture  
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis  
De leurs caps dentelés les contours assouplis,  
S'étendre dans le golfe en nappe de lumière,  
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,  
Porter dans le lointain d'un occident vermeil  
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,  
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,  
Me montrer l'infini que le mystère habite!  
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,

Où l'été repliait le manteau des hivers,  
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,  
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,  
De pics et de rochers ici se hérissier,  
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,  
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,  
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,  
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,  
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,  
Creuser de frais vallons que la pensée adore,  
Remonter, redescendre, et remonter encore,  
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,  
A travers les sapins et les chênes épars  
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre  
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,  
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux  
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux!  
J'ai visité ces bords et ce divin asile  
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,  
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,  
Et Cume et l'Elysée; et mon coeur n'est pas là!...  
Mais il est sur la terre une montagne aride  
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,  
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,  
Et sous son propre poids jour par jour incliné,  
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,  
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,  
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler  
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.  
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge  
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,  
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,  
Quelques avarés champs de nos sueurs payés,  
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,  
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,  
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux  
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,  
Où la maigre brebis des chaumières voisines  
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines;  
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,  
Ni le frémissement du feuillage agité,



Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,  
Ne rappellent au coeur, n'enchantent pour l'oreille;  
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,  
La cigale assourdit de son cri souterrain.  
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre  
Que la montagne seule abrite de son ombre,  
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,  
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.  
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre  
Le hasard a planté les racines d'un lierre  
Qui, redoublant cent fois ses noeuds entrelacés,  
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,  
Et, recourbant en arc sa volute rustique,  
Fait le seul ornement du champêtre portique.  
Un jardin qui descend au revers d'un coteau  
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;  
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,  
En borne tristement l'enceinte rétrécie;  
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,  
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;  
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,  
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;  
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,  
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,  
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,  
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;  
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux  
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!  
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,  
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,  
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,  
Dépose en gémissant son urne sur les bords;  
Une aire où le fléau sur l'argile étendue  
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,  
Où la blanche colombe et l'humble passereau  
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau :  
Et sur la terre épars des instruments rustiques,  
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,  
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,  
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'oeil de sa prison stérile,  
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,  
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,  
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin;  
Seulement, répandus de distance en distance,  
De sauvages abris qu'habite l'indigence,  
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,  
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,  
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,  
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;  
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,  
Et des vallons sans onde! - Et c'est là qu'est mon coeur!  
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages  
Dont mon âme attendrie évoque les images,  
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux  
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,  
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,  
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,  
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,  
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,  
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,  
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,  
Des coteaux aux vallons desoendant pas à pas,  
Le vent, l'épine en fleurs, l'herbe verte ou flétrie,  
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,  
Tout m'y parle une langue aux intimes accents  
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,  
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,  
Des rochers, des torrents, et ces douces images,  
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,  
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.  
Là mon coeur en tout lieu se retrouve lui-même!  
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!  
Mon oeil trouve un ami dans tout cet horizon,  
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre son nom.  
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmire,  
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,  
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,  
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?

Ce site où la pensée a rattaché sa trame,  
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,  
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin  
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :  
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure!  
Un coeur palpite au nom de quelque humble mesure,  
Et sous les monuments des héros et des dieux  
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux!

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,  
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,  
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés  
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,  
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,  
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,  
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,  
En racontant sa vie enseignait la vertu!  
Voilà la place vide où ma mère à toute heure  
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,  
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,  
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;  
Voilà les toits de chaume où sa main attentive  
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,  
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants  
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,  
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,  
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,  
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,  
À la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,  
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :  
Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières!  
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,  
La branche du figuier que sa main abaissait,  
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore  
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,  
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur  
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!  
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle  
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,  
Et nous montrant l'épi dans son germe enfermé,  
La grappe distillant son breuvage embaumé,

La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,  
Le rocher qui s'entrouvre aux sources ruisselantes,  
La laine des brebis dérobée aux rameaux  
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,  
Et le soleil exact à ses douze demeures,  
Partageant aux climats les saisons et les heures,  
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,  
Mondes où la pensée ose à peine monter,  
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,  
Et faisait admirer à notre simple enfance  
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux  
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!  
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,  
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.  
Là, mes soeurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux  
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux!  
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,  
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,  
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,  
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.  
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide  
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,  
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort  
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.  
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,  
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,  
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux  
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,  
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,  
Et le mur au soleil, où dans les jours d'automne,  
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,  
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards!  
Tout est encor debout; tout renaît à sa place :  
De nos pas sur le sable on suit encore la trace;  
Rien ne manque à ces lieux qu'un coeur pour en jouir,  
Mais, hélas! l'heure baisse et va s'évanouir.

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,  
Loin du champ paternel les enfants et la mère,  
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts  
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers!

Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques  
Efface autour des murs les sentiers domestiques,  
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,  
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil;  
Bientôt peut-être...! écarte, ô mon Dieu! ce présage!  
Bientôt un étranger, inconnu du village,  
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux  
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,  
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes  
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes  
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,  
Et qui ne savent plus où se poser après!

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage!  
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage  
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,  
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits!  
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe  
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,  
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or  
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,  
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques  
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques!  
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,  
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;  
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,  
Sur les parvis brisés germent dans les ruines!  
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,  
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,  
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,  
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,  
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid  
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'oeil des destinées  
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,  
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours  
Parmi ces monuments de mes simples amours!  
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres  
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,  
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,

Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!  
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,  
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,  
Un jour, élevez-moi...! non! ne m'élevez rien!  
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,  
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie  
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!  
Etendez sur ma tête un lit d'herbes des champs  
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,  
Où l'oiseau, dont mes soeurs ont peuplé ces asiles,  
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles;  
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,  
Roulez de la montagne un fragment de rocher;  
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface  
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,  
Et d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,  
Donne en lettre vivante une date à ses ans!  
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!  
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,  
Et celui dont la voix réveille le trépas  
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas!  
Là, sous des cieus connus, sous les collines sombres,  
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,  
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,  
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil!  
Là, ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,  
Retrouvera la vie avant mon esprit même,  
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,  
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;  
Et quand du jour sans soir la première étincelle  
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,  
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux  
Adorés de mon coeur et connus de mes yeux,  
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,  
Le lit sec du torrent et l'aride campagne;  
Et, rassemblant de l'oeil tous les êtres chéris  
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,  
Avec des soeurs, un père et l'âme d'une mère,  
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,  
Comme le passager qui des vagues descend  
Jette encore au navire un oeil reconnaissant,

Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes  
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

### III. Le Cri de l'Âme

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde  
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,  
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde  
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant!

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,  
Où luisent ces trésors du riche firmament,  
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,  
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement!

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle  
Se brise et rejailit en gerbes de chaleur,  
Que chaque atome d'air roule son étincelle,  
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur!

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,  
Que d'immortalité tout semble se nourrir,  
Et que l'homme, ébloui de cet air qui rayonne,  
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir!

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,  
Et que mon faible esprit, ne pouvant les porter,  
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,  
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter!

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,  
je presse sur mon coeur un fantôme adoré,  
Et que je cherche en vain des paroles de vie  
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré!

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée  
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,  
Que ma vie userait le temps, que ma pensée  
En remplissant le ciel déborderait encor!

Jéhova! Jéhova! ton nom seul me soulage!  
Il est le seul écho qui répond à mon coeur!  
Ou plutôt ces élans, ces transports, sans langage,  
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur!

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime!  
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu :  
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,  
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

#### IV. Le Retour MANQUANT RECHERCHER\*\*\*\*\*

##### V. Hymne au Christ

Verbe incréé! source féconde  
De justice et de liberté!  
Parole qui guéris le monde!  
Rayon vivant de vérité!  
Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,  
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,  
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants?  
Et qu'une voix plus souveraine,  
La voix de la parole humaine,  
Étouffe à jamais tes accents?

Mais la raison c'est toi! mais cette raison même  
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer?  
Nuage, obscurité, doute, combat, système,  
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer!

Le monde n'était que ténèbres,  
Les doctrines sans foi luttèrent comme des flots,  
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,  
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos;  
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,  
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,  
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,  
Mille dieux attestèrent l'ignorance des dieux!  
Fouillez les cendres de Palmyre,



Fouillez les limons d'Osiris  
Et ces panthéons où respire  
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits!  
Tirez de la fange ou de l'herbe,  
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,  
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,  
Et dites ce qu'était cette raison superbe  
Quand elle adorait ces débris!

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,  
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés,  
La gloire suffisait aux âmes magnanimes,  
Et les vertus les plus sublimes  
N'étaient que des vices dorés!

Tu parais! ton verbe vole,  
Comme autrefois la parole  
Qu'entendit le noir chaos  
De la nuit tira l'aurore,  
Des cieux sépara les flots  
Et du nombre fit éclore  
L'harmonie et le repos!  
Ta parole créatrice  
Sépare vertus et vice,  
Mensonges et vérité;  
Le maître apprend la justice,  
L'esclave la liberté;  
L'indigent le sacrifice,  
Le riche la charité!  
Un Dieu créateur et père,  
En qui l'innocence espère,  
S'abaisse jusqu'aux mortels!  
La prière qu'il appelle  
S'élève à lui libre et belle  
Sans jamais souiller son aile  
Des holocaustes cruels!  
Nos iniquités, nos crimes,  
Nos désirs illégitimes,  
Voilà les seules victimes  
Qu'on immole à ses autels!  
L'immortalité se lève

Et brille au-delà des temps;  
L'espérance, divin rêve,  
De l'exil que l'homme achève  
Abrège les courts instants;  
L'amour céleste soulève  
Nos fardeaux les plus pesants;  
Le siècle éternel commence,  
Le juste a sa conscience,  
Le remords son innocence,  
L'humble foi fait la science  
Des sages et des enfants!  
Et l'homme qu'elle console  
Dans cette seule parole  
Se repose deux mille ans!

Et l'esprit éclairé par tes lois immortelles,  
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux,  
Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles  
Que, le jour où d'Herschell le verre audacieux  
Porta l'oeil étonné dans les célestes routes,  
Le regard qui des nuits interroge les voûtes  
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux!

Non, jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,  
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,  
Jamais de cet Horeb, trône de Jehova,  
Aux yeux des siècles n'éclata  
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde  
Que cette vérité qui jaillit sur le monde  
Des collines de Golgotha!

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,  
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore  
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,  
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,  
Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,  
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore,  
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront!

Ils disent cependant que cet astre se voile,  
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile;

Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi!  
Que la raison est seule immortelle et divine,  
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,  
Et que de jour en jour de ton temple en ruine  
Quelque pierre en tombant déracine ta foi!

Ô Christ! Il est trop vrai! ton éclipse est bien sombre;  
La terre sur ton astre a projeté son ombre;  
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.  
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière,  
Fables et vérités, ténèbres et lumière,  
Flottent confusément devant notre paupière,  
Et l'un dit : C'est le jour! et l'autre : C'est la nuit!

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,  
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,  
Ta parole a subi nos profanations!  
L'oeil impur des mortels souillerait le jour même!  
L'imposture a terni la vérité suprême,  
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,  
Ont doré de ton nom le joug des nations!

Mais, pareille à l'éclair qui tombant sur la terre  
Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,  
L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité!  
L'ignorance a terni tes lumières sublimes,  
La haine a confondu tes vertus et nos crimes,  
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes;  
Elle est encor justice, amour et liberté!

Et l'aveugle raison demande quels miracles  
De cette loi vieillie attestent les oracles!  
Ah! le miracle est là permanent et sans fin!  
Que cette vérité par ces flots d'impostures,  
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,  
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures  
Ait passé deux mille ans et soit encor divin!

Que d'ombres, dites-vous! - Mais, ô flambeau des âges,  
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages!  
L'oeil humain n'est pas fait pour la pure clarté!

Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère;  
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,  
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère  
Que l'oeil peut voir le jour, l'homme la vérité!

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève;  
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,  
Système, opinions, dogmes, flux et reflux;  
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide  
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide,  
Quand il a balayé cette poussière aride  
Que reste-t-il du siècle? un mensonge de plus!

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,  
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle;  
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,  
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles,  
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,  
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,  
Et toute vérité date de ton berceau!

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,  
De ses autels brisés et de son souvenir  
Comme un songe importun veut enfin te bannir;  
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,  
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,  
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir!  
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlisent!  
Fondement des états, tu fléchis, ils fléchissent!  
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs!  
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,  
Partout où tu languis on voit languir les moeurs,  
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les coeurs,  
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,  
Jusque dans la haine insensée  
De tes ingrats blasphémateurs!

Phare élevé sur des rivages  
Que le temps n'a pu foudroyer,  
Les lumières de tous les âges  
Se concentrent dans ton foyer!

Consacrant l'humaine mémoire,  
Tu guides les yeux de l'histoire  
Jusqu'à la source d'où tout sort!  
Les sept jours n'ont plus de mystère,  
Et l'homme sait pourquoi la terre  
Lutte entre la vie et la mort!

Ton pouvoir n'est plus le caprice  
Des démagogues ou des rois;  
Il est l'éternelle justice  
Qui se réfléchit dans nos lois!  
Ta vertu n'est plus ce problème,  
Rêve qui se nourrit soi-même  
D'orgueil et d'immortalité!  
Elle est l'holocauste sublime  
D'une volonté magnanime  
A l'éternelle volonté!

Ta vérité n'est plus ce prisme  
Où des temps chaque erreur a lui,  
L'éclair qui jaillit du sophisme  
Et s'évanouit avec lui!  
Rayon de l'aurore éternelle,  
Pure, féconde, universelle,  
Elle éclaire tous les vivants;  
Sublime égalité des âmes,  
Pour les sages foudres et flammes,  
Ombre et voile à l'oeil des enfants!

Aliment qui contient la vie,  
Chaleur dont le foyer est Dieu,  
Germe qui croît et fructifie,  
Ton verbe la sème en tout lieu!  
Vérité palpable et pratique,  
L'amour divin la communique  
De l'oeil à l'oeil, du coeur au coeur!  
Et sans proférer de paroles,  
Des actions sont ses symboles,  
Et des vertus sont ta splendeur!

Chaque instinct à ton joug nous lie,

L'homme naît, vit, meurt avec toi.  
Chacun des anneaux de sa vie,  
Ô Christ, est rivé par ta foi!  
Souffrant, ses pleurs sont une offrande,  
Heureux, son bonheur te demande  
De bénir sa prospérité;  
Et le mourant que tu consoles  
Franchit armé de tes paroles  
L'ombre de l'immortalité!

Tu gardes quand l'homme succombe  
Sa mémoire après le trépas,  
Et tu rattaches à la tombe  
Les liens brisés ici-bas;  
Les pleurs tombés de la paupière  
Ne mouillent plus la froide pierre;  
Mais, de ces larmes s'abreuvant,  
La prière, union suprême,  
Porte la paix au mort qu'elle aime,  
Rapporte l'espoir au vivant!

Prix divin de tout sacrifice,  
Tout bien se nourrit de ta foi!  
De quelque mal qu'elle gémisses,  
L'humanité se tourne à toi!  
Si je demande à chaque obole,  
À chaque larme qui console,  
À chaque généreux pardon,  
À chaque vertu qu'on me nomme :  
En quel nom consolez-vous l'homme?  
Ils me répondent : En son nom!

C'est toi dont la pitié plus tendre  
Verse l'aumône à pleines mains,  
Guide l'aveugle, et vient attendre  
Le voyageur sur les chemins!  
C'est toi qui, dans l'asile immonde  
Où les déshérités du monde  
Viennent pour pleurer et souffrir,  
Donne au vieillard de saintes filles,  
À l'enfant sans nom des familles,

Au malade un lit pour mourir!

Tu vis dans toutes les reliques,  
Temple debout ou renversé,  
Autels, colonnes, basiliques,  
Tout est à toi dans le passé!  
Tout ce que l'homme élève encore,  
Toute demeure où l'on adore,  
Tout est à toi dans l'avenir!  
Les siècles n'ont pas de poussière  
Les collines n'ont pas de pierre  
Qui ne porte ton souvenir!

Enfin, vaste et puissante idée,  
Plus forte que l'esprit humain,  
Toute âme est pleine, est obsédée,  
De ton nom qu'elle évoque en vain!  
Préférant ses doutes funèbres,  
L'homme amasse en vain les ténèbres,  
Partout ta splendeur le poursuit!  
Et, comme au jour qui nous éclaire,  
Le monde ne peut s'y soustraire  
Qu'en se replongeant dans la nuit!

Et tu meurs? Et ta foi dans un lit de nuages  
S'enfonce pour jamais sous l'horizon des âges,  
Comme un de ces soleils que le ciel a perdus,  
Dont l'astronome dit : C'était là qu'il n'est plus!  
Et les fils de nos fils dans les lointaines ères  
Feraient aussi leur fable avec tes saints mystères!  
Et parleraient un jour de l'homme de la croix  
Comme des dieux menteurs disparus à ta voix,  
De ces porteurs de foudre ou du vil caducée,  
Rêves dont au réveil a rougi la pensée?  
Mais tous ces dieux, ô Christ! n'avaient rien apporté  
Qu'une ombre plus épaisse à notre obscurité!  
Mais, du délire humain lâche et honteux symbole,  
Ils croulèrent d'eux-même au bruit de ta parole;  
Mais tu venais asseoir sur leur trône abattu  
Le Dieu de vérité, de grâce et de vertu!  
Leurs lois se trahissaient devant les lois chrétiennes!

Mais où sont les vertus qui démentent les tiennes?  
Pour éclipser ton jour quel jour nouveau paraît?  
Toi qui les remplaças, qui te remplacerait?

Ah! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine  
Est une décadence - ou quelque nuit divine,  
Quelque nuage faux prêt à se déchirer,  
Où ta foi va monter et se transfigurer,  
Comme aux jours de ta vie humaine et méconnue  
Tu te transfigureras toi-même dans la nue,  
Quand, ta divinité reprenant son essor,  
Un jour sorti de toi revêtit le Thabor,  
Dans ton vol glorieux te balança sans ailes,  
Éblouit les regards des disciples fidèles,  
Et, pour les consoler de ton prochain adieu,  
Homme prêt à mourir, te montra déjà Dieu?

Oui! de quelque faux nom que l'avenir te nomme  
Nous te saluons Dieu! car tu n'es pas un homme!  
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité  
Ce germe tout divin de l'immortalité,  
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,  
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice!  
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,  
Dans l'orgueil révolté l'humilité du coeur,  
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,  
Et dans le repentir la seconde innocence!  
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer  
Et j'en crois des vertus qui se font adorer!

Repos de notre ignorance,  
Tes dogmes mystérieux  
Sont un temple à l'espérance  
Montant de la terre aux cieux!  
Ta morale chaste et sainte  
Embaume sa pure enceinte  
De paix, de grâce et d'amour,  
Et l'air que l'âme y respire  
A le parfum du zéphyre  
Qu'Éden exhalait un jour!



Dès que l'humaine nature  
Se plie au joug de ta foi,  
Elle s'élève et s'épure  
Et se divinise en toi!  
Toutes ses vaines pensées  
Montent du coeur, élancées  
Aussi haut que son destin;  
L'homme revient en arrière,  
Fils égaré de lumière  
Qui retrouve son chemin!

Les troubles du coeur s'apaisent,  
L'âme n'est qu'un long soupir;  
Tous les vains désirs se taisent  
Dans un immense désir!  
La paix, volupté nouvelle,  
Sens de la vie éternelle,  
En a la sérénité!  
Du chrétien la vie entière  
N'est qu'une longue prière,  
Un hymne en action à l'immortalité!

Et les vertus les plus rudes  
Du stoïque triomphant  
Sont les humbles habitudes  
De la femme et de l'enfant!  
Et la terre transformée  
N'est qu'une route semée  
D'ombrages délicieux,  
Où l'homme en l'homme a son frère!  
Où l'homme à Dieu dit : Mon père!  
Où chaque pas mène aux cieux!

O toi qui fis lever cette seconde aurore,  
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,  
Parole qui portais, avec la vérité,  
Justice et tolérance, amour et liberté!  
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,  
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne!  
Illumine sans fin de tes feux éclatants  
Les siècles endormis dans le berceau des temps!

Et que ton nom, légué pour unique héritage,  
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,  
Tant que l'oeil dans la nuit aura soif de clarté,  
Et le coeur d'espérance et d'immortalité!  
Tant que l'humanité plaintive et désolée  
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,  
Et tant que les vertus garderont leurs autels,  
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels!  
Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,  
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!  
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux  
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux;  
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne  
S'écroulerait sur moi!... temple que je chéris,  
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,  
J'embrasserais encor ta dernière colonne,  
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!

VI. Épître à M. Sainte-Beuve, ou Conversation  
Oui, mon coeur s'en souvient, de cette heure tranquille  
Qu'à l'ombre d'un tilleul, loin des toits de la ville,  
Nous passâmes ensemble au jardin des Chartreux;  
Je vois encor d'ici le tronc large et noueux,  
Et les mots qu'à ses pieds, de mon bâton d'érable,  
En t'écoutant rêver, je traçais sur le sable.  
Nous parlâmes du coeur, comme deux vieux amis  
Au foyer l'un de l'autre, à la campagne, admis,  
Heureux, après dix ans, du soir qui les rassemble,  
A table, sans témoins, s'entretiennent ensemble,  
Tandis que le flambeau par les heures rongé  
S'use pour éclairer l'entretien prolongé,  
Et qu'un vin goutte à goutte épuisé dans le verre  
Rougit encor le fond de la coupe sincère.

J'avais pourtant noté d'un doigt réprobateur  
Tes vers trop tôt ravis à l'amour de l'auteur,  
Tes vers où l'hyperbole, effort de la faiblesse,  
Enflait d'un sens forcé le vide ou la mollesse;  
Tes vers, fruits imparfaits d'un arbre trop hâté,  
Qui les laisse tomber au souffle de l'été,

Mais à qui sa racine étendue et profonde  
Et ce ciel amoureux qui lui prodigue l'onde  
Assurent, pour orner ses rameaux paternels,  
Une sève plus forte et des jours éternels.  
Ces vers, en vain frappés d'un terrible anathème,  
Mon coeur plus indulgent les excuse et les aime;  
Sous ces mètres rompus qui boitent en marchant,  
Sous ces fausses couleurs au contraste tranchant,  
Sous ce vernis trop vif qui fatigue la vue,  
Sous cette vérité trop rampante ou trop nue,  
On y sent ce qu'à l'art l'homme demande en vain,  
Ce foyer créateur où couve un feu divin,  
Feu dont les passions alimentent la flamme,  
Chaleur que l'âme exhale et communique à l'âme[1].  
Devant le sentiment le goût est désarmé,  
Et mon coeur ne retient que ce qui l'a charmé :  
Comme au sein d'une nuit où tout regard expire,  
Si quelque feu lointain sur un mont vient à luire,  
L'oeil, volant de lui-même à la vive clarté,  
Franchit, sans y toucher, des champs d'obscurité  
Et, s'attachant dans l'ombre au seul point qui rayonne,  
Oublie, en l'admirant, la nuit qui l'environne.

Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon coeur au tien  
Je renoue en ces vers notre intime entretien?  
Tu demandes de moi les haltes de ma vie,  
Le compte de mes jours?... Mes jours! je les oublie,  
Comme le voyageur, quand il a dénoué  
Sa ceinture de cuir et qu'il a secoué  
De ses souliers poudreux la boue et la poussière,  
Redoutant de porter un regard en arrière,  
Dédaigne de compter tous les pas qu'il a faits  
Pour arriver enfin à son foyer de paix.  
Ainsi dans mon esprit ma route est effacée;  
Je n'en rappelle rien à ma triste pensée  
Que la source où j'ai bu dans le creux de ma main,  
L'arbre qui répandit l'ombre sur mon chemin,  
La fleur que sur ces bords ma main avait choisie  
Afin d'en respirer jusqu'au soir l'ambrosie,  
Et qui, dès le matin, cédant à la chaleur,  
Se pencha languissante et mourut sur mon coeur!

Et de ma vie obscure, hélas! qu'aurais-je à dire?  
Elle fut... ce qu'elle est pour tout ce qui respire :  
Un rêve du matin, qui commence éclatant  
Par de divins amours dans un palais flottant,  
Se poursuit dans le ciel, et finit sur la terre  
Par du pain et des pleurs sur un lit de misère.  
Ami, voilà la vie universelle, hélas!  
Et la mienne; et pourtant je ne l'accuse pas.  
Juste envers le destin dont la coupe est diverse,  
Je le bénis du miel que dans la mienne il verse.  
D'autres n'ont que l'absinthe; et moi, grâce au Seigneur,  
J'ai ce que leur misère appelle le bonheur:  
Un toit large et brillant sur un champ plein de gerbes,  
Des prés où l'aquilon fait ondoyer mes herbes,  
Des bois dont le murmure et l'ombre sont à moi,  
Des troupeaux mugissants qui paissent sous ma loi,  
Une femme, un enfant, trésor dont je m'enivre,  
L'une par qui l'on vit, l'autre qui fait revivre!  
Un foyer où jamais l'indigent éconduit  
N'entre sans déposer son bâton pour la nuit,  
Où l'hospitalité, la main ouverte et pleine,  
Peut donner sans peser le pain de la semaine,  
Ou verser à l'ami qui visite mon toit  
Un vin qui réjouit la lèvre qui le boit.  
Que dirai-je de plus? la douce solitude,  
Le jour semblable au jour lié par l'habitude,  
Une harpe, humble écho d'espérance et de foi,  
Et qui chante au dehors quand mon coeur chante en moi;  
Le repos, la prière, un coeur exempt d'alarmes,  
Et la paix du Seigneur, joyeuse dans les larmes.  
D'un seul de tous ces dons qui ne serait jaloux?  
Mais combien manque-t-il à qui les reçut tous!  
De quelque jus divin que Dieu nous la remplisse,  
Toute l'eau de la vie a le goût du calice;  
La joie a son ennui, le plaisir sa langueur;  
L'erreur du malheureux, c'est de croire au bonheur.  
Que sert de jeter l'ancre et de dire à sa barque :  
« Arrêtons-nous, voilà le port que je te marque!  
Tu dormiras ici comme une île des mers  
Que ne peut soulever l'effort des flots amers! »

Tandis que nous parlons, une vague éternelle  
S'enfle sous le navire et l'emporte avec elle;  
Sur les mers de ce monde il n'est jamais de port,  
Et le naufrage seul nous jette sur le bord!  
Jeune encor, j'ai sondé ces ténèbres profondes:  
La vie est un degré de l'échelle des mondes,  
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs.  
Souvent, les pieds meurtris, le front blanc de sueurs,  
Comme un homme essoufflé qui monte un sentier rude  
Se repose un moment, vaincu de lassitude,  
Sur cette marche même, hélas! qu'il faut franchir,  
Ou pour reprendre haleine ou pour se rafraîchir  
On s'arrête, on s'assied, on voit passer la foule  
Qui sur l'étroit degré se coudoie et se foule;  
On reconnaît de l'oeil et du coeur ses amis,  
Les uns par le courage et l'espoir affermis,  
Montant d'un pas léger que rien ne peut suspendre,  
Les autres chancelants et prêts à redescendre.  
C'est parmi ces derniers que mon oeil te trouva;  
Tu tombais, je criai : le Seigneur te sauva.  
Tu repris ton élan vers la céleste porte.  
Honneur en soit rendu, non à cette voix morte,  
Mais au Dieu qui donna la vie à mes accents,  
Qui met le trait sur l'arc et la flamme à l'encens,  
Fait un écho vivant de nos lèvres muettes,  
Et dans nos coeurs fêlés verse ses eaux parfaites!  
Ton coeur était l'or pur caché dans le filon,  
Qui n'attend pour briller que l'heure et le rayon;  
La perle au fond des mers sous l'écaillé captive  
Qu'un pêcheur dans ses rets amène sur la rive.  
L'or ne doit point de grâce aux sondes du mineur,  
Ni la perle aux filets; mais tous deux au Seigneur,  
Dont le regard divin scrute la terre et l'onde  
Et dirige lui seul le filet ou la sonde.  
Ainsi la vérité t'attendait à son jour,  
Et sa voix dans ta voix va parler à son tour.  
Oui, dût un froid mépris répondre à notre lyre,  
Dût notre vérité se nommer un délire,  
Dût notre âge, enivré des seuls soins d'ici-bas,  
Sourire en nous disant: « Je ne vous connais pas! »  
Semblable devant l'homme à ces hardis prophètes

Que la dérision, conviait à ses fêtes,  
Et qui, sur leurs tyrans lançant l'esprit divin,  
Gravaient trois mots obscurs sur les murs du festin,  
Répétons-lui toujours que l'univers est vide,  
Que la vie est un flot que chasse un vent rapide,  
Et qui doit nous porter à l'immortalité  
Ou se fondre en écume, en bruit, en vanité;  
Que tout but ici-bas est trompeur ou fragile,  
Tout espoir abusé, tout mouvement stérile;  
Que les rêves de l'homme et ses ambitions,  
La sagesse, les arts, le bras des nations,  
Les efforts réunis des siècles et du monde,  
Ne peuvent retarder la mort d'une seconde,  
Faire avancer le jour d'une heure dans les airs,  
Ou rebrousser le vent et l'écume des mers;  
Que l'homme n'a reçu du seul maître suprême  
De puissance et d'empire ici que sur lui-même,  
Et qu'en dépit du siècle il n'a dans ce bas lieu  
Qu'une oeuvre : la vertu; qu'une espérance : Dieu!  
Ce sort est assez beau pour un peu de poussière;  
Il devrait consoler même un fils de lumière  
De ne pouvoir changer les sentiers radieux  
De ces astres lointains, poussière aussi des cieux.

Et puisse alors Celui que notre langue adore,  
Comme un souffle vivant anime un bois sonore,  
Prêtant l'âme et la vie à nos pieux concerts,  
De son souffle incréé diviniser nos vers,  
Nos vers morts et formés de syllabes muettes,  
Si Dieu ne retentit dans la voix des poètes!  
Leur donner ce qu'il a, puissance et vérité,  
Et ce que l'homme entend par immortalité,  
C'est-à-dire un écho qui dure une seconde  
Sur cet atome obscur que nous nommons un monde,  
Semblable, hélas! à peine au retentissement  
Qui le soir sous les bois se prolonge un moment,  
Quand, le pâtre brisant son chalumeau sonore,  
Du son qu'il n'entend plus l'air ému vibre encore.  
Et même de ce prix ne soyons point jaloux :  
Chantons pour soulager ce qui gémit en nous!  
Quand la source à la mer a versé son eau pure,

Qu'importe si l'abîme étouffe son murmure!  
Qu'importe si les vents dispersent sur les mers  
Le cri qu'a jeté l'aigle en traversant les airs,  
Quand l'oiseau s'élevant des rochers du rivage  
Plane dans le rayon au-dessus du nuage,  
Qu'il n'entend plus la vague, et qu'il voit sous ses yeux  
Ces abîmes d'azur qui sont pour nous les cieux!

### VII. Le Tombeau d'une mère

Un jour, les yeux lasses de veilles et de larmes,  
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,  
Je disais à l'aurore : « En vain tu vas briller;  
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,  
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles  
Ne sourit que pour nous railler.

« Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et mensonge,  
Illusion du coeur qu'un vain espoir prolonge.  
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs.  
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie  
Brille à peine un moment à notre âme éblouie,  
Qu'il s'éteint et s'allume ailleurs.

« Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde;  
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,  
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé;  
Et tout flotte et tout tombe, ainsi que la poussière  
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière  
Lever le pied d'un insensé. »

### VIII. Le Génie dans l'obscurité

À M. Reboul, à Nîmes

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine  
Un instrument mélodieux  
Dédaigne des palais la pompe souveraine :  
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine

Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,  
Sur la cabane des pasteurs,  
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,  
Et couve en souriant un glorieux mystère  
Dans un berceau mouillé de pleurs.

C'est Homère endormi qu'une esclave sans maître  
Réchauffe de son seul amour;  
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,  
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,  
Et qui sera Virgile un jour!

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile  
Sur l'onde, au hasard des courants,  
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,  
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile  
Pour la tombe de ses tyrans!

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière  
Mûrit pour l'immortalité :  
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,  
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,  
La gloire dans l'obscurité;

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,  
Qui vient tous les cent ans, nouveau,  
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,  
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,  
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie  
Vienne d'en haut te réveiller :  
Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie  
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie  
Qu'une pierre pour oreiller.

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,  
Que je changerais volontiers  
Cet or, dont la fortune avec dédain m'inonde,



Pour une heure du temps où je n'avais au monde  
Que ma vigne et que mes figuiers;

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,  
Et que nul or ne peut payer,  
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme  
Que ma mère allumait, ainsi qu'une humble femme,  
Eclairait son étroit foyer,

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre  
Que nous préparait son amour,  
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,  
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,  
Et d'un pain qui suffit au jour!

IX. Pourquoi mon âme est-elle triste?

Pourquoi gémis-tu sans cesse,  
O mon âme? réponds-moi!  
D'où vient ce poids de tristesse  
Qui pèse aujourd'hui sur toi?  
Au tombeau qui nous dévore,  
Pleurant, tu n'as pas encore  
Conduit tes derniers amis!  
L'astre serein de ta vie  
S'élève encore; et l'envie  
Cherche pourquoi tu gémis!

La terre encore a des plages,  
Le ciel encore a des jours,  
La gloire encor des orages,  
Le cœur encor des amours;  
La nature offre à tes veilles  
Des mystères, des merveilles,  
Qu'aucun œil n'a profané,  
Et flétrissant tout d'avance  
Dans les champs de l'espérance  
Ta main n'a pas tout glané!

Et qu'est-ce que la terre? Une prison flottante,

Une demeure étroite, un navire, une tente  
Que son Dieu dans l'espace a dressé pour un jour,  
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour!  
Des plaines, des vallons, des mers et des collines  
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines,  
Et dont la masse à peine est à l'immensité  
Ce que l'heure qui sonne est à l'éternité!  
Fange en palais pétrie, hélas! mais toujours fange,  
Où tout est monotone et cependant tout change!

Et qu'est-ce que la vie? Un réveil d'un moment!  
De naître et de mourir un court étonnement!  
Un mot qu'avec mépris l'Etre éternel prononce!  
Labyrinthe sans clef! question sans réponse,  
Songe qui s'évapore, étincelle qui fuit!  
Eclair qui sort de l'ombre et rentre dans la nuit,  
Minute que le temps prête et retire à l'homme,  
Chose qui ne vaut pas le mot dont on la nomme!

Et qu'est-ce que la gloire? Un vain son répété,  
Une dérision de notre vanité!  
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,  
Vain, trompeur, inconstant, périssable comme elles,  
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,  
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli!  
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,  
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre!

Et qu'est-ce que l'amour? Ah! prêt à le nommer  
Ma bouche en le niant craindrait de blasphémer!  
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime!  
Eclair brillant et pur du feu qui nous anime,  
Etincelle ravie au grand foyer des cieux!  
Char de feu qui, vivants, nous porte au rang des dieux!  
Rayon! foudre des sens! inextinguible flamme  
Qui fond deux cœurs mortels et n'en fait plus qu'une âme!  
Il est!... il serait tout, s'il ne devait finir!  
Si le cœur d'un mortel le pouvait contenir,  
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,  
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même!

Mais, quand ces biens que l'homme envie  
Déborderaient dans un seul coeur,  
La mort seule au bout de la vie  
Fait un supplice du bonheur!  
Le flot du temps qui nous entraîne  
N'attend pas que la joie humaine  
Fleurisse longtemps sur son cours!  
Race éphémère et fugitive,  
Que peux-tu semer sur la rive  
De ce torrent qui fuit toujours?

Il fuit et ses rives fanées  
M'annoncent déjà qu'il est tard!  
Il fuit, et mes vertes années  
Disparaissent de mon regard;  
Chaque projet, chaque espérance  
Ressemble à ce liège qu'on lance  
Sur la trace des matelots,  
Qui ne s'éloigne et ne surnage  
Que pour mesurer le sillage  
Du navire qui fend les flots!

Où suis-je? Est-ce moi? Je m'éveille  
D'un songe qui n'est pas fini!  
Tout était promesse et merveille  
Dans un avenir infini!  
J'étais jeune!... Hélas! mes années  
Sur ma tête tombent fanées  
Et ne refleuriront jamais!  
Mon coeur était plein!... il est vide!  
Mon sein fécond ... il est aride!  
J'aimais!... où sont ceux que j'aimais?

Mes jours, que le deuil décolore,  
Glissent avant d'être comptés;  
Mon coeur, hélas! palpite encore  
De ses dernières voluptés!  
Sous mes pas la terre est couverte  
De plus d'une palme encor verte,  
Mais qui survit à mes désirs;  
Tant d'objets chers à ma paupière

Sont encor là, sur la poussière  
Tièdes de mes brûlants soupirs!

Je vois passer, je vois sourire  
La femme aux perfides appas  
Qui m'enivra d'un long délire,  
Dont mes lèvres baisaient les pas!  
Ses blonds cheveux flottent encore,  
Les fraîches couleurs de l'aurore  
Teignent toujours son front charmant,  
Et dans l'azur de sa paupière  
Brille encore assez de lumière  
Pour fasciner l'oeil d'un amant.

La foule qui s'ouvre à mesure  
La flatte encor d'un long coup d'oeil  
Et la poursuit d'un doux murmure  
Dont s'enivre son jeune orgueil;  
Et moi! je souris et je passe,  
Sans effort de mon coeur j'efface  
Ce songe de félicité,  
Et je dis, la pitié dans l'âme :  
Amour! se peut-il que ta flamme  
Meure encore avant la beauté?

Hélas! dans une longue vie  
Que reste-t-il après l'amour?  
Dans notre paupière éblouie  
Ce qu'il reste après un beau jour!  
Ce qu'il reste à la voile vide  
Quand le dernier vent qui la ride  
S'abat sur le flot assoupi,  
Ce qu'il reste au chaume sauvage,  
Lorsque les ailes de l'orage  
Sur la terre ont vidé l'épi!

Et pourtant il faut vivre encore,  
Dormir, s'éveiller tour à tour,  
Et traîner d'aurore en aurore  
Ce fardeau renaissant des jours?  
Quand on a bu jusqu'à la lie

La coupe écumante de vie,  
Ah! la briser serait un bien!  
Espérer, attendre, c'est vivre!  
Que sert de compter et de suivre  
Des jours qui n'apportent plus rien?

Voilà pourquoi mon âme est lasse  
Du vide affreux qui la remplit,  
Pourquoi mon coeur change de place  
Comme un malade dans son lit!  
Pourquoi mon errante pensée,  
Comme une colombe blessée,  
Ne se repose en aucun lieu,  
Pourquoi j'ai détourné la vue  
De cette terre ingrate et nue,  
Et j'ai dit à la fin : Mon Dieu!

Comme un souffle d'un vent d'orage  
Soulevant l'humble passereau  
L'emporte au-dessus du nuage,  
Loin du toit qui fut son berceau,  
Sans même que son aile tremble,  
L'aquilon le soutient; il semble  
Bercé sur les vagues des airs;  
Ainsi cette seule pensée  
Emporta mon âme oppressée  
Jusqu'à la source des éclairs!

C'est Dieu, pensais-je, qui m'emporte,  
L'infini s'ouvre sous mes pas!  
Que mon aile naissante est forte!  
Quels cieux ne tenterons-nous pas?  
La foi même, un pied sur la terre,  
Monte de mystère en mystère  
Jusqu'où l'on monte sans mourir!  
J'irai, plein de sa soif sublime,  
Me désaltérer dans l'abîme  
Que je ne verrai plus tarir!

J'ai cherché le Dieu que j'adore  
Partout où l'instinct m'a conduit,

Sous les voiles d'or de l'aurore,  
Chez les étoiles de la nuit;  
Le firmament n'a point de voûtes,  
Les feux, les vents n'ont point de routes  
Où mon oeil n'ait plongé cent fois;  
Toujours présent à ma mémoire,  
Partout où se montrait sa gloire,  
Il entendait monter ma voix!

Je l'ai cherché dans les merveilles,  
Oeuvre parlante de ses mains,  
Dans la solitude et les veilles,  
Et dans les songes des humains!  
L'épi, le brin d'herbe, l'insecte,  
Me disaient : Adore et respecte!  
Sa sagesse a passé par là!  
Et ces catastrophes fatales,  
Dont l'histoire enfle ses annales  
Me criaient plus haut : Le voilà!

A chaque éclair, à chaque étoile  
Que je découvrais dans les cieux,  
Je croyais voir tomber le voile  
Qui le dérobaît à mes yeux;  
Je disais : Un mystère encore!  
Voici son ombre, son aurore,  
Mon âme! il va paraître enfin!  
Et toujours, ô triste pensée!  
Toujours quelque lettre effacée  
Manquait, hélas! au nom divin.

Et maintenant, dans ma misère,  
Je n'en sais pas plus que l'enfant  
Qui balbutie après sa mère  
Ce nom sublime et triomphant;  
Je n'en sais pas plus que l'aurore,  
Qui de son regard vient d'éclorre,  
Et le cherche en vain en tout lieu,  
Pas plus que toute la nature  
Qui le raconte et le murmure,  
Et demande : Où donc est mon Dieu?

Voilà pourquoi mon âme est triste,  
Comme une mer brisant la nuit sur un écueil,  
Comme la harpe du Psalmiste,  
Quand il pleure au bord d'un cercueil!  
Comme l'Horeb voilé sous un nuage sombre,  
Comme un ciel sans étoile, ou comme un jour sans ombre,  
Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler,  
Qui, le coeur débordant d'une douleur farouche,  
Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche,  
Et disait : Laissez-moi parler!

Mais que dis-je? Est-ce toi, vérité, jour suprême!  
Qui te caches sous ta splendeur?  
Ou n'est-ce pas mon oeil qui s'est voilé lui-même  
Sous les nuages de mon coeur  
Ces enfants prosternés aux marches de ton temple,  
Ces humbles femmes, ces vieillards,  
Leur âme te possède et leur oeil te contemple,  
Ta gloire éclate à leurs regards!

Et moi, je plonge en vain sous tant d'ombres funèbres,  
Ta splendeur te dérobe à moi!  
Ah! le regard qui cherche a donc plus de ténèbres  
Que l'oeil abaissé devant toi?

Dieu de la lumière,  
Entends ma prière,  
Frappe ma paupière  
Comme le rocher!  
Que le jour se fasse,  
Car mon âme est lasse,  
Seigneur, de chercher!  
Astre que j'adore,  
Ce jour que j'implore  
N'est point dans l'aurore,  
N'est pas dans les cieux!  
Vérité suprême!  
Jour mystérieux!  
De l'heure où l'on t'aime,  
Il est en nous-même,

Il est dans nos yeux!

#### X. La Retraite

Je sommeillais sans rêve,  
Comme Écho dans mes bois :  
Mais qu'une voix s'élève,  
Soudain la mienne achève;  
Un sou me rend la voix.

Que celle qui m'éveille  
A de touchants concerts!  
Jamais à mon oreille  
Harpe ou lyre pareille  
N'enchantait ces déserts,

Depuis l'heure charmante  
Où le servent d'amour,  
Sa harpe sous sa mante,  
Venait pour une amante  
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure  
D'un enfant des cités,  
Qui, las de leur murmure,  
Demande à la nature  
Des jours plus abrités;

Un toit où se repose  
L'ombre des bois épais,  
Un ruisseau qui l'arrose,  
Et le buisson de rose  
Où l'oiseau chante auprès;

L'uniforme habitude  
Qui lie au jour le jour,  
Point de gloire ou d'étude,  
Rien que la solitude,  
La prière et l'amour.



Ah! ton rêve est un rêve,  
Ami; ce rien est tout!  
Ta vie a trop de sève;  
Mais attends, l'âge enlève  
L'ivresse et le dégoût.

Plus, hélas! sur la terre  
L'homme compte de jours,  
Plus la route est sévère,  
Et plus le coeur resserre  
Sa vie et ses amours.

Fuis ces champs de bataille  
Où l'insecte pensant  
S'agite et se travaille  
Autour d'un brin de paille  
Qu'écrase le passant!

Je sais sur la colline  
Une blanche maison;  
Un rocher la domine,  
Un buisson d'aubépine  
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève  
Bruit qui fasse penser;  
Jusqu'à ce qu'il s'achève  
On peut mener son rêve  
Et le recommencer.

Le clocher du village  
Surmonte ce séjour;  
Sa voix, comme un hommage,  
Monte au premier nuage  
Que colore le jour.

Signal de la prière,  
Elle part du saint lieu,  
Appelant la première  
L'enfant de la chaumière  
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule  
Le long des églantiers,  
Vous voyez l'humble foule  
Qui serpente et s'écoule  
Dans les pieux sentiers :

C'est la pauvre orpheline,  
Pour qui le jour est court,  
Qui déroule et termine,  
Pendant qu'elle chemine,  
Son fuseau déjà lourd;

C'est l'aveugle que guide  
Le mur accoutumé,  
Le mendiant timide,  
Et dont la main dévide  
Son rosaire enfumé;

C'est l'enfant qui caresse  
En passant chaque fleur,  
Le vieillard qui se presse :  
L'enfance et la vieillesse  
Sont amis du Seigneur!

La fenêtre est tournée  
Vers le champ des tombeaux,  
Où l'herbe moutonnée  
Couvre, après la journée,  
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance  
Ce voile du sommeil;  
Là tout fut innocence,  
Là tout dit : « Espérance! »  
Tout parle de réveil.

Mon oeil, quand il y tombe,  
Voit l'amoureux oiseau  
Voler de tombe en tombe,  
Ainsi que la colombe

Qui porta le rameau;

Ou quelque pauvre veuve,  
Aux longs rayons du soir,  
Sur une pierre neuve,  
Signe de son épreuve,  
S'agenouiller, s'asseoir,

Et, l'espoir sur la bouche,  
Contempler du tombeau,  
Sous les cyprès qu'il touche,  
Le soleil qui se couche  
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie  
Veillent là près des morts,  
Et l'âme recueillie  
Des vagues de la vie  
Croit y toucher les bords.

## XI. Cantate pour les enfants d'une maison de charité RÉCITATIF

Le temple de Sion était dans le silence;  
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu;  
Les foyers odorants que l'encensoir balance  
S'éteignaient; et l'encens, comme un nuage immense,  
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.

Les docteurs de la loi, les chefs de la prière,  
Étaient assis dans leur orgueil;  
Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur paupière,  
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'oeil;  
Leur voix interrogeait la timide jeunesse,  
Les rides de leur front témoignaient leur sagesse;

Respirant du Sina l'antique majesté,  
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue,  
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue  
La lumière et la chanté,

Comme des neiges des montagnes  
Descendent, ô Sarôn, sur tes humbles campagnes  
Le jour et la fertilité!

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce;  
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,  
Puis se refermait sur sa trace;  
Il semblait éclairer l'espace  
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait.

Des ombres de sa chevelure  
Son front sortait, comme un rayon  
Échappé de la nue obscure  
Éclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique  
S'avançait sur l'oeil inspiré,  
Tel qu'un mystérieux portique  
S'avance sur un seuil sacré.

L'éclair céleste de son âme  
S'adoucissait dans son oeil pur,  
Comme une étoile dont la flamme  
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla; les sages doutèrent  
De leur orgueilleuse raison,  
Et les colonnes l'écoutèrent,  
Les colonnes de Salomon!

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire! ô prodiges étranges  
Que la mère à ses fils se plaît à raconter!

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant?

## PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges,  
Eux seuls pourraient le répéter.

## DEUXIÈME VOIX.

D'où sortait ce Joas?

## PREMIÈRE VOIX.

De l'ombre de la vie,  
De l'exil, du silence et de la pauvreté.

## DEUXIÈME VOIX.

Comment disparut-il de la foule ravie?

## PREMIÈRE VOIX.

Il rentra dans l'obscurité.  
Dans les humbles travaux d'une vie inconnue,  
Comme l'aurore sous la nue,  
Il se cacha vingt ans dans son humilité;  
On ne le revit plus qu'à la fin du mystère,  
Enseignant le ciel à la terre,  
Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité;  
Puis, traînant son supplice au sommet du Calvaire,  
De l'homme qu'il aimait, victime volontaire,  
Revêtir l'iniquité,  
Arroser de son sang sa semence prospère,  
Et payer à son Père  
Le monde racheté.

## LE CHOEUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,  
C'est le flambeau qui nous luit,  
C'est l'âme qui nous anime,  
Le chemin qui nous conduit!

#### PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main nous repousse  
« Laissez-les venir à moi! »

#### DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce  
Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi!

#### PREMIÈRE VOIX.

Il disait : « Faites-vous des trésors que la rouille  
Ne puisse pas ronger sous d'impuissants verrous! »

#### DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains, que ce seul mot dépouille,  
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous!

#### PREMIÈRE VOIX.

Il disait : « Espérez! et fiez-vous au Père!  
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,  
Elle trouve au sommet de la tour solitaire  
Une tuile pour ses petits;  
Le passereau n'a pas semé la graine amère;  
Mais de tous ses enfants la Providence est mère :  
L'une a le toit du riche et l'autre a ses épis. »

LE CHOEUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,  
Le toit de l'étranger nous prête ses abris;  
Le passereau de l'Évangile,  
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris!

DEUXIÈME VOIX.

Que disait-il encor?

PREMIÈRE VOIX.

« Voyez sur la verdure  
Éclater le lis du vallon!  
Pour se composer sa parure  
Il n'a filé de lin ni tissu de toison;  
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure  
Que les robes de Salomon! »

LE CHOEUR.

Nous sommes les lis des vallées;  
Les tièdes laines des brebis  
Par nous n'ont point été filées,  
Et la main invisible a tissé nos habits!

DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfants, que peut notre reconnaissance?  
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant;  
Nous n'avons que nos mains à lever en silence  
Vers cette Providence  
D'où vient la récompense,  
D'où le bienfait descend.

## PREMIÈRE VOIX.

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance?  
Pour nos modestes bienfaiteurs  
Priez donc, élevez la voix de l'innocence :  
La prière s'épure en passant par vos coeurs.

## DEUXIÈME VOIX.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie  
S'élève des lèvres d'autrui!  
Il obtient, par la voix de l'orphelin qui prie,  
Plus qu'il n'a fait pour lui.

## PREMIÈRE VOIX.

La prière est le don sans tache et sans souillure  
Que devant l'autel du Très-Haut  
L'homme doit présenter dans une argile pure  
Et dans des vases sans défaut.  
Comment offrir ce don dans ce métal profane  
Que sa sainteté nous défend?  
Du cristal ou de l'or que notre encens émane,  
Le vase le plus pur est le coeur d'un enfant.

## DEUXIÈME VOIX.

Le voeu souvent perdu de nos coeurs s'évapore;  
Mais ce voeu de nos coeurs, par d'autres présenté,  
Est comme un faible son dans un temple sonore,  
Qui, d'échos en échos croissant et répété,  
S'élève et retentit jusqu'à l'éternité.

## PREMIÈRE VOIX.

Prions donc! élevons la voix de l'innocence :



La prière s'épure en passant par nos coeurs.  
Les anges porteront à la Toute-Puissance  
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs!  
Prions donc! élevons la voix de l'innocence :  
La prière s'épure en passant par nos coeurs.

## PRIÈRE

O toi dont l'oreille s'incline  
Au nid du pauvre passereau,  
Au brin d'herbe de la colline  
Qui soupire après un peu d'eau;

Providence qui les console,  
Toi qui sais de quelle humble main  
S'échappe la secrète obole  
Dont le pauvre achète son pain;

Toi qui tiens dans ta main diverse  
L'abondance et la nudité,  
Afin que de leur doux commerce  
Naissent justice et charité,

Charge-toi seule, ô Providence,  
De connaître nos bienfaiteurs,  
Et de puiser leur récompense  
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre coeur, qui pour eux t'implore,  
A l'ignorance est condamné;  
Car toujours leur main gauche ignore  
Ce que leur main droite a donné.

Mais que le bienfait qui se cache  
Sous l'humble manteau de la foi  
A leurs mains pieuses s'attache,  
Et les trahisse devant toi!

Qu'un voeu qui dans leur coeur commence,

Que leurs soupirs les plus voilés,  
Soient exaucés dans ta clémence  
Avant de t'être révélés!

Que leurs mères, dans leur vieillesse,  
Ne meurent qu'après des jours pleins!  
Et que les fils de leur jeunesse  
Ne restent jamais orphelins!

Mais que leur race se succède  
Comme les chênes de Membre,  
Dont aux ans le vieux tronc ne cède  
Que quand le jeune a prospéré!

Ou comme ces eaux toujours pleines,  
Dans les sources de Siloé,  
Où nul flot ne sort des fontaines  
Qu'après que d'autres ont coulé!

## Livre Quatrième

I. Hymne de la mort  
Elève-toi, mon âme, au-dessus de toi-même :  
Voici l'épreuve de ta foi!  
Que l'impie, assistant à ton heure suprême,  
Ne dise pas : « Voyez, il tremble comme moi! »

La voilà, cette heure suivie  
Par l'aube de l'éternité,  
Cette heure qui juge la vie  
Et sonne l'immortalité!  
Et tu pâlerais devant elle,  
Ame à l'espérance infidèle!  
Tu démentirais tant de jours,  
Tant de nuits, passés à te dire :  
« Je vis, je languis, je soupire;  
Ah! mourons pour vivre toujours! »

Oui, tu meurs! Déjà ta dépouille  
De la terre subit les lois,

Et de la fange qui te souille  
Déjà tu ne sens plus le poids.  
Sentir ce vil poids, c'était vivre;  
Et le moment qui te délivre,  
Les hommes l'appellent mourir!  
Tel un esclave, libre à peine,  
Croit qu'on emporte avec sa chaîne  
Ses bras qu'il ne sent plus souffrir.

Ah! laisse aux sens, à la matière,  
Ces illusions du tombeau!  
Toi, crois-en à ta vie entière,  
A la foi qui fut ton flambeau;  
Crois-en à cette soif sublime,  
A ce pressentiment intime  
G Lui se sent survivre après toi;  
Meurs, mon âme, avec assurance!  
L'amour, la vertu, l'espérance,  
En savent plus qu'un jour d'effroi.

Qu'était-ce que ta vie? Exil, ennui, souffrance,  
Un holocauste à l'espérance,  
Un long acte de foi chaque jour répété.  
Tandis que l'insensé buvait à plein calice,  
Tu versais à tes pieds ta coupe en sacrifice,  
Et tu disais : « J'ai soif, mais d'immortalité! »

Tu vas boire à la source vive  
D'où coulent les temps et les jours,  
Océan sans fond et sans rive,  
Toujours plein, débordant toujours.  
L'astre que tu vas voir éclore  
Ne mesure plus par aurore  
La vie, hélas! prête à tarir,  
Comme l'astre de nos demeures,  
Qui n'ajoute au présent des heures  
Qu'en retranchant à l'avenir.

Oublie un monde qui s'efface,  
Oublie une obscure prison!  
Que ton regard privé d'espace

Découvre enfin son horizon!  
Vois-tu ces voûtes azurées  
Dont les arches démesurées  
S'entr'ouvrent pour s'étendre encor?  
Bientôt leur courbe incalculable  
Te sera ce qu'un grain de sable  
Est au vol brûlant du condor.

Tu vas voir la céleste armée  
Déployer ses orbes sans fin,  
Comme une poussière animée  
Qu'agite le souffle divin.  
Ces doux soleils dont ta paupière  
Devinait de loin la lumière  
Vont s'épanouir sous tes yeux,  
Et chacun d'eux dans son langage  
Va te saluer, au passage,  
Du grand nom que chantent les cieux!

Tu leur demanderas les rêves  
Que ton coeur élançait vers eux,  
Pendant ces nuits où tu te lèves  
Pour te pénétrer de leurs feux;  
Tu leur demanderas les traces  
Des êtres chéris dont les places  
Restèrent vides ici-bas,  
Et tu sauras sur quelle flamme  
Leur âme arrachée à ton âme  
En montant imprima ses pas.

Tu verras quels êtres habitent  
Ces palais flottants de l'éther,  
Qui nagent, volent ou palpitent,  
Enfants de la flamme et de l'air,  
Choeurs qui chantent, voix qui bénissent,  
Miroirs de feu qui réfléchissent,  
Ailes qui voilent Jéhovah,  
Poudre vivante de ce temple  
Dont chaque atome le contemple,  
L'adore et lui crie : « Hosannah! »

Dans ce pur océan de vie  
Bouillonnant de joie et d'amour  
La mort va te plonger ravie,  
Comme une étincelle au grand jour;  
Son flux vers l'éternelle aurore  
Va te porter, obscure encore,  
Jusqu'à l'astre qui toujours luit,  
Comme un flot que la mer soulève  
Roule, aux bords où le jour se lève,  
Sa brillante écume, et s'enfuit.

Détestais-tu la tyrannie?  
Adorais-tu la liberté?  
De l'oppression impunie  
Ton oeil était-il révolté?  
Avais-tu soif de la justice,  
Horreur du mal, honte du vice?  
Versais-tu des larmes de sang  
Quand l'imposture ou la bassesse  
Livraient l'innocente faiblesse  
Aux serres du crime puissant?

Sentais-tu la lutte éternelle  
Du bonheur et de la vertu,  
Et la lutte encor plus cruelle  
Du coeur par le coeur combattu?  
Rougissais-tu de ce nom d'homme  
Dont le ciel rit quand l'orgueil nomme  
Cette machine à deux ressorts,  
L'un de boue et l'autre de flamme,  
Trop avili s'il n'est qu'une âme,  
Trop sublime s'il n'est qu'un corps?

Pleurais-tu quand la calomnie  
Souillait la gloire de poison,  
Ou quand les ailes du génie  
Se brisaient contre sa prison?  
Pleurais-tu lorsque Philomèle,  
Couvant ses petits sous son aile,  
Tombait sous l'ongle du vautour;  
Quand la faux tranchait une rose,

Ou que la vierge à peine éclore  
Mourait à son premier amour?

Et sentais-tu ce vide immense,  
Et cet inexorable ennui,  
Et ce néant de l'existence,  
Cercle étroit qui tourne sur lui?  
Même en t'enivrant de délices,  
Buvais-tu le fond des calices?  
Heureuse encor, n'avais-tu pas  
Et ces amertumes sans causes,  
Et ces désirs brûlants de choses  
Qui n'ont que leurs noms ici-bas?

Triomphe donc, âme exilée!  
Tu vas dans un monde meilleur,  
Où toute larme est consolée,  
Où tout désir est le bonheur,  
Où l'être qui se purifie  
N'emporte rien de cette vie  
Que ce qu'il a d'égal aux dieux,  
Comme la cime encore obscure  
Dont l'ombre décroît à mesure  
Que le jour monte dans les cieux.

Là sont tant de larmes versées  
Pendant ton exil sous les cieux,  
Tant de prières élancées  
Du fond d'un coeur tendre et pieux;  
Là, tant de soupirs de tristesse,  
Tant de beaux songes de jeunesse!  
Là les amis qui t'ont quitté,  
Épiant ta dernière haleine,  
Te tendent leur main, déjà pleine  
Des dons de l'immortalité!

Ne vois-tu pas des étincelles  
Dans les ombres poindre et flotter?  
N'entends-tu pas frémir les ailes  
De l'esprit qui va l'emporter?  
Bientôt, nageant de nue en nue,

Tu vas te sentir revêtue  
Des rayons du divin séjour,  
Comme une onde qui s'évapore  
Contracte, en montant vers l'aurore,  
La chaleur et l'éclat du jour.

Encore une heure de souffrance,  
Encore un douloureux adieu;  
Puis endors-toi dans l'espérance,  
Pour te réveiller dans ton Dieu!  
Tel, sur la foi de ses étoiles,  
Le pilote pliant ses voiles  
Pressent la terre sans la voir,  
S'endort en rêvant les rivages,  
Et trouve, en s'éveillant, des plages  
Plus sereines que son espoir.

## II. Invocation pour les Grecs

N'es-tu plus le Dieu des armées?  
N'es-tu plus le Dieu des combats?  
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas!  
L'ombre du cimetière est déjà sur leurs pas!  
Aux livides lueurs des cités enflammées,  
Vois-tu ces bandes désarmées,  
Ces enfants, ces vieillards, ces vierges alarmées?  
Ils flottent au hasard de l'outrage au trépas,  
Ils regardent la mer, ils te tendent les bras;  
N'es-tu plus le Dieu des armées?  
N'es-tu plus le Dieu des combats?

Jadis tu te levais! tes tribus palpitantes  
Criaient : Seigneur! Seigneur! ou jamais, ou demain!  
Tu sortais tout armé, tu combattais! soudain  
L'Assyrien frappé tombait sans voir la main,  
D'un souffle de ta peur tu balayais ses tentes,  
Ses ossements blanchis nous traçaient le chemin!  
Où sont-ils? où sont-ils ces sublimes spectacles  
Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs?  
Eh quoi! la terre a des martyrs,  
Et le ciel n'a plus de miracles?

Cependant tout un peuple a crié : Sauve-moi;  
Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi!

Les monts l'ont entendu! les échos de l'Attique  
De caverne en caverne ont répété ses cris,  
Athènes a tressailli sous sa poussière antique,  
Sparte les a roulés de débris en débris!  
Les mers l'ont entendu! les vagues sur leurs plages,  
Les vaisseaux qui passaient, les mâts l'ont entendu!  
Le lion sur l'OËta, l'aigle au sein des nuages;  
Et toi seul, ô mon Dieu! tu n'as pas répondu!

Ils t'ont prié, Seigneur, de la nuit à l'aurore,  
Sous tous les noms divins où l'univers t'adore;  
Ils ont brisé pour toi leurs dieux, ces dieux mortels,  
Ils ont pétri, Seigneur, avec l'eau des collines,  
La poudre des tombeaux, les cendres des ruines,  
Pour te fabriquer des autels!

Des autels à Délos! des autels sur Egine!  
Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon!  
Des autels sur la grève où pleure Salamine!  
Des autels sur le cap où méditait Platon!

Les prêtres ont conduit le long de leurs rivages  
Des femmes, des vieillards qui t'invoquaient en chœurs,  
Des enfants jetant des fleurs  
Devant les saintes images,  
Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages  
Dans leurs mains pleines de pleurs!

Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs murailles,  
Les ont livrés vivants à leurs persécuteurs,  
Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs,  
Comme des boulets morts sur les champs de batailles;  
Les bourreaux ont plongé la main dans leurs entrailles;  
Mais ni le fer brûlant, Seigneur, ni les tenailles,  
N'ont pu t'arracher de leurs cœurs!

Et que disent, Seigneur, ces nations armées  
Contre ce nom sacré que tu ne venges pas :



Tu n'es plus le Dieu des armées!  
Tu n'es plus le Dieu des combats!

III. La voix humaine  
À Madame de B\*\*\*

Oui, je le crois quand je t'écoute,  
L'harmonie est l'âme des deux!  
Et ces mondes flottants où s'élancent nos yeux  
Sont suspendus sans chaîne à leur brillante voûte,  
Réglés dans leur mesure et guidés dans leur route  
Par des accords mélodieux.

L'antiquité l'a dit, et souvent son génie  
Entendit dans la nuit leur lointaine harmonie.  
Je l'entends près de toi : ces astres du matin  
Qui sèment de leurs lis les sentiers de l'aurore,  
Saturne, enveloppé de son anneau lointain,  
Vénus, que sous leurs pas les ombres font éclore,  
Ces phases, ces aspects, ces chœurs, ces noeuds divers,  
Ces globes attires, ces sphères cadencées,  
Ces évolutions des soleils dans les airs,  
Sont les notes de feu, par Dieu même tracées,  
De ces mystérieux concerts.

Et pourquoi l'harmonie à ces globes de flamme  
Ne peut-elle imposer ses ravissantes lois,  
Quand tu peux à ton gré, d'un accord de ta voix,  
Ralentir ou presser les mouvements de l'âme,  
Comme la corde d'or qui vibre sous tes doigts?  
Quand tes chants, dans les airs s'exhalant en mesure,  
Coulent de soupir en soupir,  
Comme des flots brillants d'une urne qui murmure,  
Sans s'altérer et sans tarir!

Quand tes accords, liés en notes accouplées,  
Comme une chaîne d'or par ses chaînons égaux,  
Se déroulent sans fin en cadences perlées,

Sans qu'on puisse en briser les flexibles anneaux;  
Quand tes accords, vibres en sons courts et rapides,  
Tombent de tes lèvres limpides  
Comme autant de grains de cristal,  
Ou comme des perles solides  
Qui résonnent sur le métal!

Quand l'amour dans ta voix soupire,  
Quand la haine y gémit des coups qu'elle a frappés,  
Quand frémit le courroux, quand la langueur expire,  
Quand la douleur s'y brise en sons entrecoupés,  
Quand ta voix s'amollit et lutte avec la lyre,  
Ou que l'enthousiasme, empruntant tes accents,  
Emporte jusqu'aux cieux, sur l'aile du délire,  
Mille âmes qui n'ont plus qu'un sens!

Notre oreille enchaînée au son qui la captive  
Voudrait éterniser la note fugitive;  
Et l'âme palpitante, asservie à tes chants,  
Cette âme que ta voix possède tout entière,  
T'obéit comme la poussière  
Obéit, dans l'orage, aux caprices des vents.

Comment l'air modulé par la fibre sonore  
Peut-il créer en nous ces sublimes transports?  
Pourquoi le coeur suit-il un son qui s'évapore?  
Ah! c'est qu'il est une âme au fond de ces accords!  
C'est que cette âme, répandue  
Dans chacun des accents par ta voix modulé,  
Par la voix de nos coeurs est soudain répondue  
Avant que le doux son soit encore écoulé,  
Et que, semblable au son qui dans un temple éveille  
Mille échos assoupis qui parlent à la fois,  
Ton âme, dont l'écho vibre dans chaque oreille,  
Va créer une âme pareille  
Partout où retentit ta voix.

Ah! quand des nuits d'été l'ombre enfin rembrunie  
Vient assoupir l'oreille et reposer les yeux,  
Lorsque le rossignol enivré d'harmonie  
Dort et rend le silence aux bois mélodieux;

Quand des astres du ciel, seul et fuyant la foule,  
L'astre qui fait rêver se dégage à demi,  
Et que l'oeil amoureux suit le fleuve qui roule  
Un disque renversé dans son flot endormi;  
Viens chanter sous le dôme où le cygne prélude,  
Viens chanter aux lueurs des célestes flambeaux,  
Viens chanter pour la solitude;

Consacrés à la nuit, tes chants seront plus beaux!  
Pour la foule et le jour ta voix est trop sublime;  
Réserve à la douleur tes airs les plus touchants,  
N'exhale qu'à ton Dieu le souffle qui t'anime :  
La plainte et la prière ont inventé les chants.

A ces sons plus puissants que la froide parole,  
Dans l'oeil humide encor tu vois les pleurs tarir;  
Le regret s'attendrit, la douleur se console,  
L'espérance descend, l'amertume s'envole,  
Le coeur longtemps fermé s'ouvre par un soupir;  
L'athée à son insu soulève sa paupière,  
La bouche d'où jamais ne jaillit la prière  
Murmure un nom divin pour la première fois;  
Et des anges des nuits les voix mystérieuses,  
Et les brûlants soupirs de ces âmes pieuses  
Qu'ici-bas de la vie enchaîne encor le poids,  
Sur des ailes mélodieuses  
Au ciel qu'ouvrent tes chants montent avec la voix!

IV. Pour le premier jour de l'année  
Des moments les heures sont nées,  
Et les heures forment les jours,  
Et les jours forment les années  
Dont le siècle grossit son cours.

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures  
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement!  
L'homme compte par jours; tes courtes créatures  
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment.

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître,  
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir!  
Combien en compterai-je encore? Un seul peut-être!  
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir.

Cependant les mortels avec indifférence  
Laissent glisser les jours, les heures, les moments;  
L'ombre seule marque en silence  
Sur le cadran rempli les pas muets du temps.  
On l'oublie; et voilà que les heures fidèles  
Sur l'airain ont sonné minuit,  
Et qu'une année entière a replié ses ailes  
Dans l'ombre d'une seule nuit!

De toutes les heures qu'affronte  
L'orgueilleux oubli du trépas,  
Et qui sur l'airain qui les compte  
En fuyant impriment leurs pas,  
Aucune à l'oreille insensible  
Ne sonne d'un glas plus terrible  
Que ce dernier coup de minuit,  
Qui, comme une borne fatale,  
Marque d'un suprême intervalle  
Le temps qui commence et qui fuit.

Les autres s'éloignent et glissent  
Comme des pieds sur les gazons,  
Sans que leurs bruits nous avertissent  
Des pas nombreux que nous faisons;  
Mais cette minute accomplie  
Jusqu'au coeur léger qui l'oublie  
Porte le murmure et l'effroi;  
Elle frémit à notre oreille,  
Et loin de l'homme qu'elle éveille  
S'envole, et lui dit : « Compte-moi!

« Compte-moi! car Dieu m'a comptée  
Pour sa gloire et pour ton bonheur.  
Compte-moi! je te fus prêtée,  
Et tu me devras au Seigneur.  
Compte-moi! car l'heure sonnée

Emporte avec elle une année,  
En amène une autre demain.  
Compte-moi! car le temps me presse.  
Compte-moi! car je hûs sans cesse,  
Et ne reviens jamais en vain. »

Seigneur, père des temps, maître des destinées,  
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,  
Et qui vois du sommet de ton éternité  
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été;  
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,  
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître :  
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,  
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains?  
A mes jours mélangés cette année ajoutée  
Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée?  
Faut-il la saluer comme un présent de toi,  
Ou lui dire en tremblant : « Passe et fuis loin de moi? »  
Les autres tour à tour ont passé, les mains pleines  
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,  
D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux,  
De délices d'un jour et d'éternels adieux,  
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide  
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride;  
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,  
Et ma bouche à la fin disait toujours : « Hélas! »  
Et qu'attendre de plus des siècles et du monde?  
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.  
Il est temps, ô mon Dieu, que mon cœur détrompé,  
Et de ta seule image à jamais occupe,  
Te consacre à toi seul ces rapides années  
Par mille autres désirs si longtemps profanées,  
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi,  
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,  
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles  
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,  
Et dont l'humble prière, en marquant les instants,  
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,  
S'enfuiraient loin de moi d'un vol aussi rapide,  
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide  
Que ce temps qui ne laisse, en achevant son cours,

Rien qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours!

Bénis donc cette grande aurore  
Qui m'éclaire un nouveau chemin;  
Bénis, en la faisant éclore,  
L'heure que tu tiens dans ta main!  
Si nos ans ont aussi leur germe  
Dans cette heure qui le renferme,  
Bénis la suite de mes ans,  
Comme sur tes tables propices  
Tu consacrais dans leurs prémices  
La terre et les fruits de nos champs!

Que chaque instant, chaque minute,  
Te prie et te loue avec moi,  
Que le sablier dans sa chute  
Entraîne ma pensée à toi!  
Qu'un soupir, à chaque seconde,  
De mon coeur s'élève et réponde!  
Que chaque aurore en remontant,  
Chaque nuit en pliant son aile,  
Te dise : « Toute heure est fidèle;  
Compte ta gloire en les comptant! »

Mais si des jours que tu fais naître  
Chaque instant me reporte à toi,  
Toi, dont la pensée est mon être,  
Souviens-toi sans cesse de moi!  
Donne-moi ce que le pilote  
Sur l'abîme où sa barque flotte  
Te demande pour aujourd'hui :  
Un flot calme, un vent dans sa voile,  
Toujours sur sa tête une étoile,  
Une espérance devant lui!

Presse à ton gré, ralentis l'ombre  
Qui mesure nos courts instants!  
Ajoute ou retranche le nombre  
Que ton doigt impose à nos ans!  
Ne l'augmente pas d'une aurore!  
Le grain sait quand il doit éclore,

L'épi sait quand il faut mûrir :  
Un jour le flétrirait peut-être.  
Seul tu savais l'heure de naître,  
Seul tu sais l'heure de mourir!

Qu'enfin sur l'éternelle plage  
Où l'on comprend le mot Toujours,  
Je touche, porté sans orage  
Par le flux expirant des jours,  
Comme un homme que le flot pousse  
Vient d'un pied toucher sans secousse  
La marche solide du port,  
Et de l'autre, loin de la rive,  
Repousse à l'onde qui dérive  
L'esquif qui l'a conduit au bord!

#### V. La Tristesse

L'âme triste est pareille  
Au doux ciel de la nuit,  
Quand l'astre qui sommeille  
De la voûte vermeille  
A fait tomber le bruit;

Plus pure et plus sonore,  
On y voit sur ses pas  
Mille étoiles éclore,  
Qu'à l'éclatante aurore  
On n'y soupçonnait pas!

Des îles de lumière  
Plus brillante qu'ici,  
Et des mondes derrière,  
Et des flots de poussière  
Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace  
Les chœurs mystérieux  
Ou du ciel qui rend grâce,  
Ou de l'ange qui passe,  
Ou de l'homme pieux!

Et pures étincelles  
De nos âmes de feu,  
Les prières mortelles  
Sur leurs brûlantes ailes  
Nous soulèvent un peu!

Tristesse qui m'inonde,  
Coule donc de mes yeux,  
Coule comme cette onde  
Où la terre féconde  
Voit un présent des cieux!

Et n'accuse point l'heure  
Qui te ramène à Dieu!  
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,  
Il faut que l'homme pleure  
Ou l'exil, ou l'adieu!

VI. Au rossignol  
Quand ta voix céleste prélude  
Aux silences des belles nuits,  
Barde ailé de ma solitude,  
Tu ne sais pas que je te suis!

Tu ne sais pas que mon oreille,  
Suspendue à ta douce voix,  
De l'harmonieuse merveille  
S'enivre longtemps sous les bois!

Tu ne sais pas que mon haleine  
Sur mes lèvres n'ose passer,  
Que mon pied muet foule à peine  
La feuille qu'il craint de froisser,

Et qu'enfin un autre poète,  
Dont la lyre a moins de secrets,  
Dans son âme envie et répète  
Ton hymne nocturne aux forêts!



Mais si l'astre des nuits se penche  
Aux bords des monts pour t'écouter,  
Tu te caches de branche eu branche  
Au rayon qui vient y flotter;

Et si la source qui repousse  
L'humble caillou qui l'arrêtait  
Elève une voix sous la mousse,  
La tienne se trouble et se tait.

Ah! ta voix touchante et sublime  
Est trop pure pour ce bas lieu :  
Cette musique qui t'anime  
Est un instinct qui monte à Dieu.

Tes gazouillements, ton murmure,  
Sont un mélange harmonieux  
Des plus doux bruits de la nature,  
Des plus vagues soupirs des cieux.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,  
Est la voix du bleu firmament,  
De l'arbre, de l'ancre sonore,  
Du vallon sous l'ombre dormant.

Tu prends les sons que tu recueilles  
Dans les gazouillements des flots,  
Dans les frémissements des feuilles,  
Dans les bruits mourants des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte  
Du rocher nu dans le bassin,  
Et qui résonne sous sa voûte  
En ridant l'azur de son sein,

Dans les voluptueuses plaintes  
Qui sortent la nuit des rameaux,  
Dans les voix des vagues éteintes  
Sur le sable ou dans les roseaux;

Et de ces doux sons, où se mêle

L'instinct céleste qui t'instruit,  
Dieu fit ta voix, ô Philomèle,  
Et tu fais ton hymne à la nuit.

Ah! ces douces scènes nocturnes,  
Ces pieux mystères du soir,  
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes  
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,  
Ces fraîches haleines des bois,  
O nature, avaient trop de charmes  
Pour n'avoir pas aussi leur voix!

Et cette voix mystérieuse  
Qu'écoutent les anges et moi,  
Ce soupir de la nuit pieuse,  
Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh! mêle ta voix à la mienne!  
La même oreille nous entend;  
Mais ta prière aérienne  
Monte mieux au ciel qui l'attend :

Elle est l'écho d'une nature  
Qui n'est qu'amour et pureté,  
Le brûlant et divin murmure,  
L'hymne flottant des nuits d'été;

Et nous, dans cette voix sans charmes  
Qui gémit en sortant du cœur,  
On sent toujours trembler des larmes  
Ou retentir une douleur!

VII. Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe  
La terre n'était plus qu'une tombe fermée;  
Masse informe et muette, éteinte, inanimée,  
Elle flottait au rang qu'elle avait occupé,  
Comme un vaisseau muet que la foudre a frappé,  
Quand la main qui le guide est tombée en poussière,

Suit encore un moment sa rapide carrière,  
Puis chancelle et s'arrête, et de ses flancs déserts  
Ne rend plus qu'un son creux au sourd roulis des mers.  
La vie, en remontant à sa source suprême,  
La vie avait quitté jusqu'aux éléments même;  
Le dernier des vivants, d'où son souffle avait fui,  
Était mort; et la terre était morte avec lui,  
Morte avec tous ses fruits, morte avec tout leur germe,  
Morte avec chaque loi que chaque règne enferme,  
Morte avec tous ses bruits et tous ses mouvements.  
Avec tous ses instincts et tous ses sentiments,  
Morte avec tous ses feux éteints dans ses abîmes,  
Morte avec ses vapeurs retombant de ses cimes,  
Morte avec tous ses vents; et son silence seul  
L'enveloppait partout comme un morne linceul,  
Un soleil sans rayons, de ses reflets funèbres,  
Ne pouvait que pâlir ces flottantes ténèbres,  
Rien n'y réfléchissait l'aurore ni le soir :  
Tel, dans un oeil éteint qui ne peut plus la voir,  
La clarté d'un flambeau tombe eu vain; la paupière,  
Comme un miroir terni, change en nuit la lumière.  
C'était un point obscur dans le vide de l'air,  
Un cadavre flottant sur les flots de l'éther;  
Et l'esprit du Seigneur, en traversant l'espace,  
Avec crainte et dégoût s'éloignait de sa trace;  
Mais, semblable à l'amour qui survit au trépas,  
Un seul ange du moins ne l'abandonnait pas.  
C'était ce grand esprit, cette âme universelle,  
Qui vivait, qui sentait, qui végétait pour elle;  
Être presque divin dont elle était le corps,  
Qui de sa masse inerte agitait les ressorts,  
Dont l'homme avait nié l'intelligence obscure,  
Ou que, sans la comprendre, il nommait la Nature.  
Quand elle eut accompli ses destins et ses lois,  
L'esprit avait repris sa forme d'autrefois.

De céleste et d'humain harmonieux mélange,  
C'était un homme avec les ailes d'un archange;  
Mais un homme agrandi, solide, colossal,  
De cet être déchu type primordial,  
Du Dieu qui le créa première et grande image,

Assis sur un coteau de ce divin rivage  
Où jadis Parthénope avait devant ses yeux  
Réfléchi dans les mers comme un morceau des cieux;  
Lieux chers à ses regards, lieux que sa main féconde  
Se plaisait à parer, comme un jardin du monde,  
Et de l'ombre des monts, et de l'azur des mers,  
Et de l'éclat du ciel, et du parfum des airs;  
Ses pieds pendaient d'en haut sur un immense abîme  
Dont l'écume des flots avait rongé la cime;  
Lieux vides maintenant de lumière et de bruit,  
D'où ne remontait plus que silence et que nuit.  
Son coude s'appuyait sur la crête aplatie  
De ce mont qui, jetant la cendre et l'incendie,  
Secouait de ses flancs les hameaux ébranlés :  
Ses flancs vides rendaient des sons creux et fêlés.

Ses blancs cheveux tombant comme une neige épaisse,  
Contemporains du globe, annonçaient sa vieillesse;  
Mais les membres nerveux de cet enfant du ciel  
Laisaient dans le vieillard deviner l'immortel.  
De ses deux larges mains il couvrait son visage.  
Pareilles par leur masse à des gouttes d'orage,  
Des larmes, de ses yeux vainement essuyés,  
Ruisselaient dans ses doigts et pleuvaient à ses pieds.  
Il comprimait en vain cette angoisse divine;  
On entendait de loin gronder dans sa poitrine  
Le bruit sourd et plaintif de ses vastes sanglots,  
Et des cris étouffés qu'entrecoupaient ces mots :

« Est-ce toi, terre inanimée?  
Est-ce toi que j'ai vue, hélas! il n'est qu'un jour,  
Des doigts de Jéhovah t'élancer enflammée  
Comme une étincelle allumée  
Au foyer de vie et d'amour?

« Les étoiles tes soeurs pâlirent  
De honte et de ravissement;  
Tu passas dans le ciel, et les astres jaillirent,  
lit les vagues d'azur sous ton poids s'assouplirent  
Pour bercer ton globe écumant.

« Sur ton front qui venait d'éclorre,  
Ta lune et ton soleil combattaient de clarté;  
Plus pur que ton midi, plus doux que ton aurore,  
Le regard de ton Dieu t'illuminait encore  
De vie et d'immortalité.

« Quels destins tu portais! - Etouffés dans leur germe,  
Que d'êtres immortels ton sein devait nourrir!  
Où sont-ils? Est-il vrai? ce peu de cendre enferme  
Ce qui ne dut jamais mourir?  
Et d'une étoile, hélas ! tu n'es plus que la cendre,  
Que le noyau d'un fruit que le ver a rongé,  
Qu'un rocher qui va se fendre  
Dans le feu qui l'a jugé!

« Ah! pleurez avec moi, planètes ses compagnes,  
Étoiles qui semiez ses tentes de mille yeux,  
Soleils dont les rayons inondaient ses campagnes,  
Nuages qui jetiez l'ombre sur ses montagnes,  
Pleurez! la mort est dans les cieux.

« Quand tu flottais comme un navire  
Dans l'écume de feu de l'aurore ou du soir;  
Quand tes mers, se gonflant comme un sein qui respire,  
Venaient lécher du flot le bord qui les attire,  
Et polir sous tes caps leur onduleux miroir,  
Miroir où tes tableaux que ridait le zéphire  
Brillaient et s'effaçaient comme un léger sourire  
Que l'œil voudrait fixer et ne fait qu'entrevoir;

« Quand tes cimes portaient le palais des nuages,  
Et que, fendant soudain leur cintre divisé,  
Les rayons, se mêlant aux lueurs des orages,  
Sur les flancs des rochers sauvages  
Ruisselaient de plages en plages,  
Comme un éclair perçant sous un dôme brisé;  
Quand ce jour faux et teint d'une couleur qui change,  
Flottant au gré de l'aquilon,  
Comme un reflet de feu des ailes d'un archange,  
Glissait en colorant ton magique horizon,  
Et, frappant tour à tour ta crête ou tes abîmes,

Faisait étinceler tes neiges sur tes cimes,  
Tes cascades pleuvant dans leurs gouffres poudreux,  
Tes hameaux blanchissant sur un fond ténébreux,  
Tes fleuves engouffrés sous leur arche arrondie,  
Et tes mers écumant comme un vaste incendie,  
Et les toits des cités resplendissant de feux :

« Oh! qui pouvait te voir sans palpiter d'extase,  
Sans tomber à genoux devant ton Créateur?  
Oh! qui pourrait te voir sans qu'un poids ne l'écrase,  
Un poids comme le mien, de honte et de malheur?

« Que d'êtres animait ton âme intarissable,  
Depuis l'humble fourmi dans ses cités de sable  
Jusqu'à l'aigle du ciel qui dormait sur le vent!  
Dans tes jeux infinis que de force et de grâce,  
Depuis le cygne blanc qui vogue sur la trace  
Du cygne sur l'onde glissant,  
Depuis le doux ramier dont le cou s'entrelace  
Au cou du ramier gémissant,  
Depuis le paon superbe où l'aube peint sa roue,  
Depuis le lévrier dont les flancs sont la proue,  
Depuis le fier coursier au coeur obéissant,  
Jusqu'au lourd éléphant, tour vivante et mobile,  
due la voix d'un enfant par l'amour rend docile,  
Jusqu'au lion frémissant  
Qui d'un ongle courbé creuse en vain la poussière,  
Fait dans ses sourds naseaux rugir l'air menaçant,  
Et, de son cou gonflé secouant la crinière,  
Renvoie obliquement l'éclair de la lumière,  
Et n'a dans sa paupière  
Que des feux et du sang!

« Et quelle vaste intelligence  
S'élevait par degrés de la terre au Seigneur,  
Depuis l'instinct grossier de la brute existence,  
Depuis l'aveugle soif du terrestre bonheur,  
Jusqu'à l'âme qui loue, et qui prie, et qui pense,  
Jusqu'au soupir d'un coeur  
Qu'emporte d'un seul trait l'immortelle espérance  
Au sein de son auteur!

« O race aveugle! ô race à sa perte obstinée!  
Hommes qui n'avez rien conquis que le trépas,  
Qu'aviez-vous à faire ici-bas?  
Jouir, aimer, bénir, c'était leur destinée.  
L'ange enviait leur sort, il ne leur suffit pas!

« Et le voila, cet enfant de lumière!  
Et le voilà, cet héritier des deux!  
Pas un souffle, un soupir! muet comme la pierre!  
Et toute cette poussière  
Se crut une fois des dieux! »

Il dit; et, remontant aux voûtes éternelles,  
Il secoua de loin la poudre de ses ailes,  
Pour la revoir encore une fois s'abaissa;  
Puis son ombre divine à jamais s'effaça.

### VIII. Le Solitaire

L'aube sur le rocher lance un trait de lumière;  
L'oiseau chante avant moi : «Béni soit le Seigneur! »  
Ce nom est plus tôt dans mon coeur  
Que le jour n'est dans ma paupière.

Je disais autrefois: « Que ferai-je aujourd'hui? »  
Et la gloire, et l'amour, et mes vaines pensées,  
Disputaient au réveil mes heures insensées;  
Mais le coeur me disait : « Tous les jours sont à lui! »

Tous mes jours maintenant sont à lui dès l'aurore,  
Ils sont à lui jusqu'au sommeil :  
Celui dans qui mon coeur se lève à mon réveil,  
Mon coeur, en s'endormant, en lui se couche encore.

Je ne me souviens plus quel sens avaient ces mots :  
Amour qu'use le temps, gloire qu'un jour efface,  
Espoir qui nous trahit, volupté qui nous lasse;  
Ils n'ont pas dans mon âme imprimé plus de trace  
Que le nuage sur les flots.  
Ils sont à mon oreille une langue étrangère

Qu'on entend résonner et qu'on ne comprend pas,  
Et j'ai même oublié l'impression légère  
Qu'ils faisaient sur mon coeur quand j'étais d'ici-bas.

Ah! qu'une seule idée à sa source élançée  
Fait franchir de distance à l'âme qui la suit!  
Qu'un seul rayon d'en haut éclaire de pensée!  
Le jour diffère moins des ombres de la nuit,  
Et le couchant, Seigneur, est moins loin de l'aurore,  
Que l'âme qui t'adore  
De- l'âme qui te fuit.

Depuis que, des mortels abandonnant la scène,  
J'ai rejeté le pain dont leurs coeurs sont nourris,  
Mes cheveux ont blanchi comme le tronc du chêne,  
En rides sur mon front mes jours se sont écrits,  
Et les ans, lourds anneaux ajoutés à ma chaîne,  
Ont courbé sous leur poids mes membres amaigris.  
Mais je n'ai pas compté combien de fois la terre  
A respiré d'en haut le souffle du printemps,  
Combien de fois sur mon roc solitaire  
L'aigle a changé sa plume et le chêne ses glands.  
A mon âme, ô mon Dieu, de toi seul possédée,  
Que sert un temps écrit? que sert un jour compter  
Tous les temps n'ont qu'un jour à qui n'a qu'une idée :  
Celui qui vit en toi date en éternité!

Le silence et la solitude  
De leur rouille ont usé mes sens;  
Mon oreille des sons a perdu l'habitude;  
Ma bouche pour parler cherche en vain des accents;  
Mon corps courbé par la prière,  
Insensible au soleil, aux hivers endurci,  
Est aussi rude que la pierre  
Que mes pieds nus foulent ici.

Mais le sens qui t'adore a grandi dans mon âme,  
C'est le seul désormais dont ma vie ait besoin;  
Il voit, il sent, il touche, il entend, il proclame  
Les choses de plus haut et son Dieu de plus loin!  
Pour s'élever à toi mon aile est plus rapide,



Mon esprit plus muet en toi s'anéantit!  
Ainsi plus le temple est vide,  
Plus l'écho sacré retentit!

IX. Éternité de la nature, brièveté de l'homme  
Roulez dans vos sentiers de flamme,  
Astres, rois de l'immensité!  
Insultez, écrasez mon âme  
Par votre presque éternité!  
Et vous, comètes vagabondes,  
Du divin océan des mondes  
Débordement prodigieux,  
Sortez des limites tracées,  
Et révélez d'autres pensées  
De celui qui pensa les cieux!

Triomphe, immortelle nature!  
A qui la main pleine de jours  
Prête des forces sans mesure,  
Des temps qui renaissent toujours!  
La mort retrempe ta puissance,  
Donne, ravis, rends l'existence  
A tout ce qui la puise en toi;  
Insecte éclos de ton sourire,  
Je nais, je regarde et j'expire,  
Marche et ne pense plus à moi!

Vieil océan, dans tes rivages  
Flotte comme un ciel écumant,  
Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament!  
Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive! et dis aux: tempêtes :  
Où sont les nids des nations?

Toi qui n'es pas lasse d'éclorre  
Depuis la naissance des jours.

Lève-toi, rayonnante aurore,  
Couche-toi, lève-toi toujours!  
Réfléchissez ses feux sublimes,  
Neiges éclatantes des cimes,  
Où le jour descend comme un roi!  
Brillez, brillez pour me confondre,  
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,  
Vous subsisterez plus que moi!

Et toi qui t'abaisse et t'élève  
Comme la poudre des chemins,  
Comme les vagues sûr la grève,  
Race innombrable des humains,  
Survivis au temps qui me consume,  
Engloutis-moi dans ton écume,  
Je sens moi-même mon néant,  
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie?  
Ce qu'est une goutte de pluie  
Dans les bassins de l'océan!

Vous mourez pour renaître encore,  
Vous fourmillez dans vos sillons!  
Un souffle du soir à l'aurore  
Renouvelle vos tourbillons!  
Une existence évanouie  
Ne fait pas baisser d'une vie  
Le flot de l'être toujours plein;  
Il ne vous manque quand j'expire  
Pas plus qu'à l'homme qui respire  
Ne manque un souffle de son sein!

Vous allez balayer ma cendre;  
L'homme ou l'insecte en renaîtra!  
Mon nom brûlant de se répandre  
Dans le nom commun se perdra;  
Il fut! voilà tout! bientôt même  
L'oubli couvre ce mot suprême,  
Un siècle ou deux l'auront vaincu!  
Mais vous ne pouvez, à nature!  
Effacer une créature;  
Je meurs! qu'importe? j'ai vécu!

Dieu m'a vu! le regard de vie  
S'est abaissé sur mon néant,  
Votre existence rajeunie  
A des siècles, j'eus mon instant!  
Mais dans la minute qui passe  
L'infini de temps et d'espace  
Dans mon regard s'est répété!  
Et j'ai vu dans ce point de l'être  
La même image m'apparaître  
Que vous dans votre immensité!

Distances incommensurables,  
Abîmes des monts et des cieux,  
Vos mystères inépuisables  
Se sont révélés à mes yeux!  
J'ai roulé dans mes vœux sublimes  
Plus de vagues que tes abîmes  
N'en roulent, à mer en courroux!  
Et vous, soleils aux yeux de flamme,  
Le regard brûlant de mon âme  
S'est élevé plus haut que vous!

De l'être universel, unique,  
La splendeur dans mon ombre a lui,  
Et j'ai bourdonné mon cantique  
De joie et d'amour devant lui!  
Et sa rayonnante pensée  
Dans la mienne s'est retracée,  
Et sa parole m'a connu!  
Et j'ai monté devant sa face,  
Et la nature m'a dit : Passe :  
Ton sort est sublime, il t'a vu!

Vivez donc vos jours sans mesure!  
Terre et ciel! céleste flambeau!  
Montagnes, mers, et toi, nature,  
Souris longtemps sur mon tombeau!  
Effacé du livre de vie,  
Que le néant même m'oublie!  
J'admire et ne suis point jaloux!

Ma pensée a vécu d'avance  
Et meurt avec une espérance  
Plus impérissable que vous!

#### X. Le Premier Regret

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente  
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger  
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,  
Une pierre petite, étroite, indifférente  
Aux pas distraits de l'étranger!

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes.  
Un nom que nul écho n'a jamais répété!  
Quelquefois seulement le passant arrêté,  
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,  
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,  
Dit : Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer!

Dit : Elle avait seize ans! - Oui, seize ans! et cet âge  
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant!  
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage  
Ne s'était réfléchi dans un oeil plus aimant!  
Moi seul, je la revois, telle que la pensée  
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée;  
Vivante! comme à l'heure où les yeux sur les miens,  
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,  
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,  
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,  
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,  
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,  
Me montrait dans le ciel la lune épanouie  
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,  
Et l'écume argentée; et me disait : Pourquoi  
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?

Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,  
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,  
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,  
Ces golfes couronnés de bois silencieux,  
Ces lueurs sur la côte, et ces champs sur les vagues,  
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!  
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?  
Un astre dans mon coeur s'est-il aussi levé?  
Et toi, fils du matin! dis, à ces nuits si belles  
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles?  
Puis regardant sa mère assise auprès de nous  
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer!

Que son oeil était pur, et sa lèvre candide!  
Que son ciel inondait son âme de clarté!  
Le beau lac de Némé qu'aucun souffle ne ride  
A moins de transparence et de limpidité!  
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,  
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,  
Ne voilaient son regard d'innocence rempli,  
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;  
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire,  
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,  
Sur sa lèvre entrouverte était toujours flottant,  
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!  
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,  
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage!  
Son pas insouciant, indécis, balancé,  
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,  
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,  
Echo limpide et pur de son âme enfantine,  
Musique de cette âme où tout semblait chanter,  
Egayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!  
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!

Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son coeur se grava la première;  
Comme dans l'oeil qui s'ouvre, au matin, la lumière;  
Elle ne regarda plus rien après ce jour;  
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!  
Elle me confondait avec sa propre vie,  
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie  
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,  
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieus,  
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,  
L'heure seule absorbait toute son existence;  
Avant moi cette vie était sans souvenir,  
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!  
Elle se confiait à la douce nature  
Qui souriait sur nous; à la prière pure  
Qu'elle allait, le coeur plein de joie, et non de pleurs,  
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs;  
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,  
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,  
Et sa voix me disait tout bas : Prie avec moi!  
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer!

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive  
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,  
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir  
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!  
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,  
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,  
Orne sans le ternir le liquide miroir,  
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;  
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,  
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,  
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,  
La plume à grands flocons y tombe, et la ternit,  
Comme si le vautour, ennemi de sa race,

De sa mort sur les flots avait semé la trace;  
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté  
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!  
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;  
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme  
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;  
Elle n'attendit pas un second avenir,  
Elle ne languit pas de doute en espérance,  
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;  
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,  
Dans sa première larme elle noya son coeur!  
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,  
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,  
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,  
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer!

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,  
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;  
Et le rapide oubli, second linceul des morts,  
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;  
Nul ne visite plus cette pierre effacée,  
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,  
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,  
Je demande à mon coeur tous ceux qui n'y sont plus!  
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,  
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!  
Elle fut la première, et sa douce lueur  
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon coeur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,  
Est le seul monument que lui fit la nature;

Battu des vents de mer, du soleil calciné,  
Comme un regret funèbre au coeur enraciné,  
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;  
La poudre du chemin y blanchit son feuillage,  
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés  
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés;  
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige  
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiège  
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,  
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le coeur!  
Un oiseau de tendresse et de mélancolie  
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!  
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,  
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?...

Remontez, remontez à ces heures passées!  
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer!  
Allez où va mon âme! Allez, ô mes pensées,  
Mon coeur est plein, je veux pleurer!

## XI. Novissima Verba

(ou Mon âme est triste jusqu'à la mort)

La nuit roule en silence autour de nos demeures  
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures :  
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,  
Et la brise n'a plus même un gémissement,  
Une plainte, qui dise à mon âme aussi sombre :  
Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre!  
Je n'entends au-dehors que le lugubre bruit  
Du balancier qui dit : le temps marche et te fuit;  
Au-dedans, que le pouls, balancier de la vie,  
Dont les coups inégaux dans ma tempe engourdie  
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort  
De la machine humaine a pressé le ressort,  
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,  
C'est pour mieux se briser qu'il s'élançe plus vite!

Et c'est donc là le terme! - Ah! s'il faut une fois  
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,



C'est alors! c'est avant qu'une terre glacée  
Engloutisse avec lui sa dernière pensée!  
C'est à cette heure même où, prête à s'exhaler,  
Toute âme a son secret qu'elle veut révéler,  
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,  
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,  
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,  
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit!  
Que laissons-nous, ô vie, hélas! quand tu t'envoles?

Rien, que ce léger bruit des dernières paroles,  
Court écho de nos pas, pareil au bruit plaintif  
Que fait en palpitant la voile de l'esquif,  
Au murmure d'une eau courante et fugitive,  
Qui gémit sur sa pente et se plaint à sa rive;  
Ah! donnons-nous du moins ce charme consolant  
D'entendre murmurer ce souffle en l'exhalant!  
Parlons! puisqu'un vain son que suit un long silence  
Est le seul monument de toute une existence,  
La pierre qui constate une vie ici-bas!  
Comme ces marbres noirs qu'on élève au trépas,  
Dans ces champs, du cercueil solitaire domaine,  
Qui marquent d'une date une poussière humaine,  
Et disent à notre oeil de néant convaincu :  
Un homme a passé là! cette argile a vécu!

Paroles, faible écho qui trompez le génie!  
Enfancement sans fruit! douloureuse agonie  
De l'âme consumée en efforts impuissants,  
Qui veut se reproduire au moins dans ses accents,  
Et qui, lorsqu'elle croit contempler son image,  
Vous voit évanouir en fumée, en nuage!  
Ah! moins aujourd'hui servez mieux ma douleur!  
Condensez-vous, semblable à l'ardente vapeur  
Qui, s'élevant le soir des sommets de la terre,  
Se condense en nuée et jaillit en tonnerre;  
Comme l'eau des torrents, parole, amasse-toi!  
Afin de révéler ce qui s'agite en moi!  
Pour dire à cet abîme appelé vie ou tombe,  
A la nuit d'où je sors, à celle où je retombe,  
A ce je ne sais quoi qui m'envie un instant;

Pour lui dire à mon tour, sans savoir s'il m'entend :  
Et moi je passe aussi parmi l'immense foule  
D'êtres créés, détruits, qui devant toi s'écoule;  
J'ai vu, pensé, senti, souffert, et je m'en vais,  
Ebloui d'un éclair qui s'éteint pour jamais,  
Et saluant d'un cri d'horreur ou d'espérance  
La rive que je quitte et celle où je m'élançe,  
Comme un homme jugé, condamné sans retour  
A se précipiter du sommet d'une tour,  
Au moment formidable où son pied perd la cime,  
D'un cri de désespoir remplit du moins l'abîme!

J'ai vécu; c'est-à-dire à moi-même inconnu  
Ma mère en gémissant m'a jeté faible et nu;  
J'ai compté dans le ciel le coucher et l'aurore  
D'un astre qui descend pour remonter encore,  
Et dont l'homme, qui s'use à les compter en vain,  
Attend, toujours trompé, toujours un lendemain;  
Mon âme a, quelques jours, animé de sa vie  
Un peu de cette fange à ces sillons ravie,  
Qui répugnait à vivre et tendait à la mort,  
Faisait pour se dissoudre un éternel effort,  
Et que par la douleur je retenais à peine;  
La douleur! noeud fatal, mystérieuse chaîne,  
Qui dans l'homme étonné réunit pour un jour  
Deux natures luttant dans un contraire amour  
Et dont chacune à part serait digne d'envie,  
L'une dans son néant et l'autre dans sa vie,  
Si la vie et la mort ne sont pas même, hélas!  
Deux mots créés par l'homme et que Dieu n'entend pas?  
Maintenant ce lien que chacun d'eux accuse,  
Prêt à se rompre enfin sous la douleur qui l'use,  
Laisse s'évanouir comme un rêve léger  
L'inexplicable tout qui veut se partager;  
Je ne tenterai pas d'en renouer la trame,  
J'abandonne à leur chance et mes sens et mon âme :  
Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté!  
Adieu, monde fuyant! nature, humanité,  
Vaine forme de l'être, ombre d'un météore,  
Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore!  
Oui, je te connais trop, ô vie! et j'ai goûté

Tous tes flots d'amertume et de félicité,  
Depuis les doux flocons de la brillante écume  
Qui nage aux bords dorés de ta coupe qui fume,  
Quand l'enfant enivré lui sourit, et croit voir  
Une immortalité dans l'aurore et le soir,  
Ou que brisant ses bords contre sa dent avide  
Le jeune homme d'un trait la savoure et la vide  
Jusqu'à la lie épaisse et fade que le temps  
Dépose au fond du vase et mêle aux flots restants,  
Quand de sa main tremblante un vieillard la soulève  
Et par seule habitude en répugnant l'achève;  
Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort!  
Un fleuve qui se perd au sable dont il sort,  
Une dérision d'un être habile à nuire,  
Qui s'amuse sans but à créer pour détruire,  
Et qui de nous tromper se fait un divin jeu!  
Ou plutôt, n'es-tu pas une échelle de feu  
Dont l'échelon brûlant s'attache au pied qui monte,  
Et qu'il faut cependant que tout mortel affronte?

Que tu sais bien dorer ton magique lointain!  
Qu'il est beau l'horizon de ton riant matin!  
Quand le premier amour et la fraîche espérance  
Nous entrouvrent l'espace où notre âme s'élance  
N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,  
Et que d'un seul objet notre coeur enchanté  
Dit comme Roméo : « Non, ce n'est pas l'aurore!  
Aimons toujours! l'oiseau ne chante pas encore! »  
Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant;  
Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant!  
De ce point de la vie où l'on en sent le terme  
On voit s'évanouir tout ce qu'elle renferme;  
L'espérance reprend son vol vers l'Orient;  
On trouve au fond de tout le vide et le néant;  
Avant d'avoir goûté l'âme se rassasie;  
Jusque dans cet amour qui peut créer la vie  
On entend une voix : Vous créez pour mourir!  
Et le baiser de feu sent un frisson courir!  
Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,  
Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,  
Quand la vie une fois a perdu son erreur,

Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur!

Amour, être de l'être! amour, âme de l'ame!  
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme!  
Nul brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser  
N'eût sacrifié plus pour t'immortaliser!  
Nul ne désira plus dans l'autre âme qu'il aime  
De concentrer sa vie en se perdant soi-même,  
Et dans un monde à part de toi seul habité  
De se faire à lui seul sa propre éternité!  
Femmes! anges mortels! création divine!  
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!  
Je le dis à cette heure, heure de vérité,  
Comme je l'aurais dit, quand devant la beauté  
Mon coeur épanoui qui se sentait éclore  
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore!  
Je ne regrette rien de ce monde que vous!  
Ce que la vie humaine a d'amer et de doux,  
Ce qui la fait brûler, ce qui trahit en elle  
Je ne sais quel parfum de la vie immortelle,  
C'est vous seules! Par vous toute joie est amour!  
Ombre des biens parfaits du céleste séjour,  
Vous êtes ici-bas la goutte sans mélange  
Que Dieu laissa tomber de la coupe de l'ange!  
L'étoile qui brillant dans une vaste nuit  
Dit seule à nos regards qu'un autre monde luit!  
Le seul garant enfin que le bonheur suprême,  
Ce bonheur que l'amour puise dans l'amour même,  
N'est pas un songe vain créé pour nous tenter,  
Qu'il existe, ou plutôt qu'il pourrait exister  
Si, brûlant à jamais du feu qui nous dévore,  
Vous et l'être adoré dont l'âme vous adore,  
L'innocence, l'amour, le désir, la beauté,  
Pouvaient ravir aux dieux leur immortalité!

Quand vous vous desséchez sur le coeur qui vous aime,  
Ou que ce coeur flétri se dessèche lui-même,  
Quand le foyer divin qui brûle encore en nous  
Ne peut plus rallumer sa flamme éteinte en vous,  
Que nul sein ne bat plus quand le nôtre soupire,  
Que nul front ne rougit sous notre oeil qu'il attire,

Et que la conscience avec un cri d'effroi  
Nous dit : Ce n'est plus toi qu'elles aiment en toi!  
Alors, comme un esprit exilé de sa sphère  
Se résigne en pleurant aux ombres de la terre,  
Détachant de vos pas nos yeux voilés de pleurs,  
Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos coeurs;  
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,  
Adorent un écho qu'ils appellent la gloire;  
Ceux-ci de la faveur assiègent les sentiers,  
Et veulent au néant arriver les premiers!  
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,  
Pour mourir tout vivants assoupissent leur âme;  
D'autres, accumulant pour enfouir encor;  
Recueillent dans la fange une poussière d'or;  
Mais mon oeil a percé ces ombres de la vie;  
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,  
Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,  
N'ont pesé dans mon coeur un soupir de l'amour,  
D'un de ses souvenirs même effacé la trace,  
Ni de mon âme une heure agité la surface,  
Pas plus que le nuage ou l'ombre des rameaux  
Ne ride en s'y peignant la surface des eaux.  
Après l'amour éteint si je vécus encore,  
C'est pour la vérité, soif aussi qui dévore!

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité,  
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté?  
À moi, comme aux esprits fameux de tous les âges  
Que l'ignorance humaine, hélas! appela sages,  
Tandis qu'au fond du coeur riant de leur vertu,  
Ils disaient en mourant : Science, que sais-tu?

Ah! si ton pur rayon descendait sur la terre,  
Nous tomberions, frappés comme par le tonnerre!  
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs;  
C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs!  
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre,  
La vérité toujours a nos erreurs pour ombre,  
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit  
Qu'un autre jour salue, adore et puis maudit!

Avez-vous vu, le soir d'un jour mêlé d'orage,  
Le soleil qui descend de nuage en nuage,  
A mesure qu'il baisse et retire le jour  
De ses reflets de feu les dorer tour à tour?  
L'oeil les voit s'enflammer sous son disque qui passe,  
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace;  
Le voilà! dites-vous, dans la blanche toison  
Que le souffle du soir balance à l'horizon!  
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate!  
Non, non, c'est lui qui teint ces flocons d'écarlate!  
Non, c'est lui qui, trahi par ce flux de clarté,  
A fendu d'un rayon ce nuage argenté!  
Voile impuissant! le jour sous l'obstacle étincelle!  
C'est lui! la nue est pleine et la pourpre en ruisselle!  
Et tandis que votre oeil à cette ombre attaché  
Croit posséder enfin l'astre déjà couché,  
La nue à vos regards fond et se décolore;  
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore;  
Vous le cherchez plus loin, déjà, déjà trop tard!  
Le soleil est toujours au-delà du regard!  
Et le suivant en vain de nuage en nuage,  
Non, ce n'est jamais lui, c'est toujours son image!  
Voilà la vérité! Chaque siècle à son tour  
Croit soulever son voile et marcher à son jour,  
Mais celle qu'aujourd'hui notre ignorance adore  
Demain n'est qu'un nuage; une autre est près d'éclore!  
À mesure qu'il marche et la proclame en vain,  
La vérité qui fuit trompe l'espoir humain,  
Et l'homme qui la voit dans ses reflets sans nombre  
En croyant l'embrasser n'embrasse que son ombre!  
Mais les siècles déçus sans jamais se lasser  
Effacent leur chemin pour le recommencer!

La vérité complète est le miroir du monde;  
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde,  
Il s'y voit face à face, et seul il peut s'y voir;  
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir,  
Il se brise en éclats sous la main des plus sages,  
Et ses fragments épars sont le jouet des âges!  
Chaque siècle, chaque homme, assemblant ses débris,  
Dit : Je réunirai ces lueurs des esprits,

Et, dans un seul foyer concentrant la lumière,  
La nature à mes yeux paraîtra tout entière!  
Il dit, il croit, il tente, il rassemble en tous lieux  
Les lumineux fragments d'un tout mystérieux,  
D'un espoir sans limite en rêvant il s'embrase,  
Des systèmes humains il élargit la base,  
Il encadre au hasard, dans cette immensité,  
Système, opinion, mensonge, vérité!  
Puis, quand il croit avoir ouvert assez d'espace  
Pour que dans son foyer l'infini se retrace,  
Il y plonge ébloui ses avides regards,  
Un jour foudroyant sort de ces morceaux épars!  
Mais son oeil, partageant l'illusion commune,  
Voit mille vérités où Dieu n'en a mis qu'une!  
Ce foyer, où le tout ne peut jamais entrer,  
Disperse les lueurs qu'il devait concentrer,  
Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent,  
Ses rayons divergents se croisent et se brisent,  
L'homme brise à son tour son miroir en éclats,  
Et dit en blasphémant : Vérité, tu n'es pas!

Non, tu n'es pas en nous! tu n'es que dans nos songes!  
Le fantôme changeant de nos propres mensonges!  
Le reflet fugitif de quelque astre lointain  
Que l'homme croit saisir et qui fond sous sa main!  
L'écho vide et moqueur des mille voix de l'homme,  
Qui nous répond toujours par le mot qu'on te nomme!  
Ta poursuite insensée est sa dernière erreur!  
Mais ce vain désir même a tari dans mon coeur  
Je ne cherche plus rien à tes clartés funèbres,  
Je m'abandonne en paix à ces flots de ténèbres,  
Comme le nautonier, quand le pôle est perdu,  
Quand sur l'étoile même un voile est étendu,  
Laisant flotter la barre au gré des vagues sombres,  
Croise les bras et siffle, et se résigne aux ombres,  
Sûr de trouver partout la ruine et la mort,  
Indifférent au moins par quel vent, sur quel bord!

Ah! si vous paraissiez sans ombre emblème, et sans  
Source de la lumière et toi lumière même,  
Âme de l'infini, qui resplendit de toi!

Si, frappés seulement d'un rayon de ta foi,  
Nous te réfléchissions dans notre intelligence,  
Comme une mer obscure où nage un disque immense,  
Tout s'évanouirait devant ce pur soleil,  
Comme l'ombre au matin, comme un songe au réveil;  
Tout s'évaporerait sous le rayon de flamme,  
La matière, et l'esprit, et les formes, et l'âme,  
Tout serait pour nos yeux, à ta pure clarté,  
Ce qu'est la pâle image à la réalité!  
La vie, à ton aspect, ne serait plus la vie,  
Elle s'élèverait triomphante et ravie,  
Ou, si ta volonté comprimait son transport,  
Elle ne serait plus qu'une éternelle mort!  
Malgré le voile épais qui te cache à ma vue,  
Voilà, voilà mon mal! c'est ta soif qui me tue!  
Mon âme n'est vers toi qu'un éternel soupir,  
Une veille que rien ne peut plus assoupir;  
Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore,  
Et si tu m'apparais! tu vois, je meurs encore!  
Et de mon impuissance à la fin convaincu,  
Me voilà! demandant si j'ai jamais vécu,  
Touchant au terme obscur de mes courtes années,  
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées,  
Aussi surpris de vivre, aussi vide, aussi nu,  
Que le jour où l'on dit : Un enfant m'est venu!  
Prêt à rentrer sous l'herbe, à tarir, à me taire,  
Comme le filet d'eau qui, surgi de la terre,  
Y rentre de nouveau par la terre englouti  
À quelques pas du sol dont il était sorti!  
Seulement, cette eau fuit sans savoir qu'elle coule;  
Ce sable ne sait pas où la vague le roule;  
Ils n'ont ni sentiment, ni murmure, ni pleurs,  
Et moi, je vis assez pour sentir que je meurs!  
Mourir! ah! ce seul mot fait horreur de la vie!  
L'éternité vaut-elle une heure d'agonie?  
La douleur nous précède, et nous enfante au jour,  
La douleur à la mort nous enfante à son tour!  
Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,  
Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,  
En ajoutant aux jours de longs jours à venir,  
Mais, en les retranchant de mon court avenir,



Je dis : Un jour de plus, un jour de moins; l'aurore  
Me retranche un de ceux qui me restaient encore;  
Je ne les attends plus, comme dans mon matin,  
Pleins, brillants, et dorés des rayons du lointain,  
Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides  
Comme une urne fêlée et dont les flancs arides  
Laissent fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en vain  
Passé sans souvenir, présent sans lendemain,  
Et je sais que le jour est semblable à la veille,  
Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,  
Et j'envie au tombeau le long sommeil qu'il dort  
Et mon âme est déjà triste comme la mort!

Triste comme la mort? Et la mort souffre-t-elle?  
Le néant se plaint-il à la nuit éternelle?  
Ah! plus triste cent fois que cet heureux néant  
Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant!  
Mon âme est une mort qui se sent et se souffre;  
Immortelle agonie! abîme, immense gouffre,  
Où la pensée en vain cherchant à s'engloutir  
En se précipitant ne peut s'anéantir!  
Un songe sans réveil! une nuit sans aurore,  
Un feu sans aliment qui brûle et se dévore!...  
Une cendre brûlante où rien n'est allumé,  
Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé;  
Un délire sans terme, une angoisse éternelle!  
Mon âme avec effroi regarde derrière elle,  
Et voit son peu de jours, passés, et déjà froids  
Comme la feuille sèche autour du tronc des bois;  
Je regarde en avant, et je ne vois que doute  
Et ténèbres, couvrant le terme de la route!  
Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi,  
C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi!  
Chaque parole emporte un lambeau de ma vie;  
L'homme ainsi s'évapore et passe; et quand j'appuie,  
Sur l'instabilité de cet être fuyant,  
À ses tortures près tout semblable au néant,  
Sur ce moi fugitif insoluble problème  
Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,  
Insecte d'un soleil par un rayon produit,  
Qui regarde une aurore et rentre dans sa nuit,

Et que sentant en moi la stérile puissance  
D'embrasser l'infini dans mon intelligence,  
J'ouvre un regard de dieu sur la nature et moi,  
Que je demande à tout : Pourquoi? pourquoi? pourquoi?  
Et que pour seul éclair, et pour seule réponse  
Dans mon second néant je sens que je m'enfonce,  
Que je m'évanouis en regrets superflus,  
Qu'encore une demande et je ne serai plus!!!  
Alors je suis tenté de prendre l'existence  
Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,  
De lui parler sa langue! et semblable au mourant  
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,  
D'abîmer ma raison dans un dernier délire,  
Et de finir aussi par un éclat de rire!

Ou de dire : Vivons! et dans la volupté,  
Soyons ce peu d'instant au néant disputé!  
Le soir vient! dérobons quelques heures encore  
Au temps qui nous les jette et qui nous les dévore;  
Enivrons-nous du moins de ce poison humain  
Que la mort nous présente en nous cachant sa main!  
Jusqu'aux bords de la tombe il croît encor des roses,  
De naissantes beautés pour le désir écloses,  
Dont le coeur feint l'amour, dont l'oeil sait l'imiter,  
Et que l'orgueil ou l'or font encor palpiter!  
Plongeons-nous tout entiers dans ces mers de délices;  
Puis, au premier dégoût trouvé dans ces calices,  
Avant l'heure, où les sens de l'ivresse lassés  
Font monter l'amertume et disent : C'est assez!  
Voilà la coupe pleine où de son ambrosie  
Sous les traits du sommeil la mort éteint la vie!  
Buvons; voilà le flot qui ne fera qu'un pli  
Et nous recouvrira d'un éternel oubli,  
Glissons-y; dérobons sa proie à l'existence!  
À la mort sa douleur, au destin sa vengeance,  
Ces langueurs que la vie au fond laisse croupir,  
Et jusqu'au sentiment de son dernier soupir;  
Et, fût-il un réveil même à ce dernier somme,  
Défions le destin de faire pis qu'un homme!

Mais cette lâche idée, où je m'appuie en vain,

N'est qu'un roseau pliant qui fléchit sous ma main!  
Elle éclaire un moment le fond du précipice,  
Mais comme l'incendie éclaire l'édifice,  
Comme le feu du ciel dans le nuage errant  
Éclaire l'horizon, mais en le déchirant!  
Ou comme la lueur lugubre et solitaire  
De la lampe des morts qui veille sous la terre,  
Éclaire le cadavre aride et desséché  
Et le ver du sépulcre à sa proie attaché.

Non! dans ce noir chaos, dans ce vide sans terme,  
Mon âme sent en elle un point d'appui plus ferme,  
La conscience! instinct d'une autre vérité,  
Qui guide par sa force et non par sa clarté,  
Comme on guide l'aveugle en sa sombre carrière,  
Par la voix, par la main, et non par la lumière.  
Noble instinct! conscience! ô vérité du coeur!  
D'un astre encor voilé prophétique chaleur!  
Tu m'annonces toi seule en tes mille langages  
Quelque chose qui luit derrière ces nuages!  
Dans quelque obscurité que tu plonges mes pas,  
Même au fond de ma nuit tu ne t'égares pas!  
Quand ma raison s'éteint ton flambeau luit encore!  
Tu dis ce qu'elle tait; tu sais ce qu'elle ignore;  
Quand je n'espère plus, l'espérance est ta voix;  
Quand je ne crois plus rien, tu parles et je crois!

Et ma main hardiment brise et jette loin d'elle  
La coupe des plaisirs, et la coupe mortelle;  
Et mon âme qui veut vivre et souffrir encor  
Reprend vers la lumière un généreux essor,  
Et se fait dans l'abîme où la douleur la noie  
De l'excès de sa peine une secrète joie;  
Comme le voyageur parti dès le matin,  
Qui ne voit pas encor le terme du chemin,  
Trouve le ciel brûlant, le jour long, le sol rude,  
Mais fier de ses sueurs et de sa lassitude,  
Dit en voyant grandir les ombres des cyprès :  
J'ai marché si longtemps que je dois être près!  
A ce risque fatal, je vis, je me confie;  
Et dût ce noble instinct, sublime duperie,

Sacrifier en vain l'existence à la mort,  
J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort!  
A dire, en répandant au seuil d'un autre monde  
Mon coeur comme un parfum et mes jours comme une onde :  
Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur,  
L'espérance un dé faux qui trompe la douleur,  
Et si, dans cette lutte où son regard m'anime,  
Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime?  
Alors, semblable à l'ange envoyé du Très-Haut  
Qui vint sur son fumier prendre Job en défaut,  
Et qui, trouvant son mur plus fort que ses murmures,  
Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures;  
Le souvenir de Dieu descend, et vient à moi,  
Murmure à mon oreille, et me dit : Lève-toi!  
Et ravissant mon âme à son lit de souffrance,  
Sous les regards de Dieu l'emporte et la balance;  
Et je vois l'infini poindre et se réfléchir  
Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir;  
Il répand ses rayons et voilà la nature;  
Les concentre, et c'est Dieu; lui seul est sa mesure,  
Il puise sans compter les êtres et les jours  
Dans un être et des temps qui débordent toujours;  
Puis les rappelle à soi comme une mer immense  
Qui retire sa vague et de nouveau la lance,  
Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin  
Ce flux et ce reflux de l'océan divin!  
Leur grandeur est égale et n'est pas mesurée,  
Par leur vile matière ou leur courte durée;  
Un monde est un atome à son immensité,  
Un moment est un siècle à son éternité,  
Et je suis, moi poussière à ses pieds dispersée,  
Autant que les soleils, car je suis sa pensée!  
Et chacun d'eux reçoit la loi qu'il lui prescrit,  
La matière en matière et l'esprit en esprit!  
Graviter est la loi de ces globes de flamme;  
Souffrir pour expier est le destin de l'âme;  
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux,  
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.  
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice;  
Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice;  
Sur ce rocher sanglant où l'arbre en fut planté

Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité,  
Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère,  
Après avoir parlé, voulut quitter la terre, ,  
Il ne couronna pas son front pâle et souffrant  
Des roses que Platon respirait en mourant;  
Il ne fit point descendre une échelle de flamme  
Pour monter triomphant par les degrés de l'âme  
Son échelle céleste, à lui, fut une croix,  
Et son dernier soupir, et sa dernière voix  
Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse,  
Tout semblable à celui que ma bouche prononcel...  
Car il ne lui restait que le doute à souffrir,  
Cette mort de l'esprit qui doit aussi mourir!...

Ou bien de ces hauteurs rappelant ma pensée,  
Ma mémoire ranime une trace effacée,  
Et de mon coeur trompé rapprochant le lointain,  
A mes soirs pâlistants rend l'éclat du matin,  
Et de ceux que j'aimais l'image évanouie  
Se lève dans mon âme; et je revis ma vie!

.....

Un jour, c'était aux bords où les mers du midi  
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,  
Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde  
Des doux vallons d'Enna fait le jardin du monde;  
C'était aux premiers jours de mon précoce été,  
Quand le coeur porte en soi son immortalité,  
Quand nulle feuille encor par l'orage jaunie  
N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie,  
Quand chaque battement qui soulève le coeur  
Est un immense élan vers un vague bonheur,  
Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place,  
Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,  
Et que le coeur plus fort que ses émotions  
Respire hardiment le vent des passions,  
Comme au réveil des flots la voile du navire  
Appelle l'ouragan, palpite, et le respire!  
Et je ne connaissais de ce monde enchanté  
Que le coeur d'une mère et l'oeil d'une beauté;  
Et j'aimais; et l'amour, sans consumer mon âme,

Dans une âme de feu réfléchissait sa flamme,  
Comme ce mont brillant que nous voyions fumer  
Embrasait cette mer, mais sans la consumer!  
Et notre amour était beau comme l'espérance,  
Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.

Et son nom? - Eh! qu'importe un nom! Elle n'est plus  
Qu'un souvenir planant dans un lointain confus,  
Dans les plis de mon coeur une image cachée,  
Ou dans mon oeil aride une larme séchée!  
Et nous étions assis à l'heure du réveil,  
Elle et moi, seuls, devant la mer et le soleil,  
Sous les pieds tortueux des châtaigniers sauvages  
Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages;  
Et le jour se levait aussi dans notre coeur,  
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur;  
Les brises, qui du pin touchaient les larges faîtes,  
Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes,  
Par l'aurore attiédies les purs souffles des airs  
En vagues de parfum montaient du lit des mers,  
Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées  
Des flots sur les rochers les clameurs étouffées,  
Des chants confus d'oiseaux et des roucoulements,  
Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnements,  
Mille bruits dont partout la solitude est pleine,  
Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine,  
Témoignages de vie et de félicité,  
Qui disaient : Tout est vie, amour et volupté!  
Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne,  
La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne,  
Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,  
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son!

Et nos yeux descendaient d'étages en étages,  
Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,  
Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord  
D'une frange ondoyante y dessinait le bord,  
Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,  
Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles;  
Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux,  
Rasant le flot de l'aile ainsi que des oiseaux,

Et quelques-uns, glissant le long des hautes plages,  
Mêlaient leurs mâts tremblants aux arbres des rivages,  
Et jusqu'à ces sommets on entendait monter  
Les voix des matelots que le flot fait chanter!  
Et l'horizon noyé dans des vapeurs vermeilles  
S'y perdait; et mes yeux plongés dans ces merveilles,  
S'égarant jusqu'aux bords de ce miroir si pur,  
Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,  
Puis venaient, éblouis, se reposer encore  
Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,  
Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,  
Où mon délire encor se redoublait du sien!  
Et nous étions en paix avec cette nature,  
Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,  
Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer;  
Et toute notre vie était un seul aimer!  
Et notre âme, limpide et calme comme l'onde,  
Dans la joie et la paix réfléchissait le monde;  
Et les traits concentrés dans ce brillant milieu  
Y formaient une image, et l'image était... Dieu!  
Et cette idée, ainsi dans nos coeurs imprimée,  
N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,  
Comme l'orbe éclatant du céleste soleil,  
Qui flotte terne et froid dans l'océan vermeil,  
Mais vivante, et brillante, et consumant notre âme,  
Comme sort du bûcher une odorante flamme!  
Et nos coeurs embrasés en soupirs s'exhalèrent,  
Et nous voulions lui dire... et nos coeurs seuls parlaient;  
Et qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image  
De ce Dieu pâlerait sous l'ombre du nuage,  
Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui,  
Et que le désespoir pouvait douter de lui?  
J'aurais ri dans mon coeur de ma crainte insensée,  
Ou j'aurais eu pitié de ma propre pensée!  
Et les jours ont passé courts comme le bonheur,  
Et les ans ont brisé l'image dans mon coeur,  
Tout s'est évanoui!... mais le souvenir reste  
De l'apparition matinale et céleste  
Et comme ces mortels des temps mystérieux  
Que visitaient jadis des envoyés des cieux,  
Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,

S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière,  
Au rayon pâissant, de mon soir obscurci,  
Je dis : J'ai vu mon Dieu; je puis mourir aussi!  
Mais celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage  
N'a pas fait le miroir pour y briser l'image!

Et sûr de l'avenir, je remonte au passé;  
Quel est sur ce coteau du matin caressé,  
Au bord de ces flots bleus qu'un jour du matin dore,  
Ce toit champêtre et seul d'où rejaillit l'aurore?  
La fleur du citronnier l'embaume, et le cyprès  
L'enveloppe au couchant d'un rempart sombre et frais,  
Et la vigne, y couvrant de blanches colonnades,  
Court en festons joyeux d'arcades en arcades!  
La colombe au col noir roucoule sur les toits,  
Et sur les flots dormants se répand une voix,  
Une voix qui cadence une langue divine,  
Et d'un accent si doux que l'amour s'y devine.  
Le portique au soleil est ouvert; une enfant  
Au front pur, aux yeux bleus, y guide en triomphant  
Un lévrier folâtre aussi blanc que la neige,  
Dont le regard aimant la flatte et la protège;  
De la plage voisine ils prennent le sentier  
Qui serpente à travers le myrte et l'églantier;  
Une barque non loin, vide et légère encore,  
Ouvre déjà sa voile aux brises de l'aurore,  
Et berçant sur leurs bancs les oisifs matelots,  
Semble attendre son maître, et bondit sur les flots.

## XII. La Mort de Jonathas, fils de Saül

La scène représente un champ de bataille jonché de morts.  
Il est nuit.

### SCÈNE IV

Jonathas blessé, soutenu par un vieillard, son écuyer,  
entre par le côté opposé à la scène.

JONATHAS; ESDRAS, écuyer de Jonathas.



JONATHAS, avançant avec peine.

Où sommes-nous, Esdras? où conduis-tu mes pas?  
Laisse-moi! - Tous tes soins ne me sauveront pas :  
Mon sang coule à longs flots; - mes yeux s'appesantissent,  
Et mes genoux sans force à chaque pas fléchissent!

ESDRAS, s'efforçant de le conduire plus loin.

Rappelez, ô mon fils, un reste de chaleur!  
Ne tombez pas vivant dans les mains du vainqueur!  
Encore quelques pas!

JONATHAS, essayant en vain de marcher.

Ma force m'abandonne;  
Sous la main du trépas mon coeur serré frissonne :  
C'en est fait! je succombe!

ESDRAS, désespéré.

O mortelle douleur!  
Il tombe! et je n'ai pu prévenir son malheur,  
A mon maître expirant donner des soins utiles,  
Ni d'un fardeau si cher charger mes bras débiles!  
Ah! malheureux vieillard! loin de le secourir,  
Hélas! à ses côtés tu ne peux que mourir.

JONATHAS, avec effort.

Écoute, cher Esdras, ma dernière prière :  
Si cette nuit fatale... épargne au moins mon père,  
Raconte-lui ma mort; dis-lui que Jonathas  
N'est pas tombé sans gloire en ses premiers combats.  
Dis-lui que pour David j'implore sa clémence,  
Que le Seigneur sur moi venge son innocence,

Que je meurs sans me plaindre, et qu'en le bénissant,  
Pour son peuple et pour lui j'ai versé tout mon sang!

ESDRAS, baigné de larmes.

Quoi! je verrais mourir celui que j'ai vu naître?  
Ai-je donc trop vécu pour survivre à mon maître?  
O douleur! - Mais le ciel peut prolonger vos jours.  
Si l'aurore vers nous ramenait du secours?  
Si quelque fugitif, aidant mon bras débile,  
Vous portait avec moi vers un plus sûr asile?  
J'écoute. - Mais partout un silence de mort!...

JONATHAS.

Va! je n'attends plus rien des hommes ni du sort :  
Si seulement, ah Dieu! si je pouvais encore  
Étanter d'un peu d'eau la soif qui me dévore!

ESDRAS, parcourant la scène.

Hélas! j'en cherche en vain. Dans ces arides lieux,  
Nulle fontaine, ô ciel! ne réjouit mes yeux;  
D'aucune source au loin je n'entends le murmure;  
Pas une goutte d'eau sur la pâle verdure!

JONATHAS.

Eh bien! tiens, prends mon casque, et là, dans le vallon,  
Descends, et remplis-le des ondes du Cédron.

ESDRAS, prenant le casque et s'éloignant.

Faut-il le laisser seul? O tardive vieillesse!  
O Dieu! rends à mes pas la force et la vitesse!

## SCÈNE V

JONATHAS, seul.

Dérobez-moi, Seigneur, aux yeux des Philistins!  
Ne laissez pas tomber mes restes dans leurs mains;  
Ne livrez pas mes os à la terre étrangère;  
Laissez au moins nia cendre à mon malheureux père!  
Mon père. Ah! qu'ai-je dit? Dans ce moment, hélas!  
Il tombe, il meurt peut-être en nommant Jonathas!  
Où donc était David?... Michol, soeur adorée,  
Combien tu pleureras ma mort prématurée!...  
Le Seigneur l'a voulu! béni soit le Seigneur!...  
Esdras!... Il ne vient pas... Une molle langueur  
Efface par degrés ma mémoire et mes peines;  
Un calme inattendu se répand dans mes veines;  
Mes yeux appesantis succombent au sommeil.  
Esdras viendra trop tard... Seigneur!... sois mon réveil!

Il s'endort étendu au pied d'un arbre.

## SCÈNE VI

JONATHAS, endormi; SAÛL, fugitif, arrivant  
lentement sur la scène sans voir son fils.

SAÛL.

Où fuir?... où retrouver dans ces ombres funestes  
De mes guerriers détruits les déplorables restes?  
Sous le fer ennemi sont-ils donc tombés tous?  
Et moi qui les bravais, seul j'échappe à leurs coups!...

Il cherche à reconnaître le lieu où il se trouve.

Où suis-je?... C'est le camp : voici ces mêmes tentes,  
Muettes maintenant, naguère si bruyantes!...  
Peuple qu'entre mes mains le ciel avait remis,  
C'est donc là ce retour que je t'avais promis?  
Qu'un moment a changé ton héros et ton maître!  
D'une heure à l'autre, ô ciel! qui peut le reconnaître?  
Où sont tous tes enfants, dont les cris belliqueux  
Réjouissaient mon camp? - Je te reviens sans eux!  
Seul je vis! - et le ciel, constant à me poursuivre,  
M'arrache le triomphe et me condamne à vivre!  
Et je vivrais! - ô honte! - et je viendrais m'offrir  
A la pitié d'un peuple ardent à m'avilir?  
A l'orgueilleux dédain des fils du sanctuaire?  
Lâches, qu'enhardirait l'excès de ma misère,  
Et qui, sur mes malheurs mesurant leur affront,  
D'un, reste de bandeau dépouilleraient mon front!  
Non, non! plutôt cent fois de ma main forcenée,  
Moi-même, en roi du moins, faire ma destinée,  
Et, puisque Dieu l'emporte et qu'il est le plus fort,  
Chercher contre sa haine un abri dans la mort!

Il tire son épée.

Frappons! - Mais Jonathas peut-être vit encore?  
Faut-il l'abandonner au rival qui l'abhorre?  
Comment ce faible enfant, de traîtres entouré,  
Sortirait-il du piège à ses pas préparé?  
Que recueillera-t-il de mon triste héritage?  
Un trône s'écroulant, la honte et l'esclavage!  
Non, non! bravons pour lui les derniers coups du sort!  
Vivons, puisqu'il le faut pour prévenir sa mort!  
Malgré le ciel, encor conservons l'espérance!  
Aux destins, jusqu'au bout, opposons ma constance;  
Et, s'il me faut tomber, eh bien! tombant en roi,  
Que toute ma maison s'engloutisse avec moi!

Saül cherche une issue, et s'approche du sycomore au pied  
duquel son fils est étendu et endormi.

Mais où porter mes pas? - où le chercher? - L'aurore

Sur ces sommets sanglants ne brille point encore :  
Qui sait si ses rayons ne me montreront pas  
Parmi des morts... Grand Dieu! sauve au moins Jonathas!

JONATHAS, à ce mot se réveillant, à demi-voix.

Où suis-je? Quelle voix m'a nommé?

SAÛL, étonné.

Qui soupire?

Parle! qui que tu sois, que fais-tu là?

Il s'approche précipitamment de l'arbre.

JONATHAS.

J'expire.

SAÛL, éperdu.

Quels accents!

JONATHAS.

C'est Saül!...

SAÛL, éperdu.

Est-il vrai? Jonathas!

JONATHAS.

C'est moi!

SAÛL, se précipitant sur son fils.

Je te retrouve!

JONATHAS.

Et je meurs dans vos bras!  
Mais, avant de fermer mes yeux à la lumière,  
Que le ciel soit loué! j'ai pu bénir mon père.

SAÛL.

Que vois-je! O malheureux, il nage dans son sang!  
C'est donc ainsi, grand Dieu, que ta main me le rend!  
Quel monstre l'a frappé? N'est-il plus d'espérance?  
Faut-il mourir aussi?

JONATHAS.

Vivez pour ma vengeance!  
Vivez! n'espérez pas de conserver mes jours,  
L'instant où je vous parle en achève le cours.  
Accordez-moi du moins une dernière grâce :  
Que d'un fils expirant David prenne la place!  
Dieu le chérit, et Dieu rejette votre fils :  
Respectons ses décrets! je meurs et les bénis!

SAÛL.

Quoi! ce nom détesté dans ta bouche est encore?  
Dieu le chérit!... Eh bien! c'est pourquoi je l'abhorre!  
C'est pour lui que de Dieu les décrets inhumains  
Ont brisé cette nuit mon sceptre dans mes mains;  
C'est pour lui que tu meurs, c'est pour lui que je tombe;  
C'est lui qui doit fonder son trône sur ta tombe!  
Et tu veux... Ah! plutôt dans son sein abhorré  
Que ne puis-je plonger ce fer désespéré,

L'en retirer fumant pour l'y plonger encore,  
Voir couler dans le tien tout ce sang que j'abhorre,  
Et, lorsque sous mes coups son sang aurait coulé,  
Me frapper à mon tour, et mourir consolé!

Un moment de silence.

Mais je ne verrai pas son supplice! - Le lâche  
Laisse tout faire au ciel; il triomphe et se cache!  
Il craint ce bras débile : il attend pour venir  
Qu'un traître de ma perte aille le prévenir!  
Qu'il vienne, il en est temps, saisir cette couronne  
Qui tombe de mon front et que son Dieu lui donne!  
Qu'il vienne rechercher parmi ces flots de sang  
Ce sceptre abandonné, ce trône qui l'attend!  
Le voici! - Viens régner sur ces champs de carnage!  
Viens recueillir de moi cet horrible héritage!  
Prends ma place, perfide! et sur ces tristes bords  
Règne sur des déserts, des débris et des morts!

JONATHAS.

Malheureux père, au nom de mon heure suprême,  
Épargnez-moi! - Vivez et rentrez en vous-même!  
N'irritez pas un Dieu si sévère pour nous,  
Et par le repentir désarmez son courroux!

SACÛL.

Et que me peut ton Dieu? que me fait sa colère?  
A son courroux enfin que reste-t-il à faire?  
Près du corps déchiré de mon fils expirant  
Il m'entraîne, il me voit, il doit être content!  
- Va! tant que j'espérai de conserver ta vie,  
J'ai craint ce Dieu, mon fils; tu meurs, je le défie!  
Sa cruauté ne peut accroître mon tourment.  
Je tombe sous ses coups, mais en le blasphémant!

JONATHAS.

O ciel! à nos malheurs n'ajoutez pas ce crime!  
- Contentez-vous, ô Dieu! d'une seule victime;  
Que mon sang vous apaise, et que mon père...

SAÛL, furieux.

Non!

Non! je ne veux de toi ni bienfait ni pardon!  
Dieu cruel, Dieu de sang, je te brave et t'outrage!  
Tout ton pouvoir ne peut avilir mon courage.  
Tu l'emporte, il est vrai; mais lorsque tu m'abats,  
Je me relève encor pour insulter ton bras!  
Je ne me repens pas des crimes de ma vie :  
C'est toi qui les commis et qui les justifie;  
C'est toi qui, de mes jours constant persécuteur,  
As semé sous mes pas les pièges du malheur;  
Et, si l'excès des maux a produit l'injustice,  
Tu fus de mes forfaits la cause et le complice!  
- Tu les punis pourtant! - Tu les punis en moi;  
Mais je les vois ailleurs récompensés par toi!  
Ce qui fut crime en l'un chez un autre est justice :  
La vertu n'est qu'un nom, ta loi n'est qu'un caprice;  
Et ton pouvoir cruel n'a formé les humains  
Que pour persécuter l'ouvrage de tes mains!  
Et bien! par mon supplice exerce ta puissance!  
Assouvis tes regards, jouis de ma souffrance!  
Jouis! mais hâte-toi de l'épuiser sur moi :  
Le néant où je cours va m'arracher à toi!

JONATHAS, d'une voix éteinte.

O blasphème! - Épargnez, Dieu clément... O mon père!  
Que cet égarement rend ma mort plus amère!  
- Ne vous souvenez pas, Seigneur, de ces discours!  
Seigneur, votre justice a compté tous nos jours;  
Nos destins sont écrits dans vos lois éternelles,  
Nos mérites pesés dans vos mains immortelles :  
L'homme, oeuvre de ces mains, pourra-t-il murmurer?



Osera-t-il juger ce qu'il doit adorer?  
Ah! si la nuit des sens ici nous presse encore,  
La mort ouvre nos yeux à l'éternelle aurore :  
Je la sens! O Saül! quelle immense clarté!  
Mon père! jour divin, céleste vérité!  
Que ces rayons sacrés consolent ma paupière!...  
Que le Seigneur m'est doux à mon heure dernière!  
Mon âme dans son sein s'exhale sans effort.  
Mon père... adieu!... Seigneur, recevez...

Il meurt.

SACÛL, contemplant le corps de son fils.

Il est mort!...

Il est mort... La voilà, cette longue espérance,  
Ces destins éternels promis à ma puissance!...  
Oracles imposteurs', à mon peuple, à mon fils,  
A toute ma grandeur, malheureux, je survis!  
Comme un astre tombant qui brille et qui s'efface,  
J'ai vu briller et fuir tout l'espoir de ma race :  
Et moi... vieilli, défait, et pleurant sur des morts,  
Vaincu, je reste seul!... seul avec mes remords!  
Mourons donc! Venez tqus jouir de mon supplice!  
Vous, ombres qu'immola ma sanglante injustice,  
Dans le sang de mon fils voyez couler mon sang!  
Mais je ne vous vois pas à ce dernier instant,  
Mânes persécuteurs, auteurs de ma misère!  
Quoi! vous m'abandonnez à mon heure dernière?  
Quoi! vous ne venez pas vous disputer mon corps?  
Quoi donc! connaîtrait-on la pitié chez les morts?  
Eh bien! ma propre main vous apaise et vous venge!  
Recevez tout mon sang, enivrez-vous...

Il entend les pas des guerriers, les cris des vainqueurs.

Qu'entends-je?

Mon nom!... Vous me cherchez, barbares ennemis?  
Vous me trouverez là, sur le corps de mon fils!  
Qui n'est tombé que mort n'est pas tombé sans gloire!  
Les voici! Hâtons-nous, frappons, mourons!

Il se perce de son épée sur le corps de Jonathas.

## SCÈNE VII

DAVID, arrivant; des GUERRIERS poussent un cri en se précipitant sur la scène.

Victoire!

### XIII. À l'Esprit-Saint

Tu ne dors pas, souffle de vie,  
Puisque l'univers vit toujours!  
Sa sainte haleine vivifie  
Les premiers et les derniers jours.  
C'est toi qui répondis au Verbe qui te nomme,  
Quand le chaos muet tressaillit comme un homme  
Que d'une voix puissante on éveille en sursaut;  
C'est toi qui t'agitas dans l'inerte matière,  
Répétas dans les cieux la parole première,  
Et comme un bleu tapis déroulas la lumière  
Sous les pas du Très-Haut!

Tu fis aimer, tu fis comprendre  
Ce que la parole avait dit;  
Tu fis monter, tu fis descendre  
Le Verbe qui se répandit;  
Tu condensas les airs, tu balanças les nues,  
Tu sondas des soleils les routes inconnues,  
Tu fis tourner le ciel sur l'immortel essieu;  
Tel qu'un guide avancé dans une voie obscure,  
Tu donnas forme et vie à toute créature,  
Et, pour tracer sa route à l'aveugle nature,  
Tu marchas devant Dieu!

Mais tu ne gardas pas sans cesse  
Les mêmes formes à ses yeux :

Tu les pris toutes, ô Sagesse,  
Afin de glorifier mieux!  
Tantôt brise et rayons, tantôt foudre et tempêtes,  
Son terrible ou plaintif des harpes des prophètes,  
Colonne qu'Israël voit marcher devant soi,  
Parabole touchante ou sanglant sacrifice,  
Sueur des Oliviers la veille du supplice,  
Grâce et vertu coulant de ce divin calice,  
C'est toi, c'est toujours toi!

Le genre humain n'est qu'un seul être  
Formé de générations,  
Comme un seul homme on le voit naître,  
Ton souffle est dans ses passions.  
Jeune, son âme immense, orageuse et profonde,  
Déborde à flots d'écume et ravage le monde;  
Tu sèmes ses flocons de climats en climats;  
Ton accent belliqueux a l'éclat du tonnerre,  
Ton pas retentissant secoue au loin la terre,  
Et le Dieu qui te lance est le dieu de la guerre  
Servi par le trépas!

Tu revêts la forme sanglante  
D'un héros, d'un peuple, d'un roi;  
Tu foules la terre tremblante  
Qui passe et se tait devant toi.  
Mais quand le sang glacé dans ses veines s'arrête,  
Le genre humain, qui sent que son heure s'apprête,  
S'élève de la vie à l'immortalité :  
Tu marches devant lui sous l'ombre d'une idée;  
D'un immense désir la terre est possédée,  
Et dans les flots d'erreur dont elle est inondée  
Cherche une vérité!

Alors tu descends; tu respirez  
Dans ces sages, flambeaux mortels,  
Dans ces mélodieuses lyres  
Qui soupirent près des autels.  
La pensée est ton feu, la parole est ton glaive!  
L'esprit humain flottant s'abaisse et se relève,  
Comme au roulis des mers le mât des matelots.

Mais tu choisis surtout les bardes dans la foule :  
Dans leurs chants immortels l'inspiration coule;  
Cette onde harmonieuse est le fleuve qui roule  
Le plus d'or dans ses flots.

Où sont-ils, âme surhumaine,  
Ces instruments de tes desseins?  
Où sont-ils, dès que ton haleine  
A cessé d'embraser leurs seins?  
Ils meurent les premiers... Foyer qui se consume,  
Flots qui rongent la rive et fondent en écume,  
Arbres brisés du vent sous qui l'herbe a ployé!  
En néant avant nous ils viennent se résoudre;  
Tu jettes leur orgueil et leur nom dans la poudre,  
Et ton doigt les éteint, comme il éteint la foudre  
Quand elle a foudroyé.

Il se fait un vaste silence :  
L'esprit dans ces ombres se perd,  
Le doute étouffe l'espérance  
Et croit que le ciel est désert!  
Puis tel qu'un chêne obscur, longtemps avant l'orage  
Dont frémit tout à coup l'immobile feuillage  
Et dont l'oiseau s'enfuit sans entendre aucun son,  
Le monde, où nul éclair ne te précède encore,  
D'un inquiet ennui se trouble et se dévore,  
Et, comme à son insu, de l'esprit qu'il ignore  
Sent le divin frisson.

Et le ciel se couvre, et la terre  
Croit qu'un astre s'est approché;  
Et nul ne comprend ce mystère,  
Car ton maître est un Dieu caché.  
Mais moi je te comprends, car je baisse la tête;  
J'entends venir de loin la céleste tempête,  
Et, d'un effroi stupide impassible témoin,  
Quand de l'antique jour les clartés s'affaiblissent,  
Que des lois et des moeurs les colonnes fléchissent,  
Que la terre se trouble et que les cieux pâlissent,  
Je dis : « Il n'est pas loin! »

Les voilà, ces heures divines!  
Les voilà! Mes yeux, ouvrez-vous!  
La poussière de nos ruines  
S'élève entre le jour et nous.  
De quel vent soufflera l'esprit que l'homme appelle?  
L'âme avec plus de soif jamais l'attendit-elle?  
Jamais passé sur nous croula-t-il plus entier?  
Jamais l'homme vit-il à l'horizon des âges  
Gronder sur l'avenir de plus sombres orages,  
Et te prépara-t-il entre plus de nuages  
Un plus divin sentier?

Fends la nue, et suscite un homme,  
Un homme palpitant de toi!  
Que son front rayonnant le nomme  
Aux regards qui cherchent ta foi!  
D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,  
Retrempe au feu du ciel la parole sublime,  
Ce glaive de l'esprit émoussé par le temps!  
De ce glaive vivant arme une main mortelle,  
Parais, descends, travaille, agite et renouvelle,  
Et ranime de l'oeil et du vent de ton aile  
Tes derniers combattants!

Que la mer des erreurs s'amasse;  
Qu'elle soulève son limon,  
Pour engloutir l'heureuse race  
De ceux qui marchent en ton nom!  
Sur la mer en courroux que ta droite s'étende!  
Que ton souffle nous creuse une route et suspende  
Ces flots qui sous nos pas s'ouvrent comme un tombeau!  
Que le gouffre trompé sur lui-même s'écroule!  
Que l'écume des temps dans ses abîmes roule,  
Et que le genre humain la traverse, et s'écoule  
Vers un désert nouveau!

Je le vois : mon regard devance  
Le pas des siècles plus heureux!  
La colonne de l'espérance  
Marche et m'éclaire de ses feux!  
Tu souffleras plus pur sur des plages nouvelles :

Ton aigle pour toujours n'a pas plié ses ailes;  
La nature à son Dieu garde encor de l'encens;  
Il est encor des pleurs sous de saintes paupières,  
Du ciel dans les soupirs, dans les coeurs des prières,  
Et, sur ces harpes d'or qui chantent les dernières,  
Quelques divins accents!

Oh! puissé-je, souffle suprême,  
Instrument de promission,  
Sous ton ombre frémir moi-même,  
Comme une harpe de Sion!  
Puissé-je, écho mourant des paroles de vie,  
De l'hymne universel être une voix, choisie,  
Et, quand j'aurai chanté mon cantique au Seigneur,  
Plein de l'esprit divin qui fait aimer et croire,  
Ne laisser ici-bas pour trace et pour mémoire  
Qu'une voix dans le temple, un son qui dise : « Gloire  
Au souffle créateur! »

## Pièces Ajoutées Aux Harmonies

I. L'Insecte ailé  
Laisse-moi voler sur tes pas,  
Retire ta main infantine!  
Charmant enfant, je ne suis pas  
Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon  
Qui, sûr de ses métamorphoses,  
Aime à jouer dans le vallon  
Autour des enfants ou des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain :  
Tu saisisrais plutôt la flamme.  
En jouant j'échappe à ta main;  
Je viens du ciel, je suis une âme.

Je suis une âme à qui des dieux  
Le prochain décret se dévoile.  
Pour vêtir un corps en ces lieux,  
Hier j'ai quitté mon étoile.

## II. La Prière de femme

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,  
Que peut-on échanger de mieux  
Que la prière, don suprême,  
Or pur qu'on reçoit même aux cieux?

Vous me l'offrez, je le réclame :  
Pensez à moi dans le saint lieu;  
Que cette obole de votre âme  
M'enrichisse au trésor de Dieu.

L'Orient sous son ciel de fête,  
Prenant les astres pour autel,  
Sur les minarets du Prophète  
Fait prier la voix d'un mortel.

Le chrétien dans ses basiliques,  
Réveillant l'écho souterrain,  
Fait gémir ses graves cantiques  
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme  
Pour porter à Dieu mes accents;  
Mes soupirs, passant par ton âme,  
Ont plus de pleurs et plus d'encens!

Paris, 4 février 1841.

## III. Le Grillon

Grillon solitaire  
Ici comme moi,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi!

J'attise la flamme,  
C'est pour t'égayer;  
Mais il manque une âme,  
Une âme au foyer!

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

Quand j'étais petite  
Comme ce berceau,  
Et que Marguerite  
Filait son fuseau,  
Quand le vent d'automne  
Faisait tout gémir,  
Ton cri monotone  
M'aidait à dormir.

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

Seize fois l'année  
A compté mes jours;  
Dans la cheminée  
Tu niches toujours,  
Je t'écoute encore  
Aux froides saisons,  
Souvenir sonore  
Des vieilles maisons!

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

Qu'il a moins de charmes,  
Ton chant, qu'autrefois!  
As-tu donc nos larmes



Aussi dans ta voix?  
Pleures-tu l'aïeule,  
La mère et la soeur?  
Vois! je peuple seule  
Ce foyer du coeur!...

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

L'âtre qui pétille,  
Le cri renaissant,  
Des voix de famille  
M'imitent l'accent;  
Mon âme s'y plonge,  
Je ferme les yeux,  
Et j'entends en songe  
Mes amis des cieux.

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

Tu me dis des choses,  
Des choses au coeur,  
Comme en dit aux roses  
Leur oiseau rêveur!...  
Qu'il chante pour elles  
Ses notes au vol!  
Voix triste et sans ailes,  
Sois mon rossignol!

Grillon solitaire,  
Voix qui sors de terre,  
Ah! réveille-toi  
Pour moi!

Monceau, 29 mai 1845

#### IV. Le Trophée d'armes orientales

Sur le sable du Nil où gisaient ces armures,  
Mon pied poudreux heurtait des ossements humains;  
Le vent y modulait de sinistres murmures,  
Le chacal déterrait des crânes et des mains.

Le bras s'est desséché, le sable brille encore :  
Voyez comme avec l'or l'acier se mariant  
Dessine en clous d'azur, sur le fer qu'il décore,  
L'arabesque émaillé du splendide Orient!

Pourquoi vous étonner de ces rubans de moire,  
Des éclairs serpentant sur ces lames de feu?  
Les héros d'autrefois se paraient pour la gloire;  
Le fer était leur joie, et le combat leur jeu.

Ce sont là les bijoux dont l'homme des batailles,  
Excitant du clairon son coursier hennissant,  
Avant de l'embrasser fête ses fiançailles  
Avec la belle mort qu'il cherche au lit de sang.

#### V. Le Moulin de Milly

Le chaume et la mousse  
Verdissent le toit;  
La colombe y glousse,  
L'hirondelle y boit;  
Le bras d'un platane  
Et le lierre épais  
Couvrent la cabane  
D'une ombre de paix.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

Une verte pente

Trace les sentiers  
Du flot qui serpente  
Sous les noisetiers;  
L'écluse champêtre  
L'arrête au niveau,  
Et de la fenêtre  
La main touche l'eau.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

Le soir, qui s'épanche  
D'en haut sur les prés,  
Du coteau qui penche  
Descend par degrés;  
Sur le vert plus sombre,  
Chaque arbre à son tour  
Couche sa grande ombre  
A la fin du jour.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

De sa sombre base,  
Le blanc peuplier  
Elève son vase  
Au ciel sans plier;  
De sa flèche il plonge  
Dans l'éther bruni,  
Comme un divin songe  
Monte à l'Infini.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

La rosée en pluie  
Brille à tout rameau;  
Le rayon essuie  
La poussière d'eau;  
Le vent, qui secoue  
Les vergers flottants,  
Fait sur notre joue  
Neiger le printemps.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

Sous la feuille morte  
Le brun rossignol  
Niche vers la porte,  
Au niveau du sol;  
L'enfant qui se penche  
Voit dans le jasmin  
Ses oeufs sur la branche,  
Et retient sa main.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

L'onde qui s'élançe,  
Égale et sans fin,  
Fait battre en cadence  
Le pont du moulin;  
A chaque mesure  
On croit écouter  
Sous cette nature  
Un coeur palpiter.

Ma soeur, que de charmes!...  
Et devant cela  
Tu n'as que des larmes?  
- Ah! s'il était là!...

Monceau, 1er juin 1845.

VI. La Fleur des eaux

Dans les climats d'où vient la myrrhe,  
Loin des rivages, sur les flots,  
Il naît une fleur qu'on admire,  
Et dont l'odeur, quand on l'aspire,  
Donne l'extase aux matelots.

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il meurt sans le dire.  
Savez-vous son nonir  
Oh non!

Fleur tout prodige et tout mystère,  
L'abîme amer est son berceau;  
Nul fil ne l'attache à la terre,  
Nulle main ne la désaltère,  
Nulle ancre ne la tient sous l'eau.

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il fuit sans le dire.  
Savez-vous son nom?  
Oh non!

Elle est pale comme une joue  
Dont l'amour a bu les couleurs;  
Et, quand la vague la secoue,  
De son bouton qui se dénoue  
Il pleut une sève de pleurs.

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il fuit sans le dire.  
Savez-vous son nom?  
Oh non!

Les cygnes noirs nagent en troupe  
Pour voir de près fleurir ses yeux;  
Le pêcheur, penché sur sa poupe,  
Croit qu'une étoile du saint groupe  
Est tombée, en dormant, des cieux.

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il fuit sans le dire.  
Savez-vous son nom?  
Oh non!

Elle ondoie avec la surface  
Du courant qui croit l'entraîner;  
Mais le jour ou le flot qui passe  
La retrouve à la même place  
Où notre oeil semble l'enchaîner.

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il fuit sans le dire.  
Savez-vous son nom?  
Oh non!

Le marin dit : « Comment prend-elle  
Sa douce vie au flot amer?  
Plante unique et surnaturelle,  
Pour puiser sa sève immortelle,  
Plonge-t-elle au fond de la mer? »

Savez-vous son nom?  
Le flot le soupire,  
Il fuit sans le dire.  
Savez-vous son nom?  
Oh non!

Le secret de la fleur marine,  
Je le sais par une autre fleur :  
Plante sans tige et sans racine,  
Chacun cherche et nul ne devine

Que sa sève sort d'un seul coeur.

Savez-vous son nom?

Le flot le soupire,

Il fuit sans le dire.

Savez-vous son nom?

Oh non!

VII. Sur des roses sous la neige

Pourquoi, Seigneur, fais-tu fleurir ces pâles roses,

Quand déjà tout frissonne ou meurt dans nos climats?

Hélas! six mois plus tôt que n'étiez-vous écloses?

Pauvres fleurs, fermez-vous! voilà les blancs frimas!

Mais non, refleurissez! Le bonheur et les larmes

Dans nos coeurs (Dieu le veut) se rejoignent ainsi.

Si près de ces glaçons, ces fleurs ont plus de charmes;

Et si près de ces fleurs, l'hiver est plus transi.

Monceau, 1847.

VIII. À une fiancée de quinze ans

Sur ton front, Laurence,

Laisse-moi poser

De l'indifférence

Le chaste baiser.

Si je le prolonge,

Oh! ne rougis pas!

On s'attache au songe

Qui fuit de nos bras.

Ma lèvre dérange,

Sur tes blonds cheveux,

Le bouquet d'orange

Embaumé de vœux;

Ta main est promise,

Et l'autel est prêt :

Viens, que je te dise  
Mon dernier secret!

J'ai deux fois ton âge,  
Ta joue est en fleur;  
Mais ta jeune image  
Rajeunit mon coeur.  
Toi dans ma paupière,  
J'avais dit au Temps :  
« Je la vois derrière.  
Marche! moi j'attends. »

Les mots de caresse  
Que tu m'épelais,  
Ces noms de tendresse  
Dont je t'appelais,  
Ennui dans l'absence  
Et joie au retour,  
C'était l'innocence,  
Mais c'était l'amour.

Le bonheur qu'on sème,  
Hélas! n'éclôt pas.  
Un plus heureux t'aime :  
Va, cours dans ses bras.  
Cette larme pure  
Qui brûle ton front,  
O triste parure!  
Ses doigts la boiront.

Au rayon d'automne  
Trop prompt à fleurir,  
L'amandier couronne  
Son front, pour mourir.  
Tu fus, ô mon rêve,  
Ce printemps d'un jour :  
Mon coeur, c'est la sève;  
La fleur, mon amour!

IX. Le Cadre



Quel visage oserait se mirer dans la glace  
Dont ce cadre embaumé festonne le contour?  
Est-il un front de vierge ou d'ange que n'efface  
La fraîcheur de ces lis qui n'ont vécu qu'un jour?

Toi seule, oh! rien que toi! soit que d'un blanc nuage  
La dentelle à ton front colle les plis soyeux,  
Soit que tes blonds cheveux encadrent ton visage,  
Ou qu'un bleuet fané s'effeuille sur tes yeux.

Brise devant tes traits ton miroir de Venise,  
Qui sait les retracer sans pouvoir s'animer;  
Mire-toi dans une âme où l'amour t'éternise :  
Pour un miroir vivant, réfléchir c'est aimer!

Mon coeur nourrit aussi de sa sève une chose  
Qui fait rêver du ciel, et qui fait dire : « Hélas!... »  
A chaque heure du temps une larme l'arrose :  
Quel est son nom? Soupir! - Qu'embaume-t-il? Tes pas!

#### X. Le Mont Blanc

Montagne à la cime voilée,  
Pourquoi vas-tu chercher si haut,  
Au fond de la voûte étoilée,  
Des autans l'éternel assaut?

Des sommets triste privilège!  
Tu souffres les âpres climats,  
Tu reçois la foudre et la neige,  
Pendant que l'été germe en bas.

A tes pieds s'endort sous la feuille,  
A l'ombre de tes vastes flancs,  
La vallée où le lac recueille  
L'onde des glaciers ruisselants.

Tu t'enveloppes de mystère,  
Tu te tiens dans un demi-jour,  
Comme un appas nu de la terre  
Que couvre ton jaloux amour.

Ah! c'est là l'image sublime  
De tout ce que Dieu fit grandir :  
Le génie à l'auguste cime  
S'isole aussi pour resplendir.

Le bruit, le vent, le feu, la glace,  
Le frappent éternellement,  
Et sur son front gravent la trace  
D'un froid et morne isolement.

Mais souvent, caché dans la nue,  
Il enferme dans ses déserts,  
Comme une vallée inconnue,  
Un coeur qui lui vaut l'univers.

Ce sommet où la foudre gronde,  
Où le jour se couche si tard,  
Ne veut resplendir sur le monde  
Que pour briller dans un regard!

En le voyant, nul ne se doute  
Qu'il ne s'élançe au fond des cieux,  
Qu'il ne fend l'azur de sa voûte  
Que pour être suivi des yeux;

Et que de nuage en nuage  
S'il monte si haut, c'est pour voir,  
La nuit, son orageuse image  
Luire, ô lac, dans ton beau miroir!

Paris, 26 mars 1849.

XI. Sur l'image du Christ écrasant le mal  
Tu l'as mal écrasé, Christ, ce reptile immonde  
Que toute vérité trouve sur son chemin!  
De ses hideux replis il enlace le monde,  
Et son dard profond reste aux flancs du genre humain.

Tu nous avais promis que l'horrible vipère  
Ne renouerait jamais ses livides tronçons,  
Que l'homme serait fils, que le Dieu serait père,  
Et que tu paierais seul les terrestres rançons.

Deux mille ans ont passé, et l'homme attend encore :  
Ah! remonte à ton père, ange de l'avenir,  
Et dis-lui que le soir a remplacé l'aurore,  
Et que le don céleste est trop lent à venir

XII. Pour une quête  
L'or qu'au plaisir le riche apporte  
Ne fait que glisser dans sa main;  
Le pauvre qui veille à la porte  
Attend les miettes de ce pain.

Aux sons de nos harpes de fêtes,  
Ange, unissez vos accents,  
Car tous nos luxes sont des quêtes  
Où l'art sollicite les sens.

Jouissez, heureux de la terre,  
Dans ce temple à la charité!  
Le plaisir est une prière,  
Et l'aumône une volupté.

XIII. Souvenir  
Il creusait dans la mer son sillage d'écume,  
Le navire grondant qui respire le feu;  
Nous suivions cette côte où le Vésuve fume :  
Les cyprès étaient noirs, l'eau verte, le ciel bleu.

Une vague enjouée, en poursuivant la poupe,  
Des perles de la mer aspergeait le bateau,  
Comme le buis bénit qu'on trempe dans la coupe  
Sur le front des passants jette le sel et l'eau.

La nuit d'été, semblable à l'éternelle aurore,

Nous regardait d'en haut avec ses milliers d'yeux;  
Les étoiles, les fleurs que minuit fait éclore,  
Naissaient sous notre doigt dans les jardins des cieux.

Le vaste pont roulait, charmant berceau de femmes;  
On voyait pour dormir leur front se renverser,  
Quand, sous leurs coudes blancs, le lit des grandes lames  
S'enflait et se creusait, comme pour les bercer.

Le vent sonore et chaud qui soufflait des rivages,  
Invisible contact de l'invisible amant,  
Écartait les cheveux de ces pâles visages,  
Que la lune baisait du haut du firmament.

Les unes retenaient leurs muettes haleines;  
Les autres, par des chants, cherchaient à s'assoupir;  
Les plus jeunes pleuraient d'ivresse, urnes trop pleines  
Où la tendresse écume et déborde en soupir.

Parmi ce blond essaim de figures pensives,  
Mes yeux en suivaient une, accoudée à l'écart,  
Dont le front se marbrait de pâleurs fugitives,  
Qui sondait plus d'espace et d'éther d'un regard.

L'extase contenue abaissait ses paupières  
Sur ses yeux inondés de sa félicité;  
Ses lèvres semblaient dire au Dieu de ses prières :  
« Ah! fais-moi de cette heure une immortalité! »

Et moi, ce qui gravait ces nuits dans ma mémoire,  
Ce n'était pas l'odeur du vent de ces climats,  
Les astres, les cyprès, les flots d'or et de moire,  
Les groupes de beautés jouant au pied des mâts;

C'était ce front pensif, et ce regard sans flamme,  
Plus profond que l'abîme, hélas! et plus amer,  
Et ce léger soupir qui soulevait une âme  
Pure comme le ciel, grande comme la mer!

Au printemps, les lis des champs filent  
Leur tunique aux chastes couleurs;  
Les gouttes que les nuits distillent  
Le matin se changent en fleurs.  
La terre est un faisceau de tiges  
Dont l'odeur donne des vertiges  
Qui font délirer tous les sens;  
Les brises folles, les mains pleines,  
Portent à Dieu, dans leurs haleines,  
Tout ce que ce globe a d'encens.

En été, les feuillages sombres,  
Où flottent les chants des oiseaux,  
Jettent le voile de leurs ombres  
Entre le soleil et les eaux;  
Des sillons les vagues fécondes  
Font un océan de leurs ondes,  
Où s'entre-choquent les épis;  
Le chaume, en or changeant ses herbes,  
Fait un oreiller de ses gerbes  
Sous les moissonneurs assoupis.

Ainsi qu'une hôtesse attentive  
Après le pain donne le miel,  
L'automne à l'homme son convive  
Sert tour à tour les fruits du ciel :  
Le raisin pend, la figue pleure,  
La banane épaissit son beurre,  
La cerise luit sous rémail,  
La pêche de duvet se pluche,  
Et la grenade, verte ruche,  
Ouvre ses rayons de corail.

L'hiver, du lait des neiges neuves  
Couvrant les nuageux sommets,  
Gonfle ces mamelles des fleuves  
D'un suc qui ne tarit jamais.  
Le bois mort, ce fruit de décembre,  
Tombe du chêne que démembre  
La main qui le fit verdoyer,  
Et, couvé dans le creux de l'âtre,

Il rallume au souffle du pâtre  
Le feu, ce soleil du foyer.

O Providence! ô vaste aumône  
Dont tout être est le mendiant!  
Voeux et grâce autour de ton trône  
Montent sans cesse en suppliant.  
Quels pleurs ou quels parfums répandre?...  
Hélas! nous n'avons à te rendre  
Rien, que les dons que tu nous fais.  
Reçois de toute créature  
Ce Te Deum de la nature,  
Ses misères et tes bienfaits!

#### XV. Une fleur

Cette fleur est pour moi la date d'une année  
Que le fleuve du temps a noyée en son cours;  
Vingt fois la même fleur s'est rouverte et fanée  
Depuis... Mais celle-là me fait rêver toujours.

C'était un de ces jours que jamais on n'oublie,  
Jour de bonheur suprême, hélas! sans lendemain.  
Celle que j'adorais, et qui l'avait cueillie,  
Quand le soir fut venu l'effeuilla dans ma main.

« Le soleil est couché; mais gardons, me dit-elle,  
Quelque chose du moins du jour évanoui.  
L'heure qui vit s'ouvrir cette fleur sous son aile  
Est la même qui vit mon coeur épanoui.

« Nous ne pouvons, hélas! enchaîner à la rive  
Un seul des flots du temps, qu'il soit amer ou doux;  
Mais nous pouvons semer sur l'onde fugitive  
Nos débris de bonheur en mémoire de nous! »

L'homme heureux de Samos\* aux flots jeta sa bague,  
Pour éprouver les dieux et tenter son bonheur;  
Le flot la lui rendit... Nous, jetons à la vague,  
A la vague du temps, ce jour et cette fleur!

Et si Dieu nous les rend, même dans l'autre monde,  
Rendons grâce à la vie, et disons : « Gloire à lui! »  
Le chemin est bien long, la nuit est bien profonde;  
Mais le ciel n'est pas loin, car l'amour nous a lui!

\* Polycrate.

XVI. La Harpe des Cantiques  
Seconde voix du coeur qui pleure,  
Larme sonore du saint lieu,  
Poésie, harpe intérieure,  
Seule langue qui parle à Dieu!

Ce roi de la lyre divine,  
A qui le Seigneur en fit don,  
Te pressait contre sa poitrine  
Pour lui dire : « Grâce! » ou : « Pardon! »

Ah! sur tes cordes attendries  
Toute âme humaine a son accent.  
La terre fume quand tu pries;  
Quand tu chantes, le ciel descend!